



KB12310



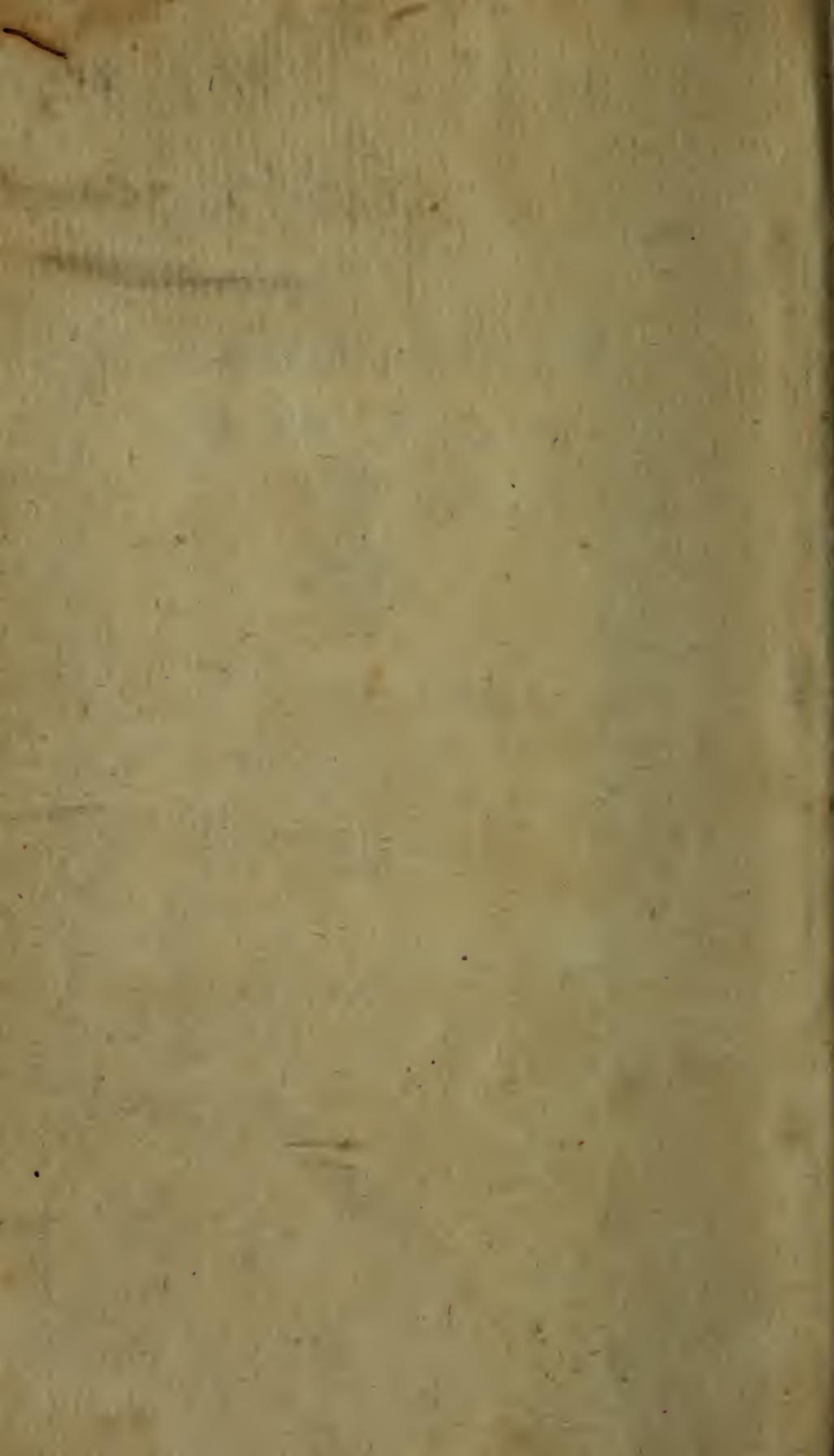
Library
of the
University of Toronto

Wingwood

Not in Courtney
reported not in R.B. Adam
per Catalogue

5-28-87

(2/5)



RASSELAS,
PRINCE D'ABISSINIE.

ROMAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE DR. JOHNSON,

PAR LE

COMTE DE FOUCHECOUR.

ENRICHE DE TAILLE DOUCES.

A LONDRES :

CHEZ M. M.

LACKINGTON, ALLEN, ET COMP.

TEMPLE OF THE MUSES, FINSBURY SQUARE.

1798.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1912

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1912

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

AU LECTEUR.

LORSQUE j'entrepris la traduction de *Rasselas Prince d'Abissinie*, roman du Dr. Johnson, mon seul but étoit d'employer mes moments de loisir et nullement de l'offrir au public. Mais la célébrité de l'immortel auteur de *Rasselas* et les instances de quelques personnes aux quelles j'ai communiqué mon manuscrit et qui l'ont approuvé, m'engagent à le livrer à l'impression.

Le public me fera peut-être quelque gré d'avoir cherché à rendre, autant que la différence de l'idiome des deux langues peut le permettre, les beautés qui mettent *Rasselas* à la tête des romans anglois; et j'espère qu'il sera satisfait de l'exactitude de ma traduction.

Heureux si mes efforts me méritent l'approbation de mes lecteurs, et si la nation loyale et hospitalière à la quelle je fais hommage de ma traduction l'accueille avec indulgence.

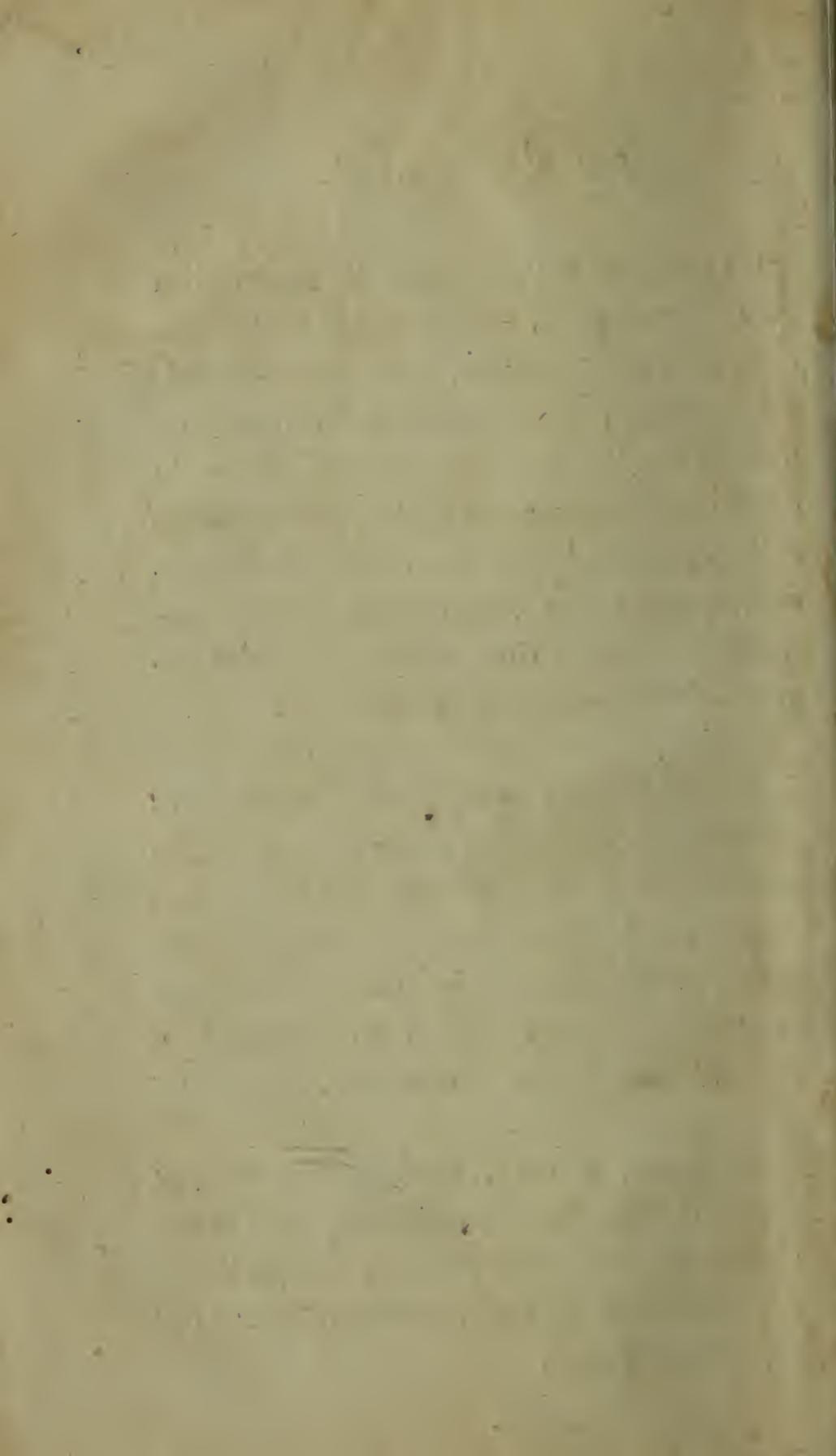


TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE I.

Description d'un Palais dans une Vallée ——— 1

CHAP. II.

Chagrin de Rasselas, dans l'heureuse Vallée - 9

CHAP. III.

Besoins de celui qui n'a Besoin de Rien ——— 16

CHAP. IV.

Le Prince continue de s'affliger et de rêver - 21

CHAP. V.

Le Prince médite son évasion ——— ——— 30

CHAP. VI.

Dissertations sur l'art de s'élever dans les airs 34

CHAP. VII.

Le Prince fait la connoissance d'un savant -- 44

CHAP. VIII.

Histoire d'Imlac ——— ——— 48

CHAP. IX.

Continuation de l'histoire d'implac ——— 57

CHAP. X.

*Continuation de l'histoire d'Imlac et dissertation sur
la poesie* ——— ——— ——— 64

CHAP. XI.

*Continuation du récit d'Imlac, idée sur les péle-
rinages* ——— ——— 71

CHAP. XII.

CHAP. XII.

Continuation de l'histoire d'Imlac ——— 80

CHAP. XIII.

Rasselas découvre le moyen de se sauver — 91

CHAP. XIV.

Rasselas et Imlac reçoivent une visite inattendue 97

CHAP. XV.

Le Prince et la Princesse quittent la Vallée et ils voyent des merveilles ——— 101

CHAP. XVI.

Leur entrée au Caire, ils trouvent tous les hommes-heureux ——— 106

CHAP. XVII.

Le Prince s'associe avec des jeunes gens gais et aimables ——— 114

CHAP. XVIII.

Le Prince trouve un homme sage et heureux 118

CHAP. XIX.

Idée de la vie champêtre ——— 124

CHAP. XX.

Danger de la prospérité ——— 127

CHAP. XXI.

Le bonheur de la solitude histoire d'un hermite 131

CHAP. XXII.

En suivant la nature elle mène au bonheur 138

CHAP. XXIII.

Le Prince et sa sœur conviennent d'aller aux observations chacun de leur côté ——— 144

CHAP. XXIV.

CHAP. XXIV.

Le Prince examine, le bonheur des rangs élevés 147

CHAP. XXV.

La Princesse poursuit ses recherches avec plus d'activité que de succès ——— ——— 157

CHAP. XXVI.

La Princesse continue ses observations sur la vie privée ——— ——— 156

CHAP. XXVII.

Recherche sur les grands ————— 163

CHAP. XXVIII.

Rasselas et Nekayah continuent leur conversation ——— ——— 169

CHAP. XXIX.

Continuation des débats sur le mariage — 176

CHAP. XXX.

L'arrivée d'Imlac change la conversation 185

CHAP. XXXI.

Ils visitent, les Pyramides ——— 192

CHAP. XXXII.

Ils entrent dans l'intérieur de la Pyramide 198

CHAP. XXXIII.

Il arrive à la Princesse un malheur inattendu 202

CHAP. XXXIV.

Ils retournent au Caire sans Pekuah ——— 205

CHAP. XXXV.

La Princesse continue de pleurer la perte de Pekuah ——— ——— 212

CHAP. XXXVI.

CHAP. XXXVI.

Pekuah est toujours présente au souvenir de la Princesse ; progres des chagrins ——— 221

CHAP. XXXVII.

La Princesse apprend des nouvelles de Pekuah 224

CHAP. XXXVIII.

Les aventures de Pekuah ——— 228

CHAP. XXXIX.

Continuation des aventures de Pekuah 338

CHAP. XL.

Histoire d'un savant ——— ——— 251

CHAP. XLI.

L'Astronome decouvre à Imlac la cause ses inquietudes ——— ——— 256

CHAP. XLII.

L'opinion de l'Astronome est expliquée et justifiée 259

CHAP. XLIII.

L'Astronome donne ses instructions à Imlac — 264

CHAP. XLIV.

Danger de l'empire de l'imagination ——— 268

CHAP. XLV.

Ils s'entretiennent avec un vieillard — - 274

CHAP. XLVI.

La Princesse et Pekuah visitent l'Astronome 282

CHAP. XLVII.

L'arrivée du Prince change la conversation 296

CHAP. XLVIII.

Imlac disserte sur la nature de l'ame ——— 305

CHAP. XLIX.

Conclusion dans la quelle rien n'est Conclu - 315

CHAPITRE I.

DESCRIPTION D'UN PALAIS DANS UNE VALLEE.

VOUS qui vous laissez séduire par les suggestions flatteuses de l'imagination ; qui poursuivez avec ardeur les fantômes de l'espérance ; qui croyez que le tems accomplira les promesses de la jeunesse et que les privations du jour présent seront suppléées par les jouissances du lendemain : écoutez l'histoire de Raffelas Prince d'Abissinie.

B

Raffelas

Raffelas étoit le quatrième fils du puissant Empereur qui possède les vastes domaines où est la source du père des fleuves, dont les eaux bienfaisantes répandent l'abondance dans tous les lieux qu'il arrose, et distribuent à la moitié du monde les riches moissons de l'Egypte.

Selon la coutume établie de tems immémorial parmi les monarques de la Zône torride, Raffelas étoit confiné dans un palais isolé, avec les autres fils et filles du sang Royal d'Abissinie, jusqu'à ce que l'ordre de la succession l'appellât au trône

Le lieu, que la politique où la sagesse avoit anciennement destiné pour être la résidence des Princes Abissins, étoit une Vallée spacieuse au Royaume d'Amhara, entourée de tous cotés par des montagnes, dont les sommets escarpés la rendoient inaccessible. Le seul passage pour y entrer, étoit par une caverne tellement pratiquée dans le roc, qu'on à long tems disputé si elle étoit
l'ouvrage

Pouvrage de l'art, ou de la nature, l'issue de la caverne étoit cachée par un bois épais, et l'entrée, du coté de la Vallée, fermée par des portes de fer fabriquées par les forgerons des anciens tems; et si massives, qu'aucun homme ne pouvoit les ouvrir ou les fermer sans le secours de certaines machines.

De toutes les parties des montagnes descendoient des ruisseaux, qui entretenoient dans la vallée la plus grande fertilité, ainsi qu'une verdure perpétuelle; et qui formoient, au milieu, un lac rempli de poissons de toute espèce, et fréquenté par toutes sortes d'oiseaux aquatiques à qui la nature a appris aussi bien à plonger, qu'à s'élever dans les airs. Le lac se déchargeoit des superfluités de ses eaux, par un ruisseau qui s'écouloit à travers une noire crevasse de la montagne, du coté du Nord, d'où il tomboit de précipice en précipice avec un bruit effroyable, jusqu'à ce qu'enfin on ne l'entendit plus.

Les flâncs des montagnes étoient garnis d'arbres, et les bords des ruisseaux émaillés de fleurs. A chaque coup de vent qui s'élevoit, les épis brisés tomboient du haut des rochers, et tous les mois, les fruits qui se détachotent des arbres jonchoient la terre. Tous les animaux qui paissent l'herbe ou qui broutent le feuillage tant sauvages que privés, erroient à leur gré dans cette vaste enceinte, sans craindre d'être la proie des bêtes féroces dont les montagnes les mettoient à couvert. Partie fréquentoient les pâturages, les autres les forêts, où ils alloient s'ébattre dans dans les plaines qui se trouvoient au milieu. Toutes les espèces y étoient rassemblées. L'âgile chévreau bondissoit sur les rochers : le singe espiégle sautoit gaillardement d'arbre en arbre ; tandis que le grave et majestueux éléphant se reposoit sous leur ombrage. Enfin toutes les productions variées de l'univers y étoient réunies ; toutes les faveurs de

de la nature y étoient prodiguées : les maux seuls en étoient exclus.

Cette ample et fertile vallée fournissoit à ses habitans tout ce qui étoit nécessaire à la vie. Quant aux choses de luxe et à toutes les délices qui pouvoient flatter les sens, elles étoient procurées lors de la visite que l'Empereur rendoit tous les ans à ses enfans. A son entrée, les portes étoient ouvertes au son des instrumens. Durant huit jours qu'il passoit dans la vallée, chaque habitant étoit invité de proposer tout ce qui pourroit égayer la solitude. On ne songeoit qu'aux moyens d'occuper agréablement l'attention, de remplir par des divertissemens variés le vuide de tous les momens, et de charmer l'ennui. Tous les amateurs, toutes les personnes capables de donner du plaisir étoient appelées à la fête. Les musiciens s'y distinguoient en déployant le pouvoir de l'harmonie ; et les danseurs s'efforçoient, par leur graces et leur souplesse, de captiver les regards

regards du Prince, dans l'espérance de passer leur vie dans ce charmant séjour, au quel on n'étoit cependant admis, qu'après avoir prouvé qu'on étoit capable d'ajouter encore à son luxe et à ses délices. Les apparences de sûreté et d'agrément qu'offroit ce lieu de retraite étoient telles, qu'une fois qu'on commençoit à en jouir on désiroit en jouir toujours. Mais comme ceux sur qui on avoit une fois fermé les portes, n'avoient jamais la liberté d'en sortir, il étoit impossible de connoître, hors de son enceinte, l'effet que produisoit le sentiment d'une plus longue jouissance. Ainsi chaque année enfançoit de nouvelles scènes de plaisir, et amenoit une foule de nouveaux prétendants à cette douce captivité.

Le palais étoit situé sur une éminence qui s'élevoit environ de trente pas au dessus de la surface du lac. Il étoit divisé en plusieurs quarrés construits avec plus ou moins de magnificence, selon le rang
de

de ceux qui devoient les habiter. Les toits étoient faits en voute de pierres massives, jointes par un ciment si fortement durci par le tems, que l'édifice, quoique bâti depuis des siècles et malgré les pluyes du solstice et les ouragans de l'équinoxe, n'avoit jamais souffert aucun dommage, ni eu besoin de réparation.

Ce vaste palais, qui n'étoit bien connu que de quelques anciens officiers qui avoient successivement hérité des secrets de la place, étoit bâti de manière, qu'on eût dit que le soupçon en avoit lui même dicté le plan. Chaque appartement, outre sa porte ordinaire, avoit une issue secrète. Tous les quarrés avoient une communication avec le reste de l'édifice, les étages supérieurs par le moyen de galeries, et les inférieurs par des passages souterrains. Plusieurs colonnes, sans qu'on pût s'en douter, étoient creusées et renfermoient les trésors, qu'une longue suite de monarques y avoient déposés. L'ouverture

ture de leur cavité étoit fermée avec du marbre ; et jamais on ne touchoit à ce dépôt, que dans les plus grands besoins de l'Empire. La quantité ainsi que l'augmentation du trésor étoit portée sur un livre qui étoit enfermé dans une tour, où personne n'entroit, excepté l'Empereur accompagné par le Prince qui devoit lui succéder.





CHAPITRE II.

CHAGRIN DE RASSELAS, DANS L'HEUREUSE VALLÉE.

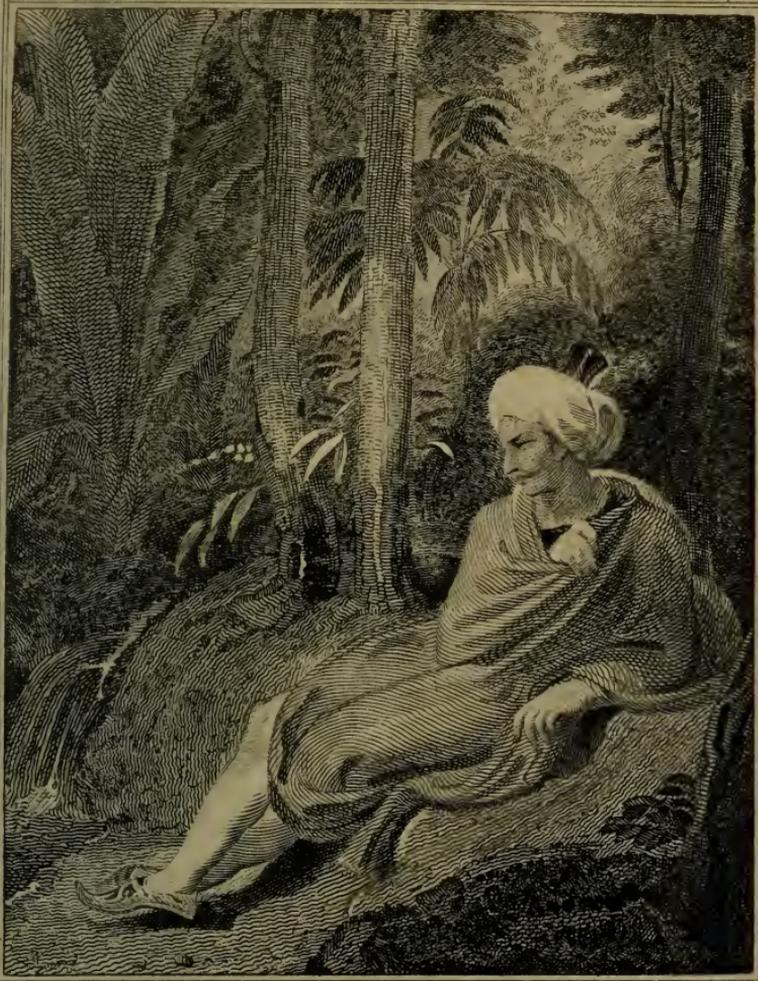
LES Princes et les Princesses du sang Royal d'Abissinie, dans cet aimable lieu, ne connoissoient d'autres vicissitudes que celles du repos et du plaisir. Tous ceux qui les entouroient s'empressoient de prévenir leurs désirs. Ils goutoient toutes les délices dont les sens peuvent jouir. Des jardins embaumés leur servoient de promenades: et des forteresses inaccessibles leur assuroient un sommeil, dont rien ne pouvoit troubler les douceurs. Tout étoit mis en usage pour les rendre contents de leur sort. Les sages, qui avoient présidé à leur éducation, ne leur avoient parlé que des misères de la vie publique, et leur peignoient l'autre coté des montagnés comme

me une région de calamité où la discorde exerçoit toutes ses fureurs, et où les hommes étoient la proie des autres hommes.

Pour exalter l'opinion de leur félicité, journellement on les amusoit par des chants, dont l'heureuse vallée étoit le sujet. Leurs désirs étoient excités par de fréquents détails de toutes les jouissances imaginables, et toutes les heures, depuis le matin jusqu'au soir, étoient employées ou aux plaisirs de la table, ou à ceux de la volupté.

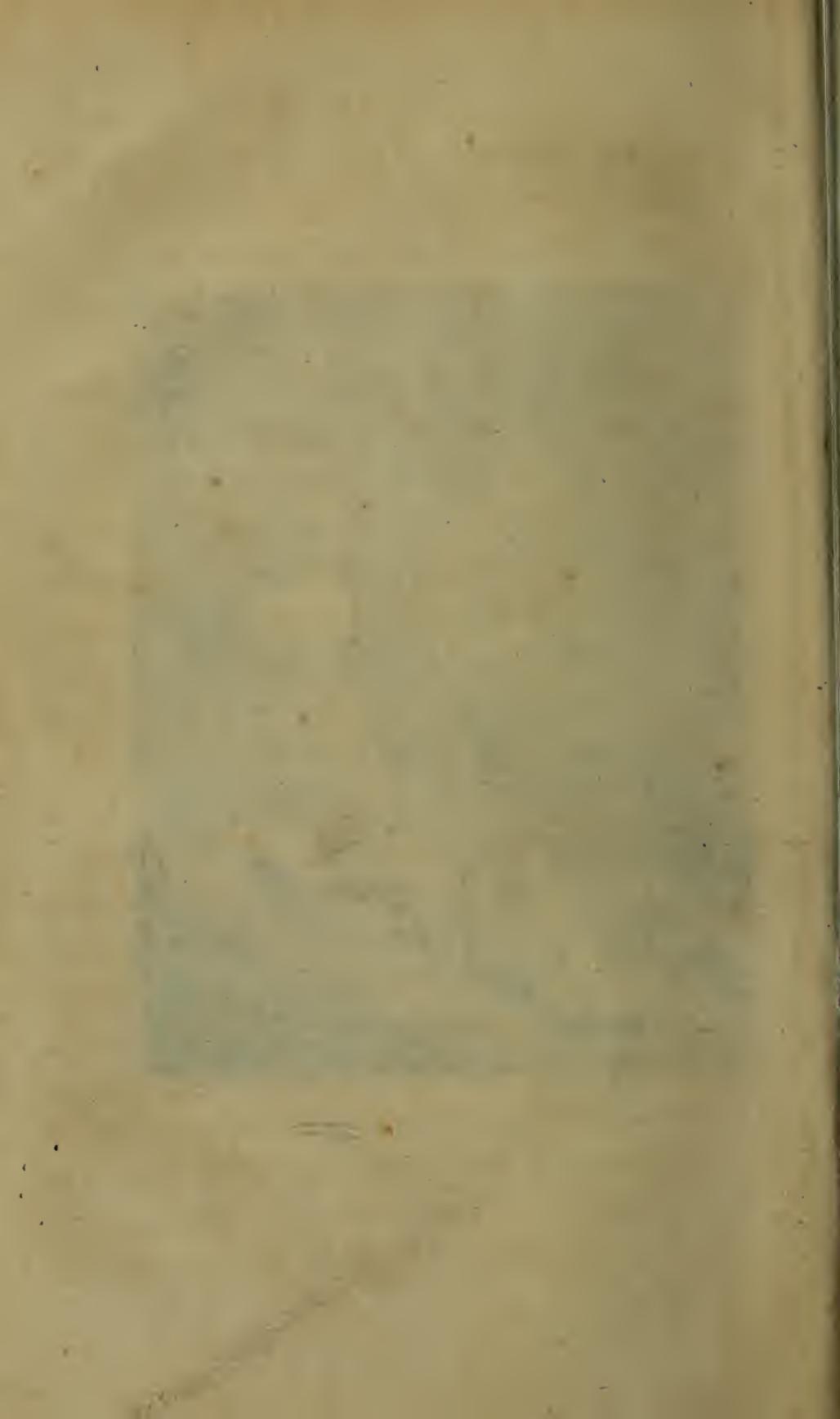
Cette méthode avoit eu le plus grand succès. Peu de Princes avoient souhaité de franchir les bornes prescrites : mais ils passoient leur vie dans la pleine conviction qu'ils possédoient tous les avantages, que peuvent procurer l'art ou la nature, et ils plaignoient ceux que leur destinée avoit exclus de ce séjour de tranquillité, comme étant le jouet du hazard et les esclaves de la misère.

Ils



Drawn by J. Neethard R.A.

Eng^d by Parker



Ils se levoient ainsi le matin et s'endormoient le soir, tous satisfaits les uns des autres et d'eux mêmes, excepté Raffelas, qui dans sa vingt sixième année commençoit à se retirer de leurs assemblées, pour rechercher les promenades solitaires et les méditations silencieuses. Souvent, assis devant des tables servies avec luxe, il oubloit de goûter même des mets les plus délicats qui étoient devant lui: d'autres fois dans un concert, se levant brusquement au milieu d'une romance, il s'éloignoit avec précipitation pour ne point entendre le son de la musique. Ceux de sa suite observoient ce changement et s'efforcoient de le ramener à l'amour du plaisir; mais envain: il se refusoit à toute espèce de distraction, et ne se plaisoit qu'au bord des ruisseaux, à l'ombre des arbres, tantôt écoutant les oiseaux qui gazouilloient dans le feuillage, et d'autres fois considérant les poissons qui se jouoient dans l'eau. Souvent les yeux se reportoient de-là sur les prairies

et

et sur les montagnes qui étoient couvertes d'animaux, dont les uns païssoient, et les autres dormoient parmi les buissons.

Cette singularité d'humeur l'avoit fait beaucoup remarquer; et un des sages, dont la conversation faisoit autrefois ses délices, le suivoit secretement, dans l'espérance de découvrir la cause de ses inquiétudes. Un jour Rasselas qui se croyoit seul, ayant fixé les yeux sur des chèvres qui broutoient parmi les rochers, compara leur condition avec la sienne.

En quoi, dit-il, les hommes différent-ils donc du reste des animaux? toutes les bêtes qui errent à mes côtés ont les mêmes besoins corporels que moi-même. Ont-elles faim? elles sont au milieu des pâturages: ont-elles soif? elles boivent l'eau d'un clair ruisseau. Leur faim et leur soif sont-elles apaisées? elles sont satisfaites et dorment en paix. Le besoin se fait-il sentir de nouveau à leur

leur réveil ? elles se repaissent encore et se reposent. Comme elles, j'ai faim et soif ; mais quand j'ai bû et mangé, je n'ai pas de repos. Je leur ressemble par mes besoins, mais je ne suis pas comme elles satisfait, quand je suis rassasié. Les heures qui s'écoulent Entre mes repas sont semés deennuis et de tristesse. Alors je désire de nouveau d'éprouver la faim, pour donner une nouvelle activité à mon attention. Les oiseaux Becquetent les Grains de bleddans les Champs, et vite ils l'envolent au milieu des bois, où ils se perchent sur les branches des arbres et paroissent heureux. Ils passent toute leur vie à moduler les mêmes airs, et toujours avec la même apparence de satisfaction. Il est vrai que je puis aussi me procurer des concerts ; mais les Chants qui me plaisoient le plus hier, m'ennuient au jourd'hui, et me déplairont encore d'avantage demain. Il me semble que J'éprouve toutes les sensations de plaisir dont mon être est Capable, et cependant je ne me trouve pas heureux.

Certes il y a dans l'homme quelque sens caché, pour qui ce séjour n'a point de jouissance ; Ou quelques désirs distingués des sens qui doivent être satisfaits, avant qu'il puisse goûter le bonheur.

A ces mots il leva la tête ; et voyant la Lune qui Commençoit à paroître, il retourna vers le Palais. En passant à travers les Champs, et n'appercevant autour de lui que des animaux ; vous êtes heureux, leur dit-il, et ne devez pas m'envier la promenade, que je fais au milieu de vous chargé du poids de mes ennuis ; et moi je n'envie point non plus votre félicité, car elle n'est pas Celle de l'homme. J'ai bien des misères dont vous êtes affranchis. Si je n'ai pas de peines actuelles, j'en éprouve la crainte. Je frissonne au Souvenir des maux Passés, ainsi qu'à l'idée de Ceux qui me sont réservés. Sûrement la Providence toujours Juste et toujours équitable, compense les souffrances de la vie par de certaines jouissances.

Le

Le Prince en revenant s'amusoit par ces observations, en les prononçant d'une voix Plaintive, mais d'un air cependant qui laissoit entrevoir la complaisance interieure qu'il trouvoit dans sa propre pénétration, et l'espèce d'adoucissement aux misères de la vie, qui résultoit pour lui de la délicatesse de sa sensibilité et de l'éloquence de ses plaintes. Il se mêla gaiement aux plaisirs du soir, tout réjoui de trouver son cœur soulagé.





CHAPITRE III.

BESOINS DE CELUI QUI N'A BESOIN
DE RIEN.

LE jour suivant, son vieux instituteur croyant Connoître suffisamment la maladie de son esprit, pour avoir l'espoir de la Guérir par ses Conseils, rechercha officieusement l'occasion d'avoir un Entretien avec lui. Le Prince qui le regardoit Comme une Personne, dont l'esprit étoit Considérablement affoibli, n'étoit Guère d'humeur à le lui accorder. Pourquoi, dit-il, Cet homme vient-il ainsi m'affaillir et m'importuner ? ne me fera-t-il donc jamais permis d'oublier ses leçons, qui ne me plaisoient que lors qu'elles étoient nouvelles, et qui, quand
elles

elles le feroient encore, devroient S'éffacer de mon fouvenir. Alors il alla fe promener dans le bois et fe difpofa à Suivre le cours de fes meditation s ordinaires. Mais auparavant que fes penfées fe fûffent fixés à aucun objet, il apperçut à fes Cotés L'importun instituteur. Saifi d'impatience, il fut d'abord tenté de s'enaller brusquement; enfuite ne voulant point offenser un homme quil avoit autrefois respecté et quil aimoit toujours, il l'invita à fâsseoir près de lui.

Le Vieillard ainfi encouragé commença par déplorer le Changement qu'il avoit dernièrement observé dans le Prince, et lui demanda pourquoi il se retiroit si souvent des plaisirs dont on Jouiffoit dans le palais, pour se livrer à la folitude et au filence. Je fuis les plaisirs, répondit le Prince, parcequ'ils m'ennuyent; Je recherche La folitude, parceque Je fuis malheureux et que Je ne veux pas, par ma présence, troubler le bonheur des autres. Vous Malheu-

reux, seigneur, dit le sage ! vous êtes le premier qui ait fait de pareilles plaintes dans l'heureuse Vallée. J'espère vous prouver qu'elles n'ont point de Cause réelle. Vous êtes ici en pleine Possession de tout ce que L'empereur D'Abissinie peut vous donner. Ici vous n'avez ni travaux à endurer, ni dangers à Craindre ; et vous jouissez du fruit de Ceux des autres. Regardez autour de vous, et dites moi : n'avez vous pas tout ce que vous pouvez désirer ? Si vous n'avez besoin de rien, Comment n'êtes vous pas heureux ? C'est parceque je n'ai besoin de rien, répondit le Prince, et que je ne sçais pas ce qui peut manquer à mes desirs, que j'ai sujet de me plaindre. Si je Connoissois en moi quelque besoin, je formerois des souhaits ; pour les satisfaire je ferois des efforts ; et alors je ne gémirois pas de voir le soleil descendre si lentement vers les montagnes de l'Ouest, et le point du Jour m'arracher sitôt au sommeil pour me rendre à moi même. Apperçois-je les chevreaux et les agneaux

neaux courir l'un après l'autre? je m'imagine que je serois heureux si j'avois aussi quelqu'objet à poursuivre. Mais possédant tout ce dont je puis avoir besoin, je trouve les Journées et les heures exactement semblables Les unes aux autres, excepté que la dernière me paroît toujours plus ennuyeuse que celle qui la précède. Vous, qui avez de l'expérience, apprenez moi Comment il est Possible, que les jours me semblent maintenant aussi courts que dans le tems de mon enfance, où la nature étoit encore nouvelle pour moi, et où chaque moment me découvroit des merveilles, que je n'avois jamais observées auparavant. J'ai déjà trop jouï, donnez moi quelque chose à désirer.

Le vieillard surpris de ce nouveau genre d'affliction ne savoit que répondre; ne voulant pas néanmoins garder le silence, seigneur, lui dit-il, si vous aviez vu Les misères du monde, vous sauriez apprécier le bonheur de Votre position présente.

sente. Et bien, répondit le Prince, vous me donnez par là précisément quelque Chose à désirer ; J'aspirerai désormais à voir les misères du monde, puisque leur -vüe est nécessaire au bonheur.





CHAPITRE IV.

LE PRINCE CONTINUE DE S'AFFLIGER
ET DE REVER

C EPENDANT Le son de la musique annonça l'heure du repas et mit fin à cette entrevue. Le vieillard Se retira, assez mécontent de voir que ses raisonnements n'avoient pas produit l'effet qu'il en avoit espéré. Mais sur le déclin de la vie, la honte et le chagrin ne sont pas de durée ; soit parceque nous supportons plus aisément ce que nous avons déjà supporté long tems ; soit que, nous trouvant dans un âge à être moins considérés, nous faisons aussi moins de Cas des autres ; soit enfin que nous envisagions les afflictions avec mépris, parceque nous savons que la mort doit les terminer en peu.

Le

Le Prince, qui étendoit plus loin ses vües, ne put pas calmer aufi vite ses émotions. n'aguères il avoit été effrayé de la longue vie que lui promettoit la nature, parcequ'il la confidéroit comme un tems, pendant le quel il auroit beaucoup à souffrir. Maintenant il se réjouit d'être encore jeune, parcequ'en beaucoup d'années on peut faire beaucoup de Chofes.

Le premifer rayon d'efpérance, qui eût jamais lui dans fon ame, rafraîchit les traits de fon vifage et ranima l'eclat de fes yeux. Il Brûloit du défir d'entreprendre quelque Chofe d'extraordinaire, quoiqu'il ne vît pas encore bien diftinctement quels moiens il employeroit, ni quel feroit le fuccès de fon entreprife.

Déja il n'étoit plus auffi fombre ni auffi infociable. Mais fe confidérant comme le maître d'un fecret, qui devoit être la fource de fon Bonheur, et a fin de mieux cacher les projets dont il alloit s'occuper,

per, il affectoit de l'ardeur pour tous les divertissemens aux quels on se Livroit, et il s'efforçoit de faire Goûter aux autres l'état, dont il étoit las lui même. Mais les plaisirs quelque Continuels et multipliés qu'ils fussent, lui laissoient beaucoup de moments de liberté. Il employoit, sans qu'on le soupçonnât, plusieurs heures tant du jour que de la nuit à des réflexions solitaires. Le fardeau de la vie étoit de beaucoup allégé pour lui. Il alloit avec empressement dans les assemblées, parce qu'il supposoit que les fréquenter étoit une Chose nécessaire au succès de ses desseins ; mais il se retiroit toujours avec plaisir dans son intérieur, pour s'y occuper deses pensées.

Son amusement favori étoit de se peindre le monde, qu'il n'avoit jamais vu, et de se figurer placé dans différentes situations. Quelque fois il se Plongeoit dans des embarras imaginaires ; d'autres fois il s'engageoit dans les aventures les plus bizarres : mais toujours la bienfaisance

fance terminoit ses projets; toujours l'infortune étoit secourue, la fraude découverte, l'oppression détruite et le bonheur répandu.

Ainsi se passèrent Vingt mois de la vie de Raffelas. Il étoit si fortement occupé de visions extraordinaires, qu'il en oublioit sa position réelle; et tout en se préparant aux divers incidents de la vie humaine, il négligeoit d'aviser aux moyens qui pourroient le réunir au genre humain.

Un jour qu'il étoit assis sur une éminence, il s'imagina voir une jeune orpheline outragée par un amant séducteur, qu'elle poursuivoit pour la réparation de cette injure. Cette idée frappa si fortement son esprit, qu'il s'élança pour prendre la défense de la fille, et courut pour saisir le ravisseur, avec la même ardeur que si cette fiction eût été une réalité. la frayeur donne naturellement des ailes au coupable qui fuit. Raffelas s'imagina

gina bien ne pouvoir atteindre le fugitif, malgré tous les efforts qu'il pourroit faire ; mais résolut de le laisser par sa persévérance, s'il ne pouvoit le surpasser en vitesse, il le poursuivit jusqu'au pied des montagnes, qui arrêterent sa course.

Alors il se reconnut lui même et sourit de son inutile impétuosité. Puis levant les yeux vers les montagnes, voi-ci, dit-il le fatal obstacle qui s'oppose tout à la fois à la jouissance du Plaisir et à l'exercice de la Vertu. Oh ! combien de tems encore ces limites borneront-elles les vœux et les espérances de ma vie, sans que je cherche à les franchir ?

Frappé de cette réflexion il s'affit pour y rêver. Alors il se rappella que, depuis la première fois qu'il avoit résolu de s'échapper, le soleil avoit presque fourni deux fois sa course annuelle. Cette idée lui fit ressentir des regrets, qu'il n'avoit jamais éprouvés auparavant ; surtout quand il considéra combien il auroit pu

exécuter de choses dans cette espace de tems, qui étoit perdu pour lui. Ensuite faisant la comparaison de vingt mois avec la vie ordinaire des hommes ; dans la durée de la vie, dit-il, on ne peut pas compter l'ignorance de l'enfance et l'imbécillité de la vieillesse. L'homme est longtems avant d'être capable de penser, et il en perd bientôt la faculté. On peut raisonnablement parlant, fixer la vraie période de l'existence humaine à quarante ans. J'en ai passé la vingt quatrième partie dans d'inutiles rêveries. Ce que j'ai perdu étoit certain, car je l'ai certainement possédé : mais qui peut m'affurer que je vivrai encore vingt mois ?

Il fut profondément pénétré du sentiment intérieur de sa propre folie, et il fut longtems avant de pouvoir se la pardonner. Mes jours jusqu'à ce moment, dit-il, ont été perdus par le crime ou la folie de mes ancêtres et par les absurdes institutions de mon pays. Je me
les

les rappelle avec déplaisir, mais sans remords. Quant au tems qui s'est écoulé, depuis qu'un rayon de lumière à éclairé mon ame, et depuis que j'ai formé un plan raisonnable de félicité ; si je l'ai follement dissipé, c'est par ma seule faute. J'ai perdu ce que je ne pourrai jamais retrouver. J'ai vû pendant vingt mois le soleil se lever et se coucher, avec la froide indifférence de la plus inèpte créature du monde. Pendant ce tems combien d'oiseaux ont quitté le nid de leurs mères et ont pris librement leur éffor vers les bois et dans les airs ! que de chevaux ont oublié le sein qui les nourrissoit, et ont appris insensiblement à grimper sur les rochers et à y chercher leur indépendante subsistance ! et moi je suis le seul, dont les facultés n'ayent fait aucuns progrès, étant toujours au même point de foiblesse et d'incapacité. Vingt fois les changements de la Lune m'ont averti que le temps fuit. Les ruisseaux en coulant à mes pieds me reprochoient mon inactivité, j'ai passé ma vie dans les

êtes et dans les plaisirs, fans m'appercevoir des exemples que me fournissoit la terre et des instructions que me donnoient les planettes. Vingt mois sont écoulés et perdus, qui pourra me les rendre ?

Ces tristes méditations firent l'effet le plus profond sur son esprit : malgré cela, il passa encore quatre mois à prendre toujours la résolution de ne plus perdre de tems en d'inutiles projets. Il fut enfin tiré de cet état, en entendant une servante qui avoit cassé une soucoupe de porcelaine, observer que ce qui ne pouvoit être réparé ne devoit pas être regretté.

Cette réflexion se présentoit d'elle même. Raffélas se reprocha de ne l'avoir pas plutôt faite. Il n'avoit point sçu, ni considéré jusqu'alors combien d'idées avantageuses on doit au hazard, et combien souvent l'esprit emporté par son ardeur à des vuës trop étenduës, néglige les verités, qui sont sous ses yeux. Il donna encore plusieurs heures à ses regrets, et
 enfin

enfin prit la ferme résolution, de chercher tous les moyens possibles d'échapper de l'heureuse Vallée.





CHAPITRE V.

LE PRINCE MEDITE SON EVASION.

RASSELAS trouva bientôt qu'il seroit très difficile d'effectuer ce qu'il avoit d'abord supposé être si facile. En promenant ses regards autour de lui, il vit que la nature avoit entouré sa prison de barrières, qu'il seroit impossible de rompre, et de portes, qui ne se rouvroient jamais pour ceux qui les avoient une fois passées. Il entra alors dans une impatience au dessus de toute expression. En vain il passoit les semaines les unes après les autres à parcourir les montagnes, pour voir s'il n'y avoit pas quelque passage caché par les buissons. Il trouva partout que les sommets étoient inaccessible

bles

bles par leurs failles en dedans de la vallée. Il désespéroit d'ouvrir les portes de fer; car, non seulement elles étoient fortifiées par tous les moyens de l'art, mais encore des Sentinelles y étoient continuellement en faction : et d'ailleurs, par leur position naturelle, elles étoient exposées aux perpétuelles observations de tous les habitans de la vallée.

Il examina aussi la Caverne, à travers de la quelle les eaux du lac se déchargeoient, et choisissant pour cela un jour, où le soleil dardoit ses rayons en plein sur son ouverture, il découvrit qu'elle étoit pleine de Rochers brisés, qui permettoient bien à l'eau de couler à travers des passages étroits, mais qui auroient arrêté le plus petit corps solide. Il s'en revint abattu et découragé, mais chérissant toujours ses espérances, et se flattant de les réaliser un jour.

Dix mois se passèrent en recherches infructueuses et néanmoins cette espace
de

de tems s'écoula assez gaiément. Le matin, il se levoit avec de nouvelles espérances ; le soir, il s'applaudissoit de son activité, et la nuit, la fatigue du jour le faisoit dormir profondément. Il rencontra cependant mille amusements, qui charmèrent et adoucirent ses travaux, et qui diversifièrent ses pensées. Il étudia les différents instincts des animaux ; il distingua les propriétés des plantes, et trouva un lieu rempli de merveilles, où il se proposa de se consoler par la contemplation de la nature, s'il arrivoit qu'il ne pût jamais effectuer sa fuite. Il se réjouit d'ailleurs en pensant, qu'au cas que ses efforts fussent sans succès, ils seroient au moins pour lui la source de découvertes innépuisables.

La curiosité naturelle de son esprit n'étoit point encore diminuée ; et il résolut de la satisfaire par un nouveau genre de connoissances, celle des mœurs des hommes. Ses désirs subsistoient toujours ; mais ses espérances s'affoiblissant,

blissant, il cessa d'examiner les murs de sa prison, et renonça à faire de nouvelles recherches, pour y découvrir une issue qu'il sçavoit être impossible à trouver ; sans cependant perdre de vuë ses desseins, et déterminé à saisir, pour les mettre à exécution, le premier expédient qui se présenteroit.





CHAPITRE VI.

DISSERTATIONS SUR L'ART DE S'ÉLÉ-
VER DANS LES AIRS.

PARMI les artistes qui avoient été
attirés dans l'heureuse Vallée, pour
contribuer par leur industrie, aux plaisirs
et aux agréments deses habitants, étoit un
homme distingué par ses connoissances en
mécanique, lequel avoit inventé plusieurs
machines amusantes et utiles. Entre au-
tres par le moyen d'une roue, qu'un ru-
isseau faisoit tourner, il avoit fait monter
l'eau jusqu'au haut d'une tour, d'ou el-
le étoit distribuée dans tous les apparte-
ments du Palais. Il avoit construit un pa-
villion dans les jardins, autour du quel
des

des pluyes artificielles entretenoient un air toujours frais. Un des bosquets destiné à l'usage des Princesses, étoit aussi toujours maintenue dans une agréable fraîcheur par de grands éventails, que le ruisseau, qui le traversoit, faisoit mouvoir sans interruption : et de distance en distance étoient placés des instruments de musique qui jouoient, les uns par l'impulsion du vent, les autres à l'aide de machines, que l'eau mettoit en mouvement.

Cet artiste étoit quelque fois visité par Raffelas qui recherchoit avec avidité toute espèce de connoissances, dans l'espérance que leur acquisition pourroit à l'avenir lui être utile, quand une fois il seroit dans le monde. Un jour qu'il l'étoit venu voir selon sa coutume, il le trouva travaillant au plan d'un char à voiles. Il l'examina, le trouva praticable sur une surface unie ; et, en l'approuvant, sollicita qu'il fut mis à exécution. L'artiste flatté de la considération que le prince

prince lui marquoit, et désirant de se rendre encore plus recommandable à ses yeux ; seigneur, lui dit-il, vous ne connoissés encore qu'une très petite partie de ce que l'on peut exécuter, quand on possède parfaitement les sciences mécaniques. J'ai depuis longtems l'opinion, qu'aulieu de voyager par la voie lente et incertaine des Vaisseaux ou des chars, l'homme pourroit se servir d'ailes, avec les quelles il se transporteroit rapidement partout où il souhaiteroit : car le Vaste Champ des airs est ouvert pour la science ; et l'ignorance et l'oïsveté doivent seules ramper sur la terre.

Cette idée ralluma dans le Prince le désir de passer les montagnes. Tout ce que l'artiste avoit déjà inventé et exécuté lui donnoit lieu de croire qu'il pouvoit faire encore d'avantage. Cependant ilrésolut de prendre de nouvelles informations du mécanicien, avant de donner un libre cours à ses espérances, afin de n'avoir pas la douleur de les avoir con-

çues envain. J'ai peur, dit-il à l'artiste, qu'il n'y ait chez vous plus d'imagination que de science, et que ce que vous me dites actuellement ne m'exprime plutôt vos souhaits, qu'il ne m'atteste votre puissance. Tous les animaux ont chacun un élément qui leur est propre. Les oiseaux vivent dans l'air, les hommes sur la terre. Ainsi, répondit le mécanicien, l'eau est l'élément affecté aux poissons: cependant la nature a appris aux bêtes à nager, et l'art y a formé les hommes. Si je peux nager, dois-je désespérer de planer dans les airs? nager c'est voler dans un fluide grossier; et voler c'est nager dans un plus subtil. Il ne s'agit que de proportionner notre force de résistance au degré de densité du fluide que nous avons à parcourir. Nous serons donc nécessairement soutenus dans l'air, si nous pouvons venir à bout de le presser avec plus de rapidité qu'il ne se restituë.

Mais, dit le Prince, si nager est un exercice si pénible, que les corps les plus robustes ne peuvent le supporter long

E

tems;

tems ; je crains que l'action de voler dans les airs ne soit encore plus violente, et que les ailes ne foyent pas d'une grande utilité, amoins que nous ne puissions voler plus loïn que nous ne pouvons nager.

Je conviens, répliqua l'artiste, que pour s'élever de terre et s'élancer dans les airs, il faudra de grands efforts ; comme on peut en juger par la difficulté qu'ont les plus pesants d'entre les oiseaux domestiques à prendre leur essor. Mais à mesure qu'on s'élèvera, l'attraction de la terre et la gravité du corps diminueront graduellement, jusqu'à ce qu'on soit arrivé dans une région où l'on flottera dans l'air, sans avoir de propension à retomber, et où l'on n'aura plus d'autre soin que celui de se diriger en avant ; ce que l'on effectuëra par le moyen de la plus légère impulsion. Vous seigneur, dont l'esprit est si curieux, si avide d'apprendre ; vous concevez aisément avec quel plaisir un philosophe planant dans les airs à l'aide de ses ailes, verroit la terre avec tous ses habitans

habitans rouler audeffous de lui, et présenter successivement à ses regards, par son mouvement diurne, toutes les différentes contrées du globe. O combien il devroit lui être agréable d'être spectateur des scènes changeantes de la terre et des mers, des villes et des déserts ; de contempler avec une égale sécurité les places de commerce et les champs de bataille, les montagnes infectées par des barbares, et les heureuses contrées où regne l'abondance et la paix ! combien il lui seroit facile de suivre le Nil dans tout son cours, de parcourir les pays les plus éloignés ; enfin d'examiner toute la face de la nature depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre !

Tout cela seroit fort à désirer, répondit le Prince : mais je crains qu'un homme ne puisse respirer dans ces régions sublimes où vous supposez que votre observateur est tranquille. On m'a dit que la respiration est très gênée et très difficile sur les hautes montagnes ; et je

crois qu'à une plus grande élévation la tenuité de l'air occasionneroit certainement la chute du téméraire qui s'y feroit exposé.

On ne tenteroit jamais rien, répliqua l'artiste, s'il falloit commencer par réfuter toutes les objections possibles. Si vous voulez favoriser mon projet, j'en ferai le premier essai à mes risques et périls. J'ai considéré la structure de tous les animaux volants ; et je crois avoir trouvé dans les ailes de la chauvefouris la forme la plus aisée à adapter au corps humain. Sur ce modele, je commencerai demain mon entreprise ; et j'espère être en état dans un an, de prendre mon vol dans les airs, loin de la malice et de la poursuite des hommes. Mais je ne travaillerai qu'à une seul condition : c'est que vous ne divulguez point mon secret, et que vous n'exigerez pas que je fasse des ailes pour d'autres que pour nous.

Pourquoi,

Pourquoi, dit Raffelas, ne voulez vous pas que le genre humain partage un aussi grand avantage ? tout talent doit être exercé pour le bien général : et chaque homme doit à la société de faire ses efforts pour acquitter les obligations qu'il lui a, en lui étant aussi utile qu'il le peut.

Si tous les hommes étoient vertueux, répliqua l'artiste, ce seroit avec beaucoup de joye que je leur apprendrois à tous l'art de voler dans les airs. Mais quelle seroit la sûreté des bons, si les méchants pouvoient à volonté, du haut du ciel, venir impunément fondre sur eux ? ni les ramparts, ni les montagnes, ni les mers ne pourroient protéger contre des armées qui sortiroient du sein des nuës. Un es-
saim de sauvages du nord pourroit alors tomber avec une force irrésistible sur la capitale de la plus fertile contrée de l'univers, et l'envahir à l'improviste. Même cette charmante vallée, la retraite des Princes, le séjour constant du bonheur, ne seroit pas à l'abri d'une subite incur-

sion de quelque nation barbare qui viendrait y porter la désolation et l'horreur.

Le Prince promit le secret et attendit l'exécution de ce projet, ne désespérant pas entièrement de sa réussite. Il visitoit l'ouvrage de tems en tems, observoit ses progrès, et remarquoit les ingénieuses inventions de l'auteur pour faciliter le mouvement des ailes et unir la force à la légèreté. L'artiste se croyoit de jour en jour plus certain de surpasser les aigles et les vautours par la rapidité de son vol ; et l'assurance avec laquelle il en parloit au Prince, finit par faire impression sur son esprit et par le persuader.

Au bout d'un an les ailes furent achevées. Un matin convenu, l'artiste se transporta sur un petit promontoire, muni de tout ce qui lui étoit nécessaire pour son ascension. Alors ayant attaché ses ailes, il les étendit, se balança quelques instans, et s'élança dans les airs. Mais ô malheur ! à peine avoit-il pris son
effor

effor qu'il tomba dans le lac, où il se feroit noyé, sans ses ailes, qui ne lui ayant été d'aucune utilité dans les airs, servirent à le soutenir sur la surface de l'eau : ce qui donna le tems au Prince d'aller à son secours, et de le retirer à moitié mort de honte et de terreur.





CHAPITRE VII.

LE PRINCE FAIT LA CONNOISSANCE
D'UN SAVANT.

LE prince ne fut pas beaucoup affecté du malheur de l'artiste, ne s'étant livré à l'espérance d'une heureuse réussite, que parcequ'il n'avoit point en vuë d'autres moyens de s'échapper. Mais il n'en persista pas moins dans son dessein d'abandonner l'heureuse vallée à la première occasion qui se présenteroit.

Son imagination toujours si fertile en expédients étoit à bout. Il n'avoit plus la perspective d'entrer dans le monde qu'il désiroit si ardenment de connoître : et malgré tous les efforts qu'il faisoit pour
soutenir

foutenir ses espérances, le chagrin de ne prévoir aucune occasion de les réaliser le confumoit, et le fit insensiblement retomber dans la plus profonde mélancolie, augmentée encore par l'impossibilitié où la saison des pluyes, periodiques dans ces contrées, le mettoit d'aller promener ses rêveries au milieu des bois.

Les pluyes continuèrent longtems et avec une violence dont on n'avoit jamais eu d'exemples auparavant. Les nuages venoient se briser sur les montagnes qui entouroient la vallée ; et des torrents d'eau tomboient dans la plaine de tous cotés, avec une telle abondance, que l'embouchure de la caverne se trouva trop petite pour donner un prompt écoulement : ce qui fit déborder le lac et inonda la vallée. Le palais qui étoit bâti sur une éminence et quelques petites collines furent seules à l'abri de l'inondation. Les troupeaux abandonnèrent leurs paturages : et tout à la fois les animaux sauvages et domestiques se retirèrent dans les montagnes.

l'inondation

L'inondation retint tous les Princes et les Princeſſes dans le Palais, où ils s'amuſoient entre eux. L'attention de Raſſelas fut particulièrement occupée d'un poëme ſur les différentes conditions de la vie humaine, que liſoit Imlac. Il ordonna au poëte de le ſuivre dans ſon appartement et de lui réciter ſes vers une ſeconde fois. Il s'entretint familièrement avec lui, s'eſtimant très heureux d'avoir trouvé un homme qui connoiſſoit ſi bien le monde, et qui avoit peint avec autant d'énergie les différentes ſcènes de la vie. Raſſelas fit au poëte des milliers de queſtions ſur des choſes que le commun des hommes ſçait ordinairement, mais que la retraite dans la quelle il vivoit depuis ſon enfance, lui rendoit abſolument étrangères. Imlac plaignit ſon ignorance, et charmé de ſa curioſité, il la ſatiſfit, en l'etretenant journallement de détails intereſſants et inſtructifs. Sa converſation plaiſoit ſi fort au Prince, qu'il en vint à regretter les heures de ſon ſommeil, et que le matin n'arrivoit ja-

mais

assez vite pour renouveler ses plaisirs.

Un jour qu'ils étoient ensemble, le Prince lui demanda de lui raconter son histoire, et de lui dire, par quel accident il avoit été forcé, ou quel motif l'avoit engagé à s'enfermer pour la vie dans l'heureuse vallée. Le poëte alloit commencer son récit, lorsque Raffelas fut appelé pour assister à un concert : ce qui l'obligea de suspendre sa curiosité jusqu'au soir.



CHAPITRE VIII.

HISTOIRE D'IMLAC.

DANS les pays situés sous la zone torride, le déclin du jour est le seul tems où l'on puisse jouir des amusements et de la société. Aussi le concert au quel on avoit invité le Prince, ne finit il que très tard. Il étoit minuit avant que la musique cessât, et que les Princesses se fussent retirées. Rasselas alors fit appeler le poëte, et l'engagea à commencer l'histoire de sa vie.

Seigneur, dit Imlac, mon histoire ne sera pas longue. La vie d'un homme qui se consacre aux sciences se passe dans le silence,

silence, et n'est diversifiée que par très peu d'événements. Parler en public, penser dans la solitude, lire et écouter, faire des questions et répondre à celles qui vous sont faites, telle est l'occupation de celui qui se livre à l'étude. Il parcourt le monde sans pompe et sans crainte, et n'est connu et apprécié que par les hommes qui lui ressemblent.

Je suis né dans le royaume de goïama, non loin des sources du Nil. Mon père étoit un riche négociant, dont le commerce s'étendoit sur toutes les côtes de l'Afrique, et sur tous les ports de la mer rouge. Il étoit honnête, frugal, laborieux ; mais il avoit malheureusement peu d'esprit et d'imagination. Son seul désir étoit d'accumuler et d'amaasser des trésors pour les enfouir : car il craignoit que le gouverneur de sa province ne l'en dépouillât.

Sûrement, dit le Prince, mon père est trop vertueux et connoit trop bien tous

ses devoirs, pour souffrir qu'aucun homme dans ses états ose s'emparer de la propriété des autres. Il sçait qu'un roi est autant responsable des injustices qu'il négligeroit de punir, que de celles qu'il commettrait lui même. Si j'étois empereur, je ne permettrais pas que le dernier de mes sujets fût opprimé impunément. Mon sang bout dans mes veines, lorsque j'entends dire qu'un marchand n'ose jouir du gain honnête qu'il a fait dans son commerce, parce qu'il craint de tout perdre par l'avidité de ceux qui exercent le pouvoir. Ah ! nommez moi le gouverneur qui a volé le peuple, et soyez assuré que je dénoncerai ses crimes à l'empereur.

Seigneur, répondit imlac, votre zèle ardent pour la justice est l'effet de la vertu animée par la jeunesse. Un tems viendra où vous excuserez votre père ; et peut-être écouterez vous avec moins d'impatience les rapports qu'on vous fera sur le compte des gouverneurs. L'oppression

sion dans l'empire Abissin n'est ni fréquente ni tolérée : mais nulle forme de gouvernement n'a encore été découverte qui puisse prévenir entièrement toute espèce d'injustice. La subordination suppose le pouvoir d'une part, et la soumission de l'autre. Le pouvoir étant dans les mains des hommes, ils peuvent en abuser. Le suprême magistrat a beau veiller : quelque chose qu'il fasse, il lui restera toujours beaucoup à faire. Il ne peut jamais connoître tous les crimes qui se commettent dans ses états, ni punir tous ceux qu'il connoit.

Je ne vous comprends pas parfaitement, dit le Prince ; mais j'aime mieux vous écouter que de disputer : continuez votre histoire.

Mon père, réprit Imlac, ne vouloit d'abord me donner d'autre éducation que celle qui m'étoit nécessaire pour faire le commerce ; et découvrant en moi une grande mémoire et une grande

vivacité de conception, il me faisoit souvent part de l'espoir qu'il avoit que je ferois un jour le plus riche habitant de l'Abissinie.

Pourquoi, dit le Prince, votre père désireroit-il augmenter sa fortune, n'osant pas jouir de celle qu'il avoit déjà, et craignant, comme il faisoit, d'avoir la réputation d'être riche? Je suis bien éloigné de douter de votre véracité: mais il me parroit que deux choses contradictoires ne peuvent être vraies.

Non rigoureusement parlant, répondit Imlac: mais elles peuvent l'être par rapport à l'homme à qui on les impute. Auresste, ce qui est différent n'est pas pour cela contradictoire. Mon père pouvoit espérer qu'un tems viendroit, où il pourroit jouir de ses richesses avec plus de sécurité. Néanmoins les désirs étant nécessaires pour donner du mouvement à la monotonie de l'existence; celui dont les besoins réels sont satisfaits, doit encore

encore avoir la ressource de ceux de l'imagination.

Je conçois à peu près cela, dit le Prince, et je suis fâché de vous avoir interrompu.

D'après ses espérances, continua Im-lac, mon père m'envoya aux écoles. Mais une fois que j'eus pris goût aux sciences; que mon esprit fier de son intelligence et de ses découvertes m'eut donné de nouvelles idées : alors je commençai à mépriser intérieurement les richesses, et je formai la résolution de faire échouer les desseins de mon père, dont les vues grossières excitoient ma pitié. J'avois vingt ans, avant que sa tendresse voulût m'exposer à la fatigue des voyages. Jusqu'à cet âge, il m'avoit donné tous les maîtres qui pouvoient m'instruire, tant dans les belles lettres, que dans toutes les sciences qui sont connues dans mon pays. Chaque heure, chaque moment m'apprenoit quelque chose de nouveau, et ma vie se passoit dans de continuelles jouis-

F 3

sances.

fances. Mais à mesure que je devenois homme, je perdois beaucoup du respect dont j'avois auparavant été pénétré pour mes instituteurs ; parceque mes leçons finies, je ne les trouvois pas plus sages que le commun des hommes.

A la fin mon père résolut de me faire entrer dans le commerce. Pour cela, il prit dans un des trésors qu'il avoit enfouis sous terre dix mille pièces d'or, et m'appellant, il me dit : jeune homme voilà un capital avec le quel vous pouvez négocier. J'ai commencé avec moins de la cinquième partie, et vous voyez combien je l'ai augmentée par ma diligence et mon économie. Ces fonds sont à vous. Vous pouvez les dissiper mal à propos, ou les faire fructifier . Si vous les dissipez par votre négligence, ou pour satisfaire vos fantaisies ; attendez vous à ne posséder rien qu'après ma mort. Si au contraire vous doublez votre capital, toute subordination cessera entre nous. Nous vivrons en amis et comme associés ;

car

car alors vous ferez mon égal, puisque vous aurez appris l'art d'amasser des richesses et de les conserver.

Nous chargeâmes mon argent sur des chameaux, après l'avoir auparavant caché dans des balles de marchandises qui n'étoient pas d'un grand prix. Cela fait, je partis pour les bords de la mer rouge. Lorsque je vins à jeter les yeux sur la vaste étendue des eaux, mon cœur tressaillit de joye ; tel qu'un prisonnier qui s'échappe avec la certitude de n'être pas repris. Je me sentoïis un désir infatiable d'éclairer mon esprit, d'étudier toutes les sciences que je n'avois pu connoître en Abissinie, et d'observer les mœurs et les coutûmes des autres nations.

Je me ressouvins que mon père m'avoit obligé d'augmenter mon capital, non par une promesse que je n'aurois peut-être pas osé violer, mais sous une peine que j'étois libre d'encourir. Je me déterminai donc à satisfaire mon goût dominant :

nant, en puisant aux sources des sciences, pour appaiser la soif ardente que j'avois de m'instruire.

J'étois supposé commercer sans liaison avec mon père; ce qui me rendoit le maître de mes actions, et me donnoit la facilité de faire tel arangement que je voudrois avec un capitaine de vaisseau pour me transporter en d'autres climats. Comme je n'avois aucun motif pour déterminer mon choix, et que tout pays m'étoit indifférent, puisque je n'en connoissois aucun; je pris le premier vaisseau que je trouvai prêt, et m'embarquai pour Surate, après avoir laissé une lettre pour mon père où je lui déclarois mes intentions.



CHAPITRE IX.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE
D'IMLAC

C'ÉTOIT la première fois que je voyois la pleine mer et que je perdois la terre de vue. Je regardois autour de moi avec un plaisir mêlé de terreur. Je sentois mon ame s'aggrandir à l'aspect de la perspective sans bornes dont j'étois entouré, et je m'imaginois que je ne pourrois jamais me lasser de l'admirer. Mais en peu de tems je fus fatigué de la froide uniformité de ce spectacle, qui n'offroit à mes regards que les objets que j'avois déjà vus. Je descendis dans l'intérieur du vaisseau, commençant à craindre que

tous

tous les plaisirs que je me promettois dans le monde ne se terminassent de même par le dégoût et l'ennui. Cependant, me dis-je à moi même, l'océan et la terre sont bien différents. La mer ne présente d'autre variété que celle du mouvement et du repos. Mais la terre a des montagnes et des vallées, des déserts et des cités. Elle est habitée par des hommes qui ne se ressemblent ni par les coutumes ni par les opinions. Je puis donc espérer de trouver de la variété dans la vie, quoique je ne l'ai pas rencontrée dans la nature.

Ces idées calmèrent mon esprit, et je m'amusai pendant mon voyage tantôt à apprendre des matelots l'art de la navigation que je n'ai jamais mis en pratique ; d'autres fois je formois des plans de conduite pour différentes situations, où je ne me suis jamais trouvé placé.

Je commençois à être dégouté des plaisirs que je m'étois promis sur mer, lorsque
nous

nous arrivâmes heureusement à Surate. Je plaçai avec sûreté mon argent, et après avoir fait emplette de plusieurs choses commodes pour la route, je me joignis à une caravane qui partoît pour l'intérieur du pays. Mes compagnons de voyage jugèrent, à je ne sçai quel indice, que j'étois riche ; et par mes questions et mon admiration, que j'étois ignorant. Me considérant donc comme un novice, ils crurent pouvoir s'amuser de moi, et m'apprendre, à mes dépens, l'art si commun de faire des dupes. Ils m'exposèrent aux vols des domestiques, aux exactions des commis : enfin ils me firent piller sur les plus faux prétextes, et sans autre avantage pour eux mêmes que le plaisir de me prouver la supériorité de leurs connoissances.

Arrêtez un moment, dit le Prince. Quoi ! l'homme peut-il en venir à un tel excès de dépravation que de faire du mal à autrui sans qu'il en résulte aucun bénéfice pour lui même ? Je puis conce-
voir

voir aisément qu'on ait du plaisir à se trouver supérieur aux autres en génie. Mais votre ignorance étant purement accidentelle et point du tout coupable, ils ne devoient pas en abuser pour s'élever à vos dépens ; et ils auroient pu faire un meilleur usage des connoissances qu'ils avoient, et que vous n'aviez pas, en vous donnant de salutaires avis, qu'en se jouant ainsi de vous avec autant de perfidie.

L'orgueil est rarement délicat, répondit Imlac. Il recherche les plus petits succès et il traîne à sa suite l'envie, qui ne trouve de bonheur que dans le malheur des autres. Mes compagnons de voyage étoient mes ennemis, parceque j'étois riche ; et mes oppresseurs, parceque j'étois foible.

Continuez, dit le Prince ; je ne doute pas des faits que vous me rapportez. Mais j'imagine que vous vous trompez dans les motifs que vous imputez à vos persécuteurs.

Ce fut en leur compagnie, dit Imlac, que j'arrivai à Agra la capitale de l'Indostan et la résidence ordinaire du grand mogul. Je pris tant de peine pour apprendre la langue du pays, qu'en peu de mois je fus capable de converser avec les savants. Je trouvai les uns bizarres et réservés, les autres d'un commerce facile et très communicatifs. D'autres ne vouloient enseigner à personne ce qu'ils avoient eu tant de difficulté à apprendre eux mêmes; et enfin quelques-uns faisoient voir qu'ils n'avoient pas eu d'autre but dans leurs études que celui de devenir dignes d'instruire les autres.

Le gouverneur du jeune Prince me prit singulièrement en amitié. Il me présenta à l'empereur, en la qualité d'un homme très sçavant. L'empereur me fit plusieurs questions relativement à mon pays et à mes voyages : et quoique je ne me rappelle pas qu'il me dît rien qui ne fût très ordinaire, je sortis de chez lui tout étonné de sa sagesse et épris de sa bonté.

Mon crédit devint si considérable, que les marchands, avec les quels j'avois voyagé, sollicitèrent ma recommandation auprès des dames de la cour. Je fus surpris de leur audace, et leur reprochai avec modération leur conduite à mon égard. Ils m'écoutèrent avec la plus froide indifférence, et je ne remarquai en eux ni honte ni chagrin.

Alors ils cherchèrent à me gagner par des présents. Mais ce que je n'avois pas voulu faire par générosité, je le voulus encore moins pour de l'argent. Mon refus n'eut pas pour cause le ressentiment des injures qu'ils m'avoient faites; mais plutôt la crainte de nuire aux autres: car j'étois sûr qu'il ne feroient usage de mon crédit que pour faire plus aisément des dupes; et je ne voulois pas leur en fournir les moyens.

Je quittai le séjour d'Agra quand je crus qu'il n'y avoit plus rien à apprendre pour moi. Je dirigeai mes pas vers la Perse,
où

où je vis les restes de son ancienne magnificence. J'y observai qu'on y avoit plus qu'ailleurs les commodités de la vie. Les perses sont une nation extrêmement sociable. Leurs assemblées me fournissoient journellement l'occasion de remarquer des caractères de toutes espèces et de connoître la nature humaine dans toutes ses variations.

De Perse je passai dans l'Arabie. J'y trouvai tout à la fois un peuple berger et guerrier, sans habitation fixe, dont les troupeaux forment toute la richesse ; et qui a dans tous les tems déclaré une guerre héréditaire à tout le genre humain, quoique les possessions des autres nations ne soient l'objet ni de ses desirs ni de son envie.





CHAPITRE X.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE
D'IMLAC ET DISSERTATION
SUR LA POESIE.

PARTOUT où j'allois, je trouvois que la poésie étoit considérée comme la première de toutes les sciences, et qu'on avoit pour elle une vénération qui approchoit en quelque sorte de celle, que l'homme rend à l'auteur de la nature. Cependant ce qui m'étonnoit, c'est que, dans presque tous les pays que j'avois visités, les poètes les plus anciens étoient ceux que l'on prisoit davantage : soit parce que toutes les autres espèces de sciences ne s'acquéroient que par degrés, aulieu

aulieu que la poësie est un talent parfait que donne la nature : soit que la première poësie de chaque nation ait tellement frappé les hommes par l'eclat de la nouveauté, qu'elle ait toujours conservé le crédit et l'approbation que le hazard lui avoit acquise à son origine : soit enfin parceque la poësie étant destinée à peindre la nature et les passions, qui sont les mêmes dans tous les siècles et chez tous les peuples ; les premiers qui ont écrit dans cet art se sont emparés des objets les plus frappants, des fictions les plus heureuses, et n'ont rien laissé à ceux qui devoient les suivre que les mêmes événements à décrire, en les présentant sous une nouvelle face, et en les combinant différemment. Quelque puisse être le motif de cette préférence, on observe ordinairement que les premiers poëtes se sont appropriés les richesses de la nature, et qu'il n'est resté à leurs successeurs que celles de l'art : que les premiers excellent par leur énergie et leurs inventions, et les derniers par l'élégance et le raffinement de leurs pensées.

Je désirai ardemment que mon nom fût inscrit dans cette illustre société. Je commençai par lire tous les poètes persans et arabes; et bientôt je fus capable de réciter de mémoire tous les volumes qui sont suspendus dans la mosquée de la Meck. Mais je découvris bientôt qu'un homme ne devient jamais grand, s'il n'est qu'imitateur. Prétendant donc à la perfection, je donnai tous mes soins à l'étude de la nature et du genre humain, parceque la nature devoit être le sujet sur le quel je voulois écrire, et les hommes mes auditeurs; et que je n'aurois pu décrire ce que je n'aurois pas vu, ni espérer d'exciter le plaisir, ou la terreur, dans ceux dont je n'aurois pas connu les intérêts et les opinions.

Etant donc déterminé à devenir poëte, je vis tout sous un nouveau point de vue. Soudain la sphère de mon imagination s'aggrandit. Aucun genre de connoissances ne fut négligé. Je parcourois les montagnes et les déserts, et je peignois
dans

dans mon ame chaque arbre des forêts, et
 chaque fleur des prairies. J'observois
 avec un égal soin la cime sourcilleuse des
 rochers, et le faîte des palais. Quelque
 fois j'errois au bord des ruisseaux,
 cherchant tout ce qui pourroit me four-
 nir des images et des allégories. D'autres
 fois je contemplois les nuées de l'été, et
 les effets que leurs changements opér-
 roient dans la nature. Pour un poète rien
 n'est inutile. Son imagination doit être
 familiarisée avec le beau, comme avec
 l'horrible, avec les portraits majestueux,
 comme avec l'élégante mignature. Les
 plantes des jardins, les animaux des bois,
 les minéraux de la terre, les météores du
 ciel; tout doit concourir à enrichir son
 esprit de variétés inépuisables. Car toute
 idée est utile, lorsqu'elle sert à donner de
 la force et de la grace aux vérités mo-
 rales et religieuses: et celui qui possède le
 plus de connoissances, a le plus de moyens
 de diversifier ses tableaux, et d'amuser
 ses lecteurs par des allusions frappantes
 et des pensées nouvelles.

C'est pour cela que j'étudiai soigneusement tous les dehors de la nature, et que tous les pays que j'avois parcourus contribuèrent à me fournir des idées poétiques.

Quoique vous ayez beaucoup observé, dit le Prince, je suis sûr qu'il y a encore beaucoup de choses qui vous ont échappé. Car, depuis que j'existe jusqu'à présent, j'ai habité dans cette enceinte, et je n'ai cessé de visiter le circuit de ces montagnes. Cependant je ne fors pas de fois, que ma vue ne soit frappée de quelque objet, ou que je n'avois point encore aperçu, ou auquel je n'avois jamais fait attention auparavant.

L'occupation d'un poète, répondit Imlac, est d'examiner, non pas les individus, mais les espèces; de remarquer les propriétés générales et de voir les objets en grand. Il ne s'arrête pas à compter les rayes d'une tulipe, ou à décrire les différentes ombres que les forêts forment sur la verdure. Il s'efforce, dans

dans les portraits qu'il fait de la nature, de rendre les traits saillants, et ces ressemblances frappantes, qui retracent à l'esprit la vérité de l'original; et il néglige les détails minutieux, qui ont échappé à l'un, que l'autre à remarqués, pour s'attacher à ces traits caractéristiques, qui s'offrent également à l'œil de l'observateur curieux et de l'homme inattentif.

Mais la connoissance de la nature n'est pas la moitié de la tâche imposée à un poëte. Il faut, qu'il connoisse parfaitement toutes les conditions de la vie humaine; qu'il évalue le bonheur et la misère attachée à chacune; qu'il observe le pouvoir de toutes les passions, leur jeu, leur mouvements variés à l'infini; et qu'il trace les modifications que l'esprit a reçues, ou peut recevoir par les différentes institutions humaines, et l'influence accidentelle des climats et des coûtumes, depuis le feu de la jeunesse, jusqu'à la d'écrépitude de la vieillesse. Il faut qu'il se

se dépouille des préjugés de son âge et de son pays; qu'il sache distinguer le vrai du faux, malgré les nuages qui les entourent: que, satisfait de l'estime qu'on lui témoigne, il remette le soin de sa gloire à la postérité. Il faut qu'il écrive, comme l'interprète de la nature et le législateur du genre humain, et qu'il se considère comme un être supérieur au tems et aux lieux.

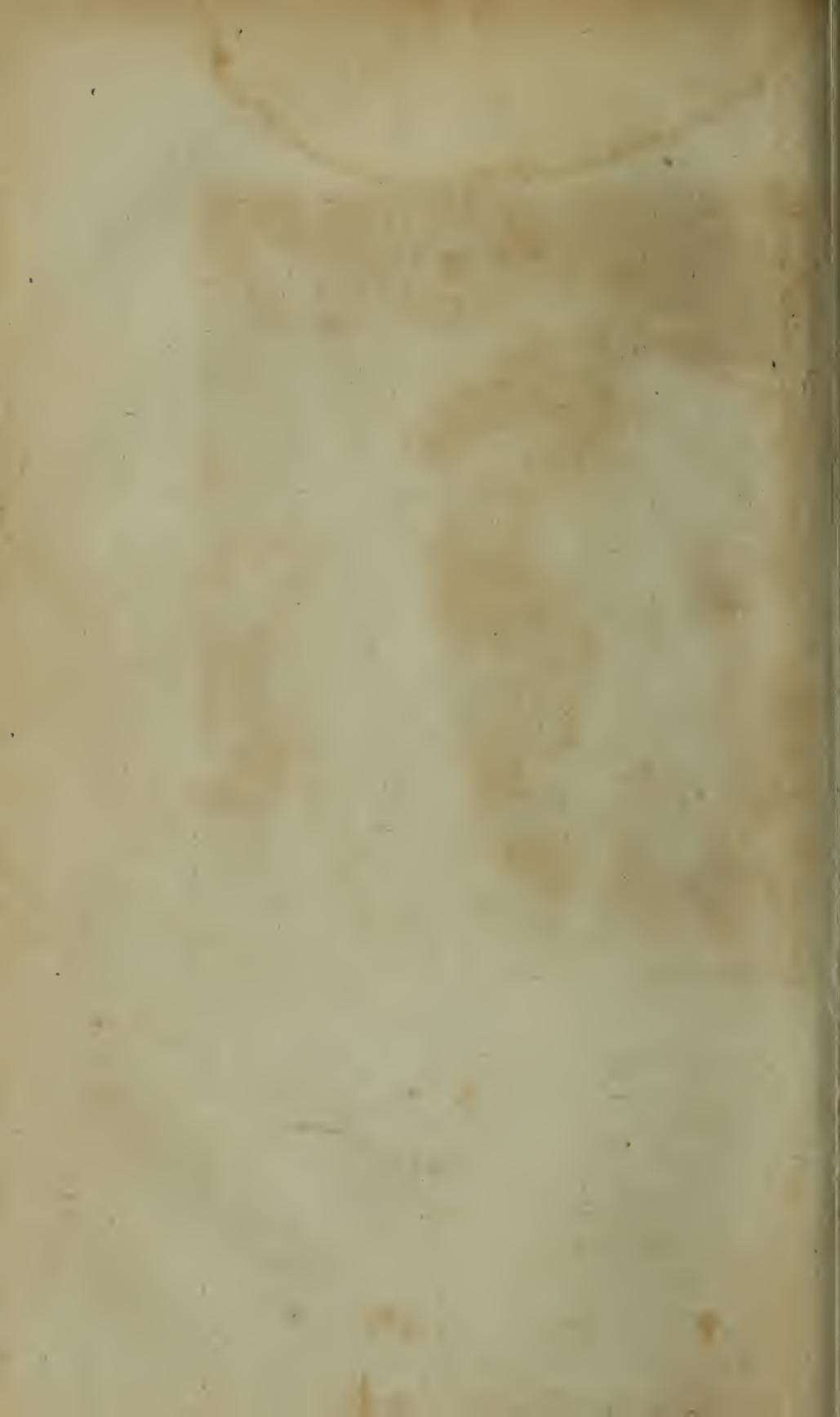
Mais ce n'est pas encore tout: il faut qu'il sache plusieurs langues, qu'il étudie toutes les sciences, et que, par un continu-el exercice, il s'accoutume à parler avec délicatesse, grace et harmonie, afin que son stile soit digne de ses pensées.





Drawn by J. Johnston, R.A.

Eng. by L. Parker.



CHAPITRE XI.

CONTINUATION DU RECIT D'IMLAC,
IDEE SUR LES PELERINAGES.

IMLAC, dans une accès d'enthousiasme, alloit continuer d'élever son art au-dessus des autres sciences, lorsque le Prince l'interrompant tout à coup : c'est assez, lui cria t-il ; vous m'avez convaincu que nul mortel ne peut être poète. Reprénnons maintenant le fil de votre histoire.

Certainement, répondit Imlac, il est très difficile d'être poète. Oh ! si difficile, répliqua le Prince, que je ne veux pas écouter,

écouter, dans ce moment, de plus grands détails sur les peines qu'il en coûte pour le devenir. Dites moi où vous allâtes, quand vous eûtes parcouru la perse.

De Perse, répondit le poëte, je dirigai ma route vers la syrie, et séjournai trois ans en Palestine, où je m'entretin^s avec un très grand nombre d'habitants des nations septentrionales et occidentales de l'europe. Ces nations sont actuellement en possession de toutes les sciences du monde et au plus haut degré de puissance. Leurs armées sont invincibles. Par leurs flottes, ils dominent dans les parties du globe les plus éloignées. enfin je suis souvent tenté de croire que les européens sont une autre espèce d'êtres, quand je les compare avec les habitants de cet empire et des royaumes circonvoisins. Dans leur pays, il est difficile de souhaiter quelque chose qu'on ne puisse obtenir. Des milliers d'arts, dont nous n'avons jamais entendu parler, sont continuellement occupés à augmenter leurs commodités

commodités ou leurs plaisirs ; et ce que leur propre climat leur refuse est suppléé par leur commerce.

Par quels moyens, dit le Prince, les Européens ont-ils acquis une aussi grande puissance ? et puisqu'ils peuvent si aisément le transporter en Asie et en Afrique pour commercer ou conquérir ; qui empêche les Asiatiques et les Africains de faire une invasion sur leurs côtes, d'établir des colonies dans leurs ports, et de donner des loix à leurs Princes naturels ? le même vent, qui les ramène chez eux, nous y conduiroit nous mêmes.

Ils sont plus puissants que nous, seigneur, répondit Imlac, parcequ'ils sont plus sages, et que les sçavants toujours regneront sur les ignorants ; demême que l'homme gouverne tous les autres animaux. Mais pourquoi ont-ils plus de science et de connoissances que nous ? il n'y a pas d'autre raison à vous en donner que la volonté impénétrable de l'être Suprême.

Dans quel tems, dit le Prince en soupirant, serai-je assez heureux pour visiter la Palestine et me mêler avec cette immense affluence de toutes les nations ? en attendant que ce moment fortuné arrive, faites moi la description de tous les objets que vous avez observés. Je connois les motifs qui rassemblent un si grand nombre d'hommes dans ce lieu ; et je ne puis le considérer que comme le centre de la sagesse et de la piété, où les philosophes et les plus vertueux personnages de tous les pays doivent continuellement se réunir.

Il y a des nations, répondit Imlac, qui fournissent peu de voyageurs en Palestine. Car, en Europe, nombre de sectes de sçavants s'efforcent de taxer les pélerinages de superstition et de les tourner en ridicule.

Vous sçavez, dit le Prince, combien je suis peu au fait de la diversité des opinions en matière religieuse. Il seroit trop

trop long d'entendre les arguments des deux parties : vous qui les avez examinés dites m'en le résultat.

Les pèlerinages, dit Imlac, semblables à beaucoup d'autres actes de piété, peuvent être raisonnables ou superstitieux, selon les principes d'après lesquels on les exécute. Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'entreprendre de longs voyages pour chercher la vérité qui est la règle essentielle de la vie, et qu'on la trouve partout où on la cherche de bonne foi. D'ailleurs, les voyages entraînent inévitablement la dissipation de l'esprit, et ne peuvent augmenter la piété. Cependant journellement des hommes vont visiter les places qui ont été le théâtre de grandes actions, et en reviennent avec de plus fortes impressions de ce qui s'y est passé. Une égale curiosité peut naturellement nous engager à visiter les contrées, où notre religion a pris naissance ; et je pense que nul homme ne peut contempler ces scènes imposantes, sans être affermi

dans sa foi. Mais, croire que l'être suprême est plus propice dans un lieu que dans un autre, c'est le rêve d'une vaine superstition. Toutefois, l'opinion qu'un lieu peut frapper notre esprit d'une manière extraordinaire, est journellement justifiée par l'expérience. Celui qui suppose qu'il peut combattre ses vices avec plus de succès en Palestine qu'ailleurs, quoiqu'il puisse se tromper, peut cependant entreprendre ce voyage sans folie. Mais celui qui croira que ses crimes y seront plus aisément pardonnés, déshonore à la fois sa raison et la religion.

Ce sont, dit le Prince, des distinctions Européennes que j'examinerai une autre fois. Quels effets avez-vous trouvé qu'ayent produit les sciences? ces nations sont-elles plus heureuses que nous?

Il y a tant de misère dans le monde, répondit le poëte, qu'à peine un homme peut avoir quelques intervalles dans ses malheurs, pour pouvoir apprécier le
bonheur

bonheur des autres par la voie de la comparaison. La science est certainement un des moyens de jouissance qu'on ait en cette vie. Ce désir naturel que chacun sent en lui même d'étendre ses idées, en est la preuve. L'ignorance est un pure privation qui ne peut rien produire. C'est un vuide, où l'ame demeure comme dans un état d'inertie et d'engourdissement, faute d'un Principe qui lui donne l'impulsion et le mouvement. Sans savoir pourquoi, nous sommes toujours satisfaits d'apprendre quelque chose, et fâchés d'oublier ce que nous avons appris. Ce qui me porte à conclurre que, si rien ne s'oppose à l'effet que la science doit naturellement produire, nous devenons plus heureux à proportion que la sphère de notre esprit s'aggrandit.

Quant à ce qui peut contribuer aux douceurs et aux agréments de la vie; les Européens ont bien des avantages de leur côté. Ils guérissent des plaies et des maladies, qui nous font ici languir et

périr. Ils ont des machines, à l'aide desquelles ils exécutent aisément plusieurs ouvrages pénibles, dont nous ne pouvons venir à bout que par le travail manuel. Il y a des correspondances établies entre les lieux même les plus éloignés, lesquelles font disparaître pour les amis l'idée de l'absence. Leur police écarte tout ce qui peut être incommode au public. Ils ont des routes coupées à travers leurs montagnes, et des ponts construits sur leurs rivières : et si nous descendons jusque dans les détails de la vie privée, nous trouverons que leurs habitations sont plus commodes, et leurs propriétés plus assurées que les nôtres.

Sans doute, dit le Prince, ils sont heureux les peuples qui réunissent tous ces avantages, dont le seul que j'envie, est la facilité qu'ont les amis absens de pouvoir se communiquer réciproquement leurs pensées.

Les Européens sont moins malheureux
que

que nous, répondit Imlac, mais ils ne sont pas heureux. La vie humaine est partout un état, où il y a beaucoup de privations et de peines, et très peu de jouissances.





CHAPITRE XII.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE
D'IMLAC.

JE ne peux pas encore m'imaginer, dit le Prince, que le bonheur soit aussi rare dans ce monde que vous le dites; ni croire que, s'il m'étoit libre de choisir un genre de vie à mon gré, il ne fût pas en mon pouvoir d'affaisonner tous mes jours de plaisirs. Je ne ferois de mal à personne, et par conséquent je n'exciterois aucun ressentiment. Je choisirois mes amis parmi les sages, et mon épouse parmi les femmes vertueuses; et je ne courrerois aucun danger d'être trahi,

trahi, ou désobligé. Mes enfans seroient élevés par moi même dans les sciences et dans la piété, et ils me rendroient, dans ma vieillesse, les soins que j'aurois eus d'eux, dans leur enfance. D'après cela, que pourroit-il arriver de fâcheux à un homme, entouré de milliers de personnes enrichies par ses largesses, ou appuiées de son credit? et pourquoi ne couleroit-il pas tranquillement sa vie, dans ces doux rapports de protection et de respect, de générosité et de reconnoissance? croyez vous qu'on ne pourroit pas exister, comme je viens de vous le dépeindre, sans le secours de tous les raffinements Européens, dont l'utilité est plus spécieuse que réelle? mais laissons les Européens, et continuez-moi l'histoire de vos voyages.

De Palestine, dit Imlac, je traversai plusieurs contrées d'Asie. Je parus dans les royaumes civilisés, en qualité de commerçant; et parmi les barbares qui habitent les montagnes, comme pèlerin.

Enfin

Enfin je commençai à soupirer après mon pays natal, afin de pouvoir me reposer de mes voyages et de mes fatigues dans les lieux, où j'avois passé mes premières années, et amuser mes anciens compagnons du récit de mes aventures. Je me figurois souvent ceux, avec qui j'avois coulé des moments agréables à l'aurore de ma vie, je me les figurois, dis-je, assis au tour de moi, au soir de mes jours, s'étonnant des histoires que je leur racontois, et attentifs à mes conseils.

Une fois que cette idée se fut emparée de mon esprit, je regardai comme perdus tous les moments qui étoient employés à autre chose, qu'à me rapprocher de l'Abissinie. Je me hâtai de me rendre en Egypte : et malgré mon impatience, j'y restai dix mois à contempler son antique magnificence, et à faire des recherches parmi les monuments et les augustes restes des sciences, qui y avoient fleuri autrefois. Je trouvai au Caire un mélange de toutes les nations ; les uns attirés par
l'envie

l'envie de s'instruire, d'autres par l'espoir du gain ; et plusieurs par le désir d'y vivre à leur fantaisie, à l'abri de tout œil qui les observât, et confondus dans la multitude. Car dans une ville aussi peuplée que le Caire, il est possible de jouir en même tems des agréments de la société et du secret de la solitude.

Du Caire j'allai à Suez ; et m'embarquant sur la mer rouge, je longuai les côtes, jusqu'à ce que je fusse arrivé au port, d'ou j'étois parti vingt ans auparavant. Là je me joignis à une caravanne et rentrai dans ma patrie.

Je m'attendois aux caresses de mes parents, aux congratulations de mes amis ; et je n'étois pas sans espoir que mon père, qui faisoit consister son seul bonheur dans les richesses, ne fût cependant tout fier d'un fils, qui étoit capable, par ses connoissances, d'ajouter à la félicité et à la gloire de sa nation. Mais je fus bientôt convaincu de la vanité

nité

nité de mes idées et de la fausseté de mes espérances. Mon père étoit mort il y avoit quatorze ans, et avoit divisé sa fortune entre mes frères qui s'étoient établis dans d'autres provinces. De mes compagnons de jeunesse, la plus part n'étoient plus. parmi ceux qui restoient, quelques-uns firent difficulté de me reconnoître : et d'autres me regardèrent comme corrompu par les mœurs des étrangers.

Un homme accoutumé aux vicissitudes de cette vie, n'est pas aisément abbatu. J'oubliai donc, après quelque tems, les disgraces que je venois d'éprouver ; et j'essayai de trouver accès auprès des seigneurs du royaume. Ils m'admirent à leurs tables, écoutèrent mon histoire, et me congédierent. J'ouvris une école : on me défendit d'y enseigner. Je résolus de me reposer, et de jouir des agréments de la vie domestique. Je m'adressai à une dame qui paroissoit prendre plaisir à ma conversation. Mais elle rejetta mes

vœux, parceque mon père avoit été marchand.

Fatigué enfin de toujours solliciter et de n'obtenir que des refus, je résolus de me séquestrer du monde à jamais, et de ne plus faire dépendre mon bonheur de l'opinion ou du caprice des autres. J'attendis le tems où les portes de l'heureuse vallée devoient s'ouvrir, pour dire adieu à l'espérance, comme à la crainte. Ce jour arrivé, on m'accueillit avec distinction, et je me résignai à une retraite perpetuelle.

Avez-vous ici trouvé enfin le bonheur, dit Raffelas? dites-moi avec franchise: êtes-vous content de votre condition présente, ou désirez-vous encore courir de nouvelles aventures et vous occuper à faire de nouvelles recherches? tous les habitans de cette vallée bénissent leur destinée, et à chaque visite que l'empereur y fait tous les ans, ils invitent les curieux qui viennent à la suite à partager leur félicité.

Grand Prince, répondit Imlac, je vais vous dire la vérité. Je puis vous certifier que je n'en connois pas un seul, parmi tous ceux qui forment votre suite, qui ne maudisse l'heure où il est entré dans cette retraite. Je suis moins malheureux que le reste, parceque mon esprit est rempli d'images que je puis varier et combiner à mon gré; et que je fais amuser ma solitude, en renouvelant dans ma mémoire les connoissances qui commencent à s'en effacer, et en me rappelant les événements de ma vie passée. Cependant je finis toujours par cette triste réflexion, que les découvertes, dont j'avois enrichi mon esprit, me sont actuellement inutiles, et que je ne puis plus jouir d'aucun des plaisirs que j'avois goûtés autrefois. Les autres, dont les esprits n'éprouvent d'autres impressions que celles du moment present, sont ou rongés par des passions malignes, ou stupidement abbatus sous le poids d'une perpetuelle oisiveté.

Mais

Mais quelles passions, dit le Prince, peuvent tyranniser des hommes qui n'ont point de rivaux? nous sommes dans un lieu où l'on est dans l'impuissance d'être méchant; et l'envie n'y peut avoir d'accès, parceque les jouissances y sont communes.

Il peut, répondit Imlac, y avoir communauté de biens, mais il ne peut jamais y avoir communauté d'amour ou d'estime. Il arrivera toujours que l'un plaira d'avantage que l'autre. Celui qui se voit méprisé, fera sûrement envieux; et encore plus envieux et plus méchant, s'il est condamné à vivre avec ceux qui le méprisent. Les invitations que les habitants de la vallée font aux autres, pour les engager à partager un état qu'ils trouvent malheureux, viennent de la malignité naturelle à la misère sans espoir. Ennuiés d'eux mêmes, et mutuellement les uns des autres, ils espèrent être moins malheureux en augmentant le nombre de leurs semblables. Ils jaloussent la liberté qu'ils ont perdue par leur folie, et voudroient voir le genre humain emprisonné comme eux.

Je n'ai cependant pas ce crime à me reprocher, et personne ne peut dire être malheureux par mes insinuations. Je regarde avec pitié, ceux qui viennent en foule solliciter annuellement le privilège d'être admis dans cette captivité, et je souhaiterois qu'il me fût permis de les avertir de leurs dangers.

Mon cher Imlac, dit le Prince, je veux vous ouvrir mon cœur. Il y a long tems que j'ai projeté de m'échapper de l'heureuse vallée. J'ai examiné les montagnes qui l'entourent de tous côtés ; et j'ai trouvé partout des barrières insurmontables. Apprenez-moi les moyens de briser ma prison. Vous serez le compagnon de ma fuite, le guide de mes courses : vous partagerez ma fortune, et seul me dirigerez dans le choix d'un état de vie.

Seigneur, répondit le poëte, votre fuite présente bien des difficultés, et peut-être vous repentirez vous bientôt de votre curiosité. Le monde que vous
vous

vous figurez doux et tranquille, comme le lac de cette vallée, vous le trouverez semblable à une mer en courroux soulevée par les vents et agitée par la tempête. Souvent vous serez accablé par la violence : d'autres fois vous serez victime de la trahison. Au milieu des injustices et des fourberies, des brigues et des inquiétudes, vous souhaierez des milliers de fois de vous retrouver dans ce séjour de repos, et vous renoncerez volontiers à l'espérance, pour être libre de crainte.

N'essayez pas de me détourner de mon dessein, dit le Prince : je suis impatient de voir tout ce que vous avez vu ; et puisque vous n'êtes pas vous même à l'abri de l'ennui dans cette vallée, il est évident que votre premier état valoit mieux que celui-ci. Quelques puissent être les conséquences de mon expérience, je suis résolu de juger par mes propres yeux des différentes conditions des hommes, et par là de me mettre à même de faire le choix d'un genre de vie.

Je crains bien, répondit Imlac, que vous ne trouviez à l'exécution de vos projets des obstacles plus forts, que ceux que je vous présente par mes raisonnements, en cherchant à vous en détourner : cependant si votre détermination est décidément prise, je vous conseille de ne pas désespérer de sa réussite. Peu de choses sont impossibles à l'adresse et à l'activité.



CHAPITRE XIII.

RASSELAS DECOUVRE LE MOYEN DE
SE SAUVER.

LE Prince alors renvoya son favori pour se reposer. Mais le récit des choses extraordinaires et merveilleuses qu'il venoit d'entendre, remplissoit son esprit d'agitation. Il se les rappella toutes pendant la nuit, et prépara pour le lendemain matin une multitude innombrable de questions.

Il commençoit à se sentir beaucoup plus à l'aise. Il avoit enfin trouvé un ami, à qui il pouvoit communiquer ses pensées, et qui, par son expérience, pouvoit le
seconder

Secourir dans l'exécution de ses desseins. Son cœur n'étoit plus condamné à dévorer son chagrin en silence. Il croyoit même pouvoir supporter le séjour de l'heureuse vallée, en la société d'un tel compagnon : et il se figuroit que, si jamais il étoit assez heureux pour voyager dans le monde avec lui, il n'auroit plus rien à désirer.

En peu de jours les eaux qui avoient inondé la vallée s'écoulèrent ; et la terre étant desséchée, le Prince et Imlac sortirent pour aller se promener, afin de s'entretenir ensemble sans témoins. Comme le Prince, dont l'imagination étoit toujours occupée des moyens de fuir, passoit près de la porte de la vallée ; il dit en la regardant d'un air triste : pourquoi es-tu si forte, et pourquoi l'homme est-il si foible ?

L'homme n'est point foible, répondit Imlac. La science est au moins l'équivalent de la force. Un bon mécanicien
n'est

n'est arrêté par rien, et fourit à la résistance qu'on lui oppose. Je puis briser ces portes ; mais je ne puis le faire secrètement. Il nous faut trouver un autre expédient.

Comme ils se promenoient sur un des côtés de la montagne, ils observèrent que des lapins, qui avoient été forcés par la pluie de sortir de leurs terriers, avoient cherché un abri sous des buissons, et avoient pratiqué derrière eux des trous qui aboutissoient en haut dans une direction oblique. C'étoit l'opinion des anciens, dit Imlac, que les hommes avoient profité de l'instinct des animaux pour inventer plusieurs arts. Ne croyons donc pas nous dégrader, en apprenant quelque chose du lapin. Nous pourrons nous évader de ce séjour, en perçant la montagne dans la même direction que cet animal, jusqu'à ce que nous parvenions à faire une issue au-delà.

A cette proposition les yeux du Prince étincellèrent de joye. L'exécution lui en parut aisée, et le succès immanquable.

Ils ne perdirent pas un moment. Dès le grand matin, ils se hâtèrent de choisir un lieu propre à être miné. Ils gravirent avec de grandes fatigues à travers les ronces et les rochers, et s'en revinrent, sans avoir pu découvrir un endroit qui fut favorable à l'exécution de leurs desseins. Le second et le troisième jour furent employes de la même manière, sans avoir un meilleur succès. Enfin, le quatrième jour, ils trouvèrent une petite caverne, dont l'entrée étoit cachée par des buissons, et où ils résolurent d'essayer leur entreprise.

Imlac procura les instruments propres à couper la pierre et à remuer la terre. Le jour suivant, ils se mêrent à l'ouvrage avec plus d'ardeur que de vigueur. Mais bientôt épuisés par leurs efforts, ils s'affirent sur le gazon pour y respirer. Le
Prince

Prince, un moment, parut découragé. Seigneur, lui dit son compagnon, la pratique nous rendra capables de continuer notre ouvrage jusqu'au bout. Aureste remarquez combien nous sommes déjà avancés, et vous trouverez que notre travail aura bientôt une fin. Les plus grands ouvrages n'ont pas été exécutés par la force, mais par la persévérance. Le Palais que voilà, a été bâti avec des pierres placées une à une ; et vous voyez combien il est élevé et spacieux. Celui qui marcheroit avec vigueur trois heures par jour, pendant sept ans, parcourroit un espace égal à la circonférence du globe.

Ils retournoient journellement à leurs travaux : et en fort peu de tems ils découvrirent une fente dans le rocher, qui les mit en état d'avancer fort loin, sans beaucoup de peine. Raffelas regarda cette rencontre comme un bon augure. Ne troublez pas votre esprit, lui dit Imlac, par d'autres espérances, ou d'autres craintes,

craintes, que celles que la raison peut inspirer. Si vous vous complaisez dans d'heureux présages, vous ferez également épouvanté par de sinistres pronostics : et votre vie entière sera en proie à la superstition. Tout ce qui peut faciliter notre ouvrage est plus qu'un augure. Il est une cause de nos succès. C'est une agréable surprise qui arrive souvent à ceux qui agissent avec résolution. Beaucoup de choses, qui paroissent difficiles à la première vue, se trouvent faciles à l'exécution.



CHAPITRE XIV.



RASSELAS ET IMLAC REÇOIVENT UNE
VISITE INATTENDUE.

LEURS travaux étoient à moitié finis, et ils se consoloient de leurs peines par l'espoir de leur prochaine délivrance ; lorsqu'un jour le Prince étant descendu pour prendre l'air, trouva la sœur Nekayah qui étoit debout à l'entrée du souterrain. A cette vue il demeure interdit et confus. Il craignoit de lui dire ses desseins, et il étoit sans espoir de les lui cacher. Après quelques moments de réflexion, il se détermina à se confier à sa fidélité, et à s'affurer de son secret par un aveu sans réserve.

Ne vous imaginez pas, lui dit la Princesse, que je sois venue ici comme espion. De puis long tems j'ai observé par ma fenêtré, que vous et Imlac dirigiez tous les jours vos promenades du même côté. Mais je n'ai pas supposé que vous eussiez d'autres desseins, dans cette préférence, que de trouver des ombrages plus frais, ou des côteaux plus odoriférants ; et je ne vous ai suivis que dans le désir de partager vos conversations. J'étois loin de soupçonner vos démarches : mais puis qu'un mouvement de tendresse ma fait connoître vos projets, de grace, que je ne perde pas l'avantage de ma découverte. Je suis aussi ennuyée que vous de vivre dans cette prison, et n'ai pas moins d'envie de connoître ce qu'on fait et ce qu'on souffre dans le monde. Permettez-moi de fuir avec vous l'insipide tranquillité de cette retraite, qui me deviendra encore plus insupportable, quand vous m'aurez quittée. Si vous me refusez de vous accompagner, vous ne pourrez pas m'empêcher de vous suivre.

Le



Le Prince, qui aimoit Nekayah plus que toutes ses autres sœurs, ne fut pas tenté de refuser sa demande. Même, il étoit fâché d'avoir manqué l'occasion de lui prouver sa confiance, par une déclaration volontaire de ses projets. Il fut donc convenu qu'elle quitteroit la vallée avec eux, et que, pour empêcher qu'ils ne fussent découverts par hazard, ou par la curiosité de quelques-uns des habitans, elle veilleroit à ce que personne ne les suivît sur la montagne.

Enfin leur ouvrage s'acheva; et ils aperçurent la lumière, qui perçoit par l'issue qu'ils venoient d'ouvrir au delà de la montagne. Sortant alors, ils parurent sur le sommet; et ils virent le Nil, formant à peine un petit ruisseau, qui serpen-
toit au dessous d'eux.

Le Prince contempla avec ravissement tout ce qui l'entouroit; et jouissant par avance des plaisirs qu'il se promettoit dans ses voyages, il s'imagina être déjà

transporté au delà des domaines de son père. Imlac, quoique très satisfait de s'échapper, ne s'attendoit pas à trouver tant d'agréments dans ce monde, où il avoit vécu, et dont il avoit été ennuyé.

Raffelas étoit si fort émerveillé de l'immense horizon qu'il voyoit, qu'à peine put-on lui persuader de redescendre dans la vallée. De retour, il informa sa sœur que la route étoit enfin ouverte, et qu'il ne leur restoit plus qu'à se préparer pour leur départ.



CHAPITRE XV.



LE PRINCE ET LA PRINCESSE QUIT-
TENT LA VALLEE ET ILS VOYENT
DES MERVEILLES.

LE Prince et la Princesse avoient une assez grande quantité de bijoux pour les enrichir, quand ils seroient arrivés dans une ville de commerce. Par les conseils d'Imlac, ils les cachèrent dans leurs habits, et à minuit, ils quittèrent tous la vallée. La Princesse n'étoit suivie que d'une seule favorite, qui ne favoit pas où elle alloit.

Ils grimperent le long du passage qu'ils avoient creusé, et arrivés au haut, ils
K 3 commencèrent

commencèrent à descendre de l'autre côté. La Princesse et sa suivante tournant les yeux autour d'elles, et ne voyant rien qui bornât leur perspective, se crurent comme en danger d'être perdues dans un vuide affreux. Elles s'arrêtèrent en tremblant. Je suis toute effrayée, dit la Princesse, de commencer un voyage dont je n'apperçois pas la fin, et de me hasarder à entrer dans cette immense plaine, où je puis rencontrer à chaque pas des hommes que je n'ai jamais vus. Le Prince éprouvoit à peu près les mêmes émotions : mais il pensoit qu'il étoit plus digne de l'homme de n'en rien faire paroître.

Imlac fourit de leurs allarmes ; et ranimant leur courage, les engagea à continuer leur route. Mais la Princesse marchoit toujours incertaine et irrésolue, jusqu'à ce qu'enfin, elle fut insensiblement attirée trop loin, pour pouvoir retourner.

Dans la matinée, ils trouvèrent des bergers assis dans les champs, ayant devant eux

eux du lait et des fruits. La Princeſſe s'étonna de ne pas trouver de palais prêt à la recevoir, et une table ſervie avec délicateſſe. Mais étant fatiguée et ayant faim, elle but du lait et mangea des fruits, qu'elle trouva d'un goût plus exquis que ceux de la vallée.

Ils voyagèrent à très petites journées ; aucun d'eux n'étant accoutumé aux fatigues, et ſachant d'ailleurs que, quand même on ſe feroit apperçu de leur fuite, on ne pouvoit les atteindre. En peu de jours, ils arrivèrent dans un pays plus peuplé, où Imlac ſ'amuſa beaucoup de l'admiration que ſes compagnons témoignent, à la vue de cette diverſité de mœurs, d'états et d'emplois, qu'offroient ces contrées.

Ils étoient habillés de manière, à ne donner aucun ſouçon de ce qu'ils avoient tant d'intérêt de cacher. Cependant le Prince partout où il alloit, s'attendoit à être obéi ; et la Princeſſe étoit effrayée,
de

de-ve que les personnes qui paroïssent en sa présence, ne se prosternoient pas devant elle. Imlac fut obligé de les observer avec la plus grande vigilance, dans la crainte qu'ils ne trahissent leur rang, par leurs manières et un ton qui avoit quelque chose d'extraordinaire. Il les retint, plusieurs semaines, dans le premier village où ils arrivèrent, pour les accoutumer à la vue des simples mortels.

Peu à peu les illustres voyageurs apprirent à se persuader qu'ils s'étoient dépouillés pour un tems de leur dignité, et qu'ils ne devoient attendre d'autres égards, que ceux dont ils seroient redevables à l'honnêteté et à la civilité des autres. Imlac les ayant enfin préparés par des avis répétés, à supporter le tumulte d'un port de mer et la rudesse des gens de commerce, le conduisit sur les côtes.

Le Prince et sa sœur, pour qui tout étoit nouveau, et qui étoient également
satisfaits

fatisfaits partout, restèrent plusieurs mois dans le port, sans avoir le moindre désir d'aller plus loin. Imlac, de son côté, n'étoit pas fâché d'y séjourner, parcequ'il ne croyoit pas qu'il fût prudent, vû le peu de connoissance qu'ils avoient du monde, de les exposer au hazard dans des pays étrangers.

Cependant il finit par craindre qu'ils ne fussent découverts, et il leur proposa de fixer un jour pour leur départ. Comme ils n'avoient pas la prétention de décider par eux mêmes, ils lui abandonnèrent le soin de régler le tout. En conséquence il arrêta un passage dans un vaisseau qui alloit à Suez. Quand il fallut partir, ce ne fut qu'avec de grandes difficultés qu'on engagea la Princesse à s'embarquer. Leur traversée fut prompte et heureuse : et de Suez ils prirent la route du Caire, où ils se rendirent par terre.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

LEUR ENTREE AU CAIRE, ILS TROUVENT TOUS LES HOMMES HEUREUX.

COMME ils approchoient de la ville, et qu'a sa vue ils paroïssent saisis d'étonnement et d'admiration: voici, dit Imlac au Prince, un lieu, où les voyageurs et les négociants s'assemblent de tous les coins de la terre. Vous y trouverez des hommes de tout caractère et de tout emploi. Le commerce y est honorable. J'y paroîtrai, comme marchand; et vous, comme des étrangers qui n'ont d'autre but en voyageant, que de satisfaire leur curiosité. On observera bientôt que nous sommes riches. Notre réputation nous donnera accès chez tous
ceux

ceux que nous désirerons de connoître. Vous verrez toutes les différentes conditions, qui partagent la société humaine, et vous serez à portée de choisir celle qui vous conviendra le mieux.

Alors ils entrèrent dans la ville ; et furent également surpris du bruit qui s'y faisoit entendre, et choqués de la foule immense dont elle étoit remplie. L'instruction n'avoit pas encore assez détruit la force de l'habitude, pour empêcher qu'ils ne trouvassent étrange de passer dans les rues, sans qu'on fit la moindre attention à eux, et sans recevoir la moindre marque de respect, même de la part des derniers du peuple. La Princesse ne pouvant supporter l'idée d'être confondue parmi la populace, resta plusieurs jours dans son appartement, où elle se fit servir par sa favorite, comme dans le palais de la vallée.

Imlac, qui s'entendoit au commerce, vendit le jour suivant une partie des bijoux,

joux, et loua une maison qu'il meubla avec une telle magnificence, qu'on le considéra bientôt comme un très riche négociant. Sa politesse lui fit faire un grand nombre de connoissances, et sa générosité lui attira beaucoup de courtisans. Sa table étoit entourée d'hommes de toutes les nations qui, en admirant ses connoissances, recherchoient sa faveur. Ses compagnons n'étoient pas capables de se mêler à la conversation, et conséquemment ne pouvoient découvrir leur ignorance, ni manifester leur surprise. Ce ne fut que par degrés, et à mesure qu'ils acquirent la connoissance de la langue, qu'ils furent initiés dans le monde.

Le Prince, par de fréquentes lectures, s'étoit mis au fait de l'usage et de la valeur de l'argent. Mais les dames furent long tems, avant de comprendre ce que les marchands pouvoient faire avec de petites pièces d'or ou d'argent, et comment des choses d'un aussi mince prix, étoient reçues en équivalent des objets nécessaires à la vie.

Ils étudièrent la langue deux ans entiers. Pendant ce tems, Imlac se prépara à faire passer en revue devant eux les différentes conditions et les différents états de la vie humaine. Pour cela, il chercha à connoître tous ceux qui avoient quelque chose de marquant soit dans leur conduite soit dans leur fortune. Il fréquenta les voluptueux comme les temperants, les fainéans comme les occupés, les gens de commerce comme les hommes de lettres.

Le Prince étant enfin capable de converser avec aisance, et ayant appris combien il étoit nécessaire de s'observer dans ses entrevues avec les étrangers; commença à accompagner Imlac dans tous les cercles et dans toutes les assemblées, afin de se mettre ainsi à même de faire choix d'un genre de vie.

Pendant quelque tems, il pensa qu'un choix étoit inutile, parce que tous les hommes lui paroissoient également heu-

reux. Partout où il se trouvoit, il rencontroit de la gaieté et de la complaisance; il entendoit les chants de la joye et le rire du bonheur. Il commença à croire que le monde étoit dans l'abondance de tous les biens, et que le mérite n'y avoit rien à désirer il voyoit toutes les mains répandre la libéralité et tous les cœurs ouverts à la bienveillance. D'après cela, dit-il, souffriroit-on qu'il y eût des êtres malheureux?

Imlac ne voulut pas troubler d'aussi agréables illusions, fruits de l'inexpérience. Mais un jour après quelques moments de silence, je ne conçois pas, lui dit le Prince, pourquoi je suis moins heureux que le reste de nos amis. Je les vois dans un enjouement perpétuel et inaltérable, tandis que mon ame est inquiète et sans repos. Je suis ennuyé des plaisirs que je parois le plus rechercher; et si je me trouve dans les sociétés où regne l'allégresse: c'est moins pour jouir de la compagnie, que pour m'éviter moi même.

même. Je ne suis folâtre et jovial, qu'afin de mieux cacher la mélancolie qui me ronge.

Tout homme, répondit Imlac, peut, en examinant la situation de son ame, deviner ce qui se passe dans celle des autres. Quand vous sentez que votre propre gaieté est contrefaite, vous pouvez soupçonner à juste titre, que celle de vos compagnons n'est pas plus sincère. L'envie est ordinairement réciproque. Nous sommes long tems à nous convaincre qu'on ne trouve jamais le bonheur. Chacun aime à croire qu'il est possédé par les autres, afin d'entretenir toujours l'espérance de l'obtenir un jour pour lui-même. Dans l'assemblée, où vous passâtes hier la soirée, tout ce qui la composoit vous a paru avoir la vivacité de l'air, et cette subtilité d'imagination qui est le propre de ces êtres supérieurs, formés pour habiter les régions, où brille une sérénité sans nuages. Malgré ces apparences, croyez moi, Prince, il n'en

étoit pas un, qui ne tremblât à l'approche du moment, où la solitude alloit le livrer en proie à la tyrannie de ses propres réflexions.

Cela, dit le Prince, peut être vrai par rapport aux autres, puis qu'il l'est pour moi. Mais quelque général que soit le malheur de l'humanité, il doit y avoir des états plus heureux les uns que les autres ; et la sagesse doit nous diriger sûrement, pour faire choix de celui qui est le moins malheureux.

Les causes des biens et des maux, répondit Imlac, sont si variées, si incertaines, si souvent compliquées, tellement modifiées par la diversité des rapports, et si dépendantes d'accidents qu'on ne peut prévoir, que vouloir fixer le choix de son état sur des raisons incontestables de préférence, ce seroit se condamner à vivre dans des recherches et des délibérations continuelles qui ne finiroient qu'à la mort.

Mais

Mais sans doute, dit Raffelas, ces hommes sages que nous écoutons avec respect et avec étonnement, ont choisi pour eux mêmes une manière de vivre, qui leur à paru être la plus propre à les rendre heureux.

Peu de personnes, dit le poëte, ont un genre de vie qui soit de leur choix. Chaque mortel est placé dans sa condition présente par des causes, qui ont agi sans qu'il les ait appercues, et souvent sans qu'il y ait coopéré. C'est pour cela que rarement vous rencontrerez un seul homme, qui ne soit persuadé que le sort de son voisin est préférable au sien propre.

Je suis satisfait de penser, dit le Prince, que ma naissance m'a donné au moins l'avantage sur les autres, de pouvoir me déterminer par moi même. J'ai ici le monde devant moi. Je veux le passer en revue à mon aise. Sûrement le bonheur doit se trouver quelque part.

CHAPITRE XVII.

LE PRINCE S'ASSOCIE AVEC DES JEUNES GENS GAIS ET AIMABLES.

LE landemain, à son lever, Raffelas résolut de commencer ses expériences sur la vie. La jeunesse, dit-il, est le tems de la gaieté. Je veux me joindre aux jeunes gens, dont la seule occupation est de satisfaire leurs désirs, et qui passent leurs jours dans une succession continue de jouissances.

Il fut bien vite admis dans leur société. Mais, en peu de jours, il s'en retira las et dégoûté. Leur enjouement étoit sans esprit, leurs ris sans motifs. Leurs jouis-
sances

fances étoient des plaisirs grossiers et sensuels. Leur conduite étoit en même tems ignoble et sauvage. L'ordre et les loix étoient l'objet de leurs sarcasmes. Mais l'air imposant du pouvoir les faisoit pâlir, et le regard de la sagesse les terrassoit.

Le Prince conclut bientôt qu'il ne pouvoit jamais être heureux, en suivant un train de vie, dont il avoit à rougir. Il pensa qu'il ne convenoit pas à un être raisonnable d'agir sans un plan fixe, et d'être joyeux ou triste au hazard. Le bonheur, dit-il, doit être quelque chose de solide et de permanent, sans mélange de crainte et d'incertitude.

Mais ses jeunes compagnons avoient tellement gagné son estime, par leur franchise et leurs procédés honnêtes, qu'il ne crut pas devoir les quitter, sans leur faire des remontrances et leur donner quelques avis. Mes amis, leur dit-il, j'ai sérieusement réfléchi sur nos mœurs
et

et nos prétentions ; et j'ai trouvé que nous nous abusions sur nos plus chers intérêts. L'homme, pendant ses jeunes ans, doit amasser pour la vieillesse. Celui qui jamais ne pense, ne peut jamais devenir sage. Une perpétuelle légèreté conduit nécessairement à l'ignorance ; et si la débauche exalte pour un moment les esprits, elle finit toujours par abréger la vie, ou la rendre malheureuse. Considérons aussi que la jeunesse n'est pas de longue durée : que dans un âge plus mûr, lorsque l'enchantement de l'imagination sera dissipé, et que les phantômes du plaisir ne nous berceront plus ; nous n'aurons alors pour consolation que l'estime des sages, et les moyens de faire du bien. Arrêtons nous donc, tandis qu'il est en notre pouvoir. Vivons, comme des hommes qui doivent un jour vieillir, et pour qui ce sera le plus grand de tous les maux, de ne compter leurs années que par des folies, et de ne se ressouvenir de leur première santé que par les maladies, qui sont la suite ordinaire du libertinage.

A ces mots, les jeunes gens étonnés s'entre-regardèrent quelques instans en silence : puis ils partirent bientôt par des éclats de rire, qu'ils continuèrent en chœurs.

Encore bien que le Prince fût intimement convaincu de la justice de ses sentimens et de la pureté de ses intentions, il eut néanmoins de la peine à supporter une aussi choquante dérision. Cependant il se calma, et poursuivit ses recherches.



CHAPITRE XVIII.



LE PRINCE TROUVE UN HOMME
SAGE ET HEUREUX.

COMME Raffelas se promenoit un jour dans les rues, il vit un spacieux édifice, dont les portes ouvertes invitoient tout le monde à y entrer. Il suivit la foule, et trouva que c'étoit une salle, ou école de déclamation, dans laquelle des professeurs faisoient des lectures à leur auditoire. Le Prince fixa les yeux sur un sage élevé au dessus des autres, qui parloit avec une grande énergie sur l'art de gouverner ses passions. Son maintien étoit vénérable ; son geste plein de grace ; sa prononciation claire, et son

son stile élégant. Il prouvoit, avec une grande force de sentiment et par des raisonnemens pleins de clarté, que la nature humaine, est dégradée et avilie, lorsque les sens la dominant : que, quand l'imagination, mère des passions, usurpe l'empire de l'ame, il n'en résulte qu'anarchie, que trouble et confusion, puis qu'elle soulève des sujets soumis, et qu'elle les rend rebelles à leur légitime souverain. Il compara la raison au soleil, dont la lumière est constante, uniforme et permanente ; et l'imagination à un météore brillant, mais d'un éclat passager, irrégulier dans ses mouvemens, et trompeur dans sa direction. Ensuite il donna différents préceptes sur les moyens de vaincre ses passions, et il dépeignit le bonheur de ceux qui remportent cette importante victoire, après la quelle on n'est plus l'esclave de la crainte ou de la folle espérance ; on n'est plus desséché par l'envie, enflamé par la colère, énervé par la tendresse, ou abattu par le chagrin ; mais on marche avec calme, au milieu

lieu du tumulte du monde, comme dans le séjour paisible de la vie privée : de même que le soleil poursuit également sa course par un ciel serein, ou dans l'horreur des tempêtes.

Il cita plusieurs exemples de héros inaccessibles à la peine, comme au plaisir, qui avoient vu avec indifférence ces accidents, aux quels le vulgaire donne le nom de bien ou de mal. Il exhorta ses auditeurs à se défaire de leurs préjugés, et à s'armer, contre les coups de la méchanceté et de l'infortune, d'une patience inaltérable. Il conclut en disant, que c'étoit là la seule situation où se trouvoit le bonheur, et que ce bonheur étoit au pouvoir de tous les hommes.

Rasselas l'écouta avec la vénération due aux instructions d'un être supérieur; et l'attendant à la porte, il lui demanda humblement la liberté de visiter un aussi grand maître de la vraie sagesse. Le professeur hésita un moment : mais Rasselas
lui

lui ayant mis dans la main une bourse pleine d'or, il la reçut avec un mélange de joye et d'étonnement, et lui accorda sa demande.

J'ai trouvé, dit le Prince à son retour à Imlac, un homme qui peut enseigner tout ce qu'il est nécessaire de connoître ; et qui placé sur le trône inébranlable de la raison, regarde avec indifférence les scènes changeantes de la vie. S'il parle, il commande l'attention : s'il raisonne, il porte la conviction dans les cœurs. Cet homme enfin fera mon guide à l'avenir. Je veux apprendre ses maximes et imiter sa vie.

Ne vous hâtez pas trop, lui dit Imlac, d'accorder votre confiance et votre admiration aux maîtres de morale. Ils parlent comme des anges ; mais ils vivent comme des hommes.

Raffelas, qui ne concevoit pas comment on pouvoit raisonner avec tant
M d'énergie,

d'énergie, sans sentir l'obligation de réduire ses principes en pratique, alla voir quelques jours après le professeur, et ne fut pas reçu. Mais comme il connoissoit le pouvoir de l'argent, il se fit ouvrir les portes, moyennant une pièce d'or. Il trouva le philosophe dans un appartement, presque dans les ténèbres, avec les yeux humides et le visage pâle et défiguré. Seigneur, lui dit-il, vous venez dans un moment, où toute l'amitié humaine est inutile. Ce que je souffre est irrémédiable, et ce que j'ai perdu ne peut m'être rendu. Ma fille, ma fille unique, dont la tendresse devoit être la consolation de mes vieux ans, m'a été enlevée cette nuit par la fièvre. Mes vœux mes projets, mes espérances, tout est fini pour moi. Je suis maintenant un être isolé. Tous les liens, par qui je tenois à la société, sont rompus.

Monfieur, lui dit le Prince, la mort est un événement, dont aucun homme sage ne doit être surpris. Nous ſçavons
qu'elle

qu'elle est toujours près de nous, et nous devrions l'attendre à tout moment. Jeune homme, lui répondit le philosophe, vous parlez comme un être qui n'a jamais éprouvé les tourments et les peines déchirantes de la séparation. Avez vous donc oublié, dit Raffelas, les préceptes que vous cherchiez avec tant de force à inculquer aux autres? la sagesse n'est-elle donc pas capable de fortifier puissamment l'ame contre le malheur? considérez que toutes les choses de ce monde sont naturellement variables, et que la raison et la vérité seules ne changent point. Quelle consolation, dit le philosophe, la vérité et la raison peuvent-elles m'offrir? et quel autre effet auroient-elles maintenant, sinon de me dire, que ma fille ne peut plus m'être rendue?

Le Prince, à qui l'humanité ne permettoit pas d'insulter à la misère par des reproches, se retira, bien convaincu du vuide de la réthorique, ainsi que de l'inefficacité des belles périodes et des sentences harmonieuses.

CHAPITRE XIX.



IDEE DE LA VIE CHAMPETRE.

RASSELAS toujours empressé de continuer ses recherches, ayant appris qu'un hermite, qui demeuroit près des cataractes du Nil, remplissoit tout le pays du bruit de sa sainteté, résolut de visiter sa retraite et de s'informer, si la solitude pouvoit procurer cette félicité qu'on cherchoit envain au milieu du monde. D'ailleurs, il pensa qu'un homme, que l'âge et la vertu rendoient vénérable, pourroit lui apprendre quelque moyen particulier de se garantir des maux de la vie, ou dumoins de les supporter.

Imlac et la Princesse convinrent de l'accompagner :

l'accompagner : et après quelques préparatifs nécessaires, ils commencèrent leur voyage. Dans leur chemin, ils traversèrent des champs, où des bergers avoient conduit leurs troupeaux, et où des agneaux folâtroient sur l'herbe. Voici, dit le poëte, la vie dont on a si souvent célébré l'innocence et le repos. Passons la chaleur du jour sous les tentes de ces bergers ; et peut-être toutes nos recherches se termineront-elles à la simplicité pastorale.

Cette proposition plut aux voyageurs : et ils engagèrent les bergers, par quelques petits presens et des questions familières, à dire leur opinion sur leur propre état. Mais ils étoient si grossiers, si ignorants, si peu capables de comparer les biens avec les peines de leur condition, et surtout si obscurs dans leurs récits et leurs descriptions, que tout ce qu'on put apprendre d'eux fut, que leurs cœurs étoient la proie de la plus noire envie. Ils se confidéroient comme condamnés à

travailler, pour servir au luxe des riches ; et regardoient avec une stupide malveillance ceux qui étoient placés au dessus d'eux. La Princesse prononça avec véhémence, qu'elle ne souffriroit jamais que ces sauvages jaloux devinssent ses compagnons, et qu'il ne lui reprendroit pas de sitôt fantaisie d'essayer du bonheur champêtre : que cependant elle ne pouvoit Croire, que tous les récits qu'on avoit faits des plaisirs innocents de nos premiers pères, fussent fabuleux ; et qu'elle doutoit encore, si la vie du monde avoit quelque chose qu'on pût préférer aux douces jouissances qu'on goûtoit au milieu des champs et des bois. J'espère, dit-elle, que le tems viendra, où, avec quelques vertueuses et aimables compagnes, je cueillerai les fleurs que j'aurai plantées, caresserai mes propres agneaux, et où, libre de soin, respirant la fraîcheur des eaux et des zéphirs, j'écouterai une de mes suivantes lisant sous des ombrages.

CHAPITRE XX.



DANGER DE LA PROSPERITE.

LE jour suivant, ils continuèrent leurs voyages, jusqu'à ce que la chaleur les forcât à chercher un abri. A une petite distance, ils apperçurent un bois épais. Ils n'y furent pas plus-tôt entrés, qu'ils découvrirent qu'ils étoient près d'un lieu habité. Les arbrisseaux étoient soigneusement coupés, pour percer des promenades sous les plus frais ombrages. Les branches des arbres opposés étoient entrelacées avec art. Des bancs de fleurs s'élevoient au dessus du gazon, dans les endroits les plus éclairés ;
 et,

et, sur les côtés d'un sentier tortueux, couloit un ruisseau, qui quelquefois se formoit en petit bassin, et d'autres fois étoit arrêté dans son cours, par des monticules de pierres ménagés pour augmenter le murmure de ses eaux.

Ils traversèrent lentement le bois, fatigués d'une rencontre si inattendue, et s'occupant à conjecturer entre eux ce que pouvoit être celui, qui dans ces pays sauvages et déserts, avoit eu l'art et le loisir d'étaler un luxe si innocent.

Comme ils avançoient, ils entendirent des sons harmonieux, et virent de jeunes garçons et de jeunes filles dansant dans un bosquet. Plus loin, ils apperçurent un superbe Palais, bâti sur une hauteur entourée de bois. Les loix de l'hospitalité orientale leur permettoient d'entrer ; et le maître les reçut avec cette bienveillance naturelle à un homme riche et libéral.

Il étoit assez bon phifionomifte, pour découvrir, au premier abord, que fes hôtes n'étoient point des gens du commun. Auffi, fit-il fervir fa table avec la plus grande magnificence. L'éloquence d'Imlac attira fon attention, et les graces majestueufes de la Princeffe excitèrent fon refpect. Quand ils propofèrent de s'en aller, il les fupplia avec instances de refter : et le jour fuivant, il étoit encore moins d'humeur à les laisser partir. Ils n'eurent pas de peine à céder à fes invitations ; et de l'honnêteté on en vint bientôt à la familiarité et à la confiance.

Le Prince, qui vit tous les domestiques joyeux, et tout la face de la nature riant à l'entour du Palais, ne put s'empêcher de croire qu'il avoit enfin trouvé ce qu'il cherchoit : et comme il félicitoit le maître de la maifon fur fes poffeffions ; celui ci lui répondit en foupirant : ma condition fans doute a l'apparence du bonheur ; mais les apparences font trompeufes. Ma prospérité met ma vie en danger. Le Bacha d'Egypte, jaloux de
mes

mes richesses et de ma popularité, est mon ennemi déclaré. J'ai été jusqu'à présent protégé contre lui par les Princes du pays : mais comme la faveur des grands est incertaine, je ne sçais pas, si bientôt mes défenseurs ne se laisseront pas gagner, et ne se détermineront pas à partager mes dépouilles avec le Bacha. Dans cette crainte, j'ai fait passer mes trésors dans un pays éloigné ; et, à la première allarme, je suis préparé à les fuir. Alors mes ennemis viendront insolemment se réjouir dans ma maison, et ces jardins que j'ai plantés, seront livrés au pillage.

Tous s'unirent pour déplorer ses dangers et pour conjurer les malheurs qui le menaçoient. La Princesse fut tellement troublée par l'indignation et le chagrin que lui avoit causé le récit qu'elle venoit d'entendre, qu'elle se retira dans son appartement. Ils restèrent encore quelques jours avec cet homme bienfaisant. Puis ils continuèrent leur voyage, impatiens d'aller trouver l'hermite.

CHAPITRE XXI.

LE BONHEUR DE LA SOLITUDE.

HISTOIRE DE L'HERMITE.

LE troisiéme jour, guidés par un paysant, ils arrivèrent à la cêlulle de l'hermite. Cétoit une caverne situêe sur le côté d'une montagne, ombragée par des palmiers, à une telle distance des cataractes du Nil, qu'on n'entendoit plus qu'un doux et uniforme murmure, qui portoit l'ame à de mélancoliques méditations, surtout lorsque le zéphir, par un léger sifflement, agitoit le feuillage des arbres. Le travail des hommes avoit encore perfectioné la nature, en creusant dans le roc plusieurs appartemens, propres

propres à differents usages, et qui souvent étoient offerts pour logement à des voyageurs, que la nuit ou la tempête surprénoient en chemin.

L'hermite étoit assis sur un banc, à la porte de la caverne, pour jouir de la fraîcheur du soir. Il avoit auprès de lui d'un coté, un livre, des plumes et du papier; et de l'autre, differents instrumens de mécanique. Comme ils approchoient, sans être apperçus, la Princeesse observa qu'il n'avoit pas la contenance d'un homme qui avoit trouvé, ou pouvoit enseigner la voie du bonheur.

Ils le saluèrent avec un profond respect. L'hermite les salua à son tour, avec l'air et le ton d'une personne, à qui les usages de la cour n'étoient pas inconnus. Mes enfans, leur dit-il, si vous vous êtes égarés, je vous invite bien volontiers à profiter des commodités que peut vous offrir cette caverne, pour passer la nuit. J'ai tout ce qui est strictement

ment nécessaire à la vie. Mais vous ne devez pas vous attendre à trouver de la délicatesse dans la cellule d'un hermite.

Ils le remercièrent ; et à leur entrée, ils furent enchantés de la propreté et de l'ordre qui regnoit dans cette grotte. L'hermite leur servit des viandes et du vin, quoique sa seule nourriture fût des fruits et de l'eau. Sa conversation respiroit l'enjouement sans légèreté, et la piété sans enthousiasme. Il gagna bientôt l'estime de ses hôtes, et la Princesse se repentir de son jugement prématuré.

Alors Imlac prenant la parole : je ne suis plus étonné, lui dit-il, que votre réputation soit répandue au loin dans le monde. Nous avons beaucoup entendu parler au caire de votre sagesse, et nous sommes venus la consulter, et vous supplier de diriger ce jeune homme et cette jeune personne, dans le choix d'un état.

Pour celui qui vit bien, répondit l'hermite, tout genre de vie est également bon : et la seule règle que je puisse donner pour diriger votre choix, est d'éviter toute apparence de mal.

On évitera très certainement le mal, dit le Prince, en se consacrant à la solitude, comme votre exemple paroît le recommander.

Je vis, il est vrai, depuis quinze ans dans la solitude, dit l'hermite ; mais je n'ai jamais désiré que mon exemple eût des imitateurs. J'ai passé ma jeunesse au service, et je fûs élevé par degrés aux plus hauts grades militaires. J'ai parcouru de vastes contrées à la tête de mes troupes, et je me suis trouvé à beaucoup de batailles et de sièges. à la fin dégoûté par la préférence qu'on donna sur moi à un jeune officier, et sentant mes forces s'affoiblir, je résolus de vivre en paix le reste de ma vie, loin du monde où je n'ai trouvé que pièges, que discordes
que

que misère. Je me suis dérobbé à la poursuite de l'ennemi, en me réfugiant dans cette caverne, que j'ai choisie pour ma dernière résidence, après y avoir employé des ouvriers à construire des chambres, et l'avoir fournie de tout ce qui paroiffoit nécessaire à mes besoins.

Tel qu'un matelôt qui entre dans le port, après avoir été battu par la tempête ; jeme réjouis, dans les premiers tems de ma retraite, d'avoir si heureusement échangé le fracas et le désordre de la guerre, contre le calme et le repos de la solitude. Quand le plaisir de la nouveauté fut passé, j'employai mes moments à examiner les plantes qui croissoient dans cette vallée, et les minéraux que je ramassois sur les rochers. Mais ces recherches me devinrent bientôt insipides et ennuyeuses. Je suis depuis quelque tems inappliqué, hors de mon assiette. Mon ame est en proie au trouble. Elle est livrée aux perplexités du doute et, aux vanités de l'imagination ; et mon état devient de

N 2

jour

jour en jour plus fâcheux, parceque je n'ai autour de moi rien qui me recrée et qui m'amuse. Je suis souvent honteux de penser, que je n'ai pu me garantir de la contagion des vices, qu'en me retirant de la pratique de la vertu ; et je commence à croire que c'est plus par reffentiment, que par dévotion, que je me suis jetté dans la solitude. Mon imagination en délire se perd dans de folles chimères, et je regrette d'avoir tant perdu, pour gagner si peu. Dans cette caverne je suis, il est vrai, à l'abri de l'exemple des méchants ; mais aussi je n'y ai pas les conseils et l'entretien des bons. Enfin, après avoir comparé pendant long tems les maux et les avantages de la société, je suis décidé à retourner dans le monde dès demain. Il est plus certain que la vie d'un solitaire sera malheureuse, qu'il ne l'est qu'elle sera dévote.

Le Prince et sa société apprirent sa résolution avec surprise, et après un moment de réflexion, ils lui offrirent de

le conduire au Caire. Il détêra un trésor considérable qu'il avoit caché parmi les rochers, et les accompagna dans cette ville, qu'à son approche, il contempla avec ravissement.



CHAPITRE XXII.

EN SUIVANT LA NATURE ELLE
MENE AU BONHEUR.

RASSELAS alloit souvent dans une assemblée de savants, qui se réunissoient à des heures réglées, pour délasser leurs esprits et pour comparer leurs opinions. Leurs manières avoient quelque chose de dur; mais leurs conversations étoient instructives et leurs discussions subtiles: quoique parfois elles dégénéraissent en disputes violentes et souvent poussées si loin, qu'à la fin on ne se ressouvenoit plus de l'état de la question. Ils avoient en général presque les mêmes défauts. Chacun vouloit dominer

ner et étoit bien aisé d'entendre déprécier le génie, ou les connoissances des autres.

Raffelas raconta, dans cette assemblée, l'histoire de son entrevue avec l'hermite, et son étonnement de l'avoir entendu censurer un genre de vie, qu'il avoit choisi après de mûres délibérations, et dans le quel il s'étoit conduit d'une manière à mériter les louanges universelles. Les sentimens des auditeurs furent très partagés. Plusieurs étoient d'avis que la folie de son choix seroit justement punie, s'il étoit condamné à persévérer dans le même état. Un des plus jeunes d'entre eux prononça, avec la plus grande véhémence, que c'étoit un hypocrite. Quelques-uns parlèrent des droits qu'a la société au travail des individus, et considérèrent sa retraite, comme une lâche désertion de ses devoirs. d'autres convinrent, qu'après avoir satisfait aux obligations sociales, un homme pouvoit se léquestre du monde, pour faire la revue de sa vie et purifier son cœur.

Un des philosophes, qui avoit paru plus affecté que les autres du récit de Raffelas, pensa, que vraisemblablement l'hermite seroit tenté, dans peu d'années, de retourner dans sa solitude; et peut-être, s'il n'étoit retenu par la honte, ou surpris par la mort, de quitter encore une fois la retraite pour rentrer dans le monde. Car, dit-il, l'espérance du bonheur est si fortement imprimée dans le cœur de l'homme, que la plus longue expérience n'est pas capable de l'en effacer. Toujours notre état présent, quel qu'il soit, nous le sentons et sommes forcés d'en convenir, est pour nous un état malheureux. Mais ce même état est-il à quelque distance de nous? notre imagination nous le dépeint comme désirable. Certes un tems viendra sûrement, où nos souhaits ne feront plus un tourment, et où nul homme ne sera malheureux, si ce n'est par sa propre faute.

C'est, dès à présent, la condition d'un sage, dit un autre philosophe qui l'avoit écouté

écouté avec les marques de la plus vive impatience. Le tems est déjà venu, où nul homme n'est malheureux, si ce n'est par sa propre faute. Rien n'est plus frivole que de courir après le bonheur, puisque la nature l'a si obligeamment placé à la portée de tous. Le moyen d'être heureux est de vivre selon la nature, et de suivre exactement cette loi universelle et immuable qui est imprimée originairement dans tous les cœurs : loi qui n'est point écrite en forme de précepte, mais gravée par la destinée ; point dictée par l'éducation ; mais innée. En vivant selon la nature, on n'aura rien à craindre des illusions de l'espérance et de l'importunité des désirs ; on recevra et l'on refusera avec un humeur égale, et l'on agira ou souffrira alternativement, suivant les circonstances. D'autres peuvent s'amuser à de subtiles définitions, ou à des raisonnements profonds et embarrassés. Qu'ils apprennent à être sages par des moyens plus faciles. Qu'ils observent les Biches des forêts et les Linottes

nottes des bocages. Qu'ils considèrent la vie des animaux, dont les mouvements sont dirigés par l'instinct. Ils obéissent à leurs guides, et sont heureux. Terminons donc enfin toute dispute et apprenons à vivre. Dégageons nous de l'embaras des préceptes. Ceux qui les donnent avec tant d'emphase et d'orgueil, ne les entendent pas. Tenons nous en à cette maxime si simple et si intelligible : tout ce qui nous écarte de la nature, nous écarte du bonheur.

Après avoir ainsi parlé, le philosophe regarda au tour de lui, d'un air calme et qui annonçoit qu'il étoit content de lui même. Monsieur, dit le Prince, comme tout le reste des hommes, je soupire après le bonheur. J'ai écouté avec la plus grande attention votre discours et ne doute nullement de la vérité de la proposition qu'un homme, aussi savant que vous, nous a avancée avec autant d'affûrance. Faites moi connoître seulement, je vous supplie, ce que c'est que vivre selon la nature.

Quand

Quand je rencontre des jeunes gens aussi soumis et aussi dociles, dit le philosophe, je ne leur refuse jamais les instructions que mes études m'ont rendu capables de donner. Vivre selon la nature, c'est agir toujours selon les convenances qui naissent de rapports et de qualités, des causes et des effets ; c'est concourir au grand et immuable plan de félicité universelle : c'est enfin coopérer à la disposition générale et au but du présent système des choses.

Le Prince découvrit tout de suite qu'il avoit affaire à un de ces sages, que plus on écoute, moins on peut comprendre. C'est pourquoi il s'inclina et garda le silence. Le philosophe le supposant satisfait et le reste convaincu, se leva et partit, avec l'air d'un homme qui à coopéré avec le présent système des choses.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

LE PRINCE ET SA SOEUR CONVIENT
 NENT D'ALLER AUX OBSERVATIONS
 CHACUN DE LEUR COTE.

RASSELAS retourna chez lui rempli de réflexions, et incertain comment il régleroit ses démarches à l'avenir. Il trouvoit que la route du bonheur étoit également inconnue aux sçavants et aux ignorants. Mais comme il étoit encore jeune, il pensa qu'il avoit du tems de reste pour faire de nouveaux essais et de nouvelles recherches. Il communiqua à Imlac ses observations et ses doutes : mais celui-ci, loin de le consoler par sa réponse, augmenta encore ses incertitudes et son embarras. Comme

me il étoit plus libre avec sa sœur, il s'entretint plus fréquemment avec elle, parcequ'ayant encore les mêmes espérances que lui, elle trouvoit toujours de bonnes raisons à lui donner du peu de succès qu'il avoit eu par le passé, en le flattant d'un meilleur à l'avenir.

Jusqu'ici, dit-elle, nous n'avons que très peu connu le monde. Nous n'avons jamais été de la classe ni des grands, ni des petits. En Abissinie nous étions, il est vrai, de la famille Royale ; mais nous n'avons aucun pouvoir. Ici nous n'avons pas encore vu les doux aziles de la paix domestique. Imlac ne favorise pas nos recherches, de peur que le tems ne nous découvre qu'il s'est trompé. Partageons la tâche entre nous. Vous, vous irez observer ce qui se passe au milieu de la splendeur des cours ; et moi, je parcourrai les conditions obscures de la vie. peut-être le suprême bonheur est-il attaché au commandement et à l'autorité, parceque l'un et l'autre offrent plus

O

d'occasions

d'occasions de faire le bien. Peut-être aussi est-il le partage de ceux qui habitent sous le modeste toit de la médiocrité, placés trop bas pour former de grands desseins, et trop haut pour éprouver le besoin et la détresse.



CHAPITRE XXIV.

 LE PRINCE EXAMINE LE BONHEUR
DES RANGS ELEVES.

RASSELAS applaudit au projet de sa sœur, et parut le lendemain dans le plus grand éclat à la cour du Bacha. Sa magnificence le fit bien vite distinguer, et, en qualité de Prince que la curiosité avoit amené des contrées les plus éloignées, il fut admis non seulement dans l'intime société des grands officiers, mais encore à de fréquentes conversations avec le Bacha.

Dans les premiers instans il penchoit à croire, qu'un homme dont on approchoit avec respect, qu'on écoutoit avec

soumission, et qui avoit le pouvoir de donner des loix à tout un Royaume, devoit être content de son sort. Quel plaisir, disoit-il, peut être égal à celui qu'on ressent, en rendant heureux des milliers d'hommes, par une sage administration? Cependant, puisque par le principe de la subordination, ce sublime plaisir ne peut être dans une nation que le partage d'un seul; certes il est raisonnable de penser qu'il existe quelque bonheur plus à la portée du peuple, et qui peut se communiquer à un plus grand nombre; et que des millions d'ames ne sont pas à la disposition d'un seul homme, uniquement pour lui procurer des satisfactions et des jouissances exclusives.

Ces pensées occupoient souvent l'esprit de Raffelas, sans qu'il pût trouver le nœud de la difficulté. Mais ses présents et ses manières honnêtes lui ayant gagné de plus en plus la familiarité des courtisans, il découvrit que presque tous ceux qui avoient de grands emplois à la cour,

cour, se haïssoient mutuellement ; qu leur vie étoit une succession continuelle de complots et de délations, de stratagèmes et d'expédients, d'intrigues et de perfidie. Plusieurs de ceux qui entour-oient le Bacha, avoient été envoyés pour l'épier et faire le rapport de sa conduite. Toutes les langues le censuroient en secret, et tous les yeux cherchoient à lui trouver des fautes.

A la fin, des lettres de révocation arrivèrent. Le Bacha fut conduit enchaîné à constantinople, et son nom même fut oublié.

Que devons nous penser actuellement des prérogatives du pouvoir, dit *Rasselas* à sa sœur ? N'est-il donc d'aucune efficacité pour procurer le bonheur ? N'y a-t-il que des dangers pour les rangs subalternes, et la gloire et la sûreté ne sont-elles réservées qu'à la dignité suprême ? Le Sultan est-il le seul homme heureux dans son empire ? Ou le Sultan lui même

est-il sujet aux tourments du soupçon, et a-t-il des ennemis à craindre ?

Peu de tems après le second Bacha fut déposé, parceque le Sultan à qui il devoit sa place, fut assassiné par les janissaires, et que son successeur eut d'autres vues et d'autres favoris.



CHAPITRE XXV.

LA PRINCESSE POURSUIT SES RE-
CHERCHES AVEC PLUS D'ACTIVITE
QUE DE SUCCES.

DANS le même tems, la Princesse s'introduisit dans plusieurs familles. Il est peu de portes qui ne s'ouvrent à la libéralité jointe à la bonne humeur. Dans plusieurs maisons, les jeunes filles lui parurent vives et enjouées. Mais Nekayah étoit accoutumée depuis trop long tems à la conversation d'Imlac et de son frère, pour s'amuser d'une légèreté aussi puérile, et d'un babil aussi insignifiant. Elle trouva que leurs idées étoient étroites, leurs désirs bas, et leur gaieté souvent affectée. Leurs plaisirs,

tout simples qu'ils étoient, n'étoient pas purs. De petites brigues et une chétive émulation les empoisonnoient. Elles étoient jaloufes mutuellement de leur beauté ; ornement au quel un dépit inquiet ne peut rien ajouter, et la médisance rien ôter. Beaucoup étoient amoureuses d'hommes auffi frivoles qu'elles. D'autres s'imaginoient aimer, et n'étoient que volages. Leurs attachemens n'étoient presque jamais fondés sur le sentiment ou la vertu, finissoient rarement fans trouble et fans amertume. Leurs chagrins cependant, comme leur joye, étoient passagers. Il y avoit si peu de stabilité dans leurs esprits, leur imagination étoit si flottante, qu'un désir en remplaçoit bientôt un autre ; demême qu'un seconde pierre l'ancée dans l'eau efface et détruit les cercles qu'à formés la première.

La Princeffe jouïoit avec ces jeunes personnes, comme avec des animaux innocents. Elle les trouvoit fières de sa faveur, et ennuiées de sa société.

Mais

Mais son dessein étant de pousser plus loin son examen, elle chercha par son affabilité à persuader aux malheureuses de lui confier leurs chagrins : et celles que l'espérance animoit, ou que la prospérité réjouissoit, souvent lui faisoient la cour, pour l'engager à partager leurs plaisirs.

La Princesse et son frère se réunissoient ordinairement le soir, dans un pavillon qu'ils avoient sur les bords du Nil : et là ils se racontaient l'un à l'autre les événements de la journée. Comme ils y étoient un soir assis à Côté l'un de l'autre, la Princesse jettant un coup d'œil sur la rivière qui couloit devant elle : grand fleuve, lui dit-elle, toi qui roules tes flots à travers quatre vingt nations différentes ; réponds à l'invocation de la fille du Roy, dans les états du quel tu prends naissance : dis-lui, si tu arroses dans ta course une seule habitation, qui ne retentisse des murmures de la plainte ?

Vos recherches, à ce qu'il me parôit,
lui

lui dit Raffelas, ne vous ont pas mieux réuffi parmi le fimple peuple, que celles que j'ai faites dans les cours. Depuis le partage que nous avons fait, dit la Princesse, je me fuis infinuée dans plufieurs familles, qui avoient l'apparence de la profpérité et de la paix, et dans le nombre, je n'ai pas vu une feule maifon dont quelque ennemi ne détruifit le repos.

Je n'ai point recherché le bonheur chez les indigens, parceque j'ai penfé qu'il ne pouvoit s'y rencontrer. Mais parmi ceux que je fuppofois vivre dans l'abondance, j'ai vu beaucoup de pauvres. La pauvreté a dans les grandes villes, bien des formes différentes. Elle eft fouvent cachée fous la splendeur, et fouvent fous l'extravagance. Enfin le foin de la plus grande partie des hommes, eft de dérober aux autres la connoiffance de leur indigence, de fe foutenir par les expédients du moment, et de perdre chaque jour à en imaginer de nouveaux pour le landemain. Cependant j'ai vu

ce

ce malheur avec moins de peine, quoiqu'il fût très fréquent, parceque je pouvois l'adoucir. Quelques-uns ont refusé mes dons. D'autres ont été plus offensés de ce que j'avois découvert leur pauvreté, que flattés de ma promptitude à les secourir : et dans le nombre de ceux qui ont été forcés par leurs besoins de recevoir mes services, il y en a qui sont incapables de pardonner à leur bienfaitrice. Beaucoup néanmoins ont été pénétrés d'une sincère reconnoissance, sans la témoigner avec ostentation, et sans espoir d'obtenir d'autres faveurs.

CHAPITRE XXVI.



LA PRINCESSE CONTINUE SES OBSER-
VATIONS SUR LA VIE PRIVEE.

NEKAYAH s'apperçevant que son frère l'écoutoit avec la plus sérieuse attention, continua son recit.

Toutes les familles, pauvres ou riches, sont en proie à la discorde. Si donc, comme Imlac nous la dit, un Royaume est comme une grand famille ; demême une famille est comme un petit Royaume déchiré par les factions et exposé aux révolutions. Un observateur inexpérimenté s' imagine, que l'amour des pères et des enfants est constant et égal. Mais rarement

ment cette tendresse continue-t-elle au-delà de l'enfance. Les enfans rivalisent bientôt avec les auteurs de leurs jours. Les bienfaits de ceux-ci sont empoisonnés par les reproches, et la reconnaissance de ceux-là diminué par l'envie.

Les pères et mères et les enfans n'agissent pas souvent de concert. Chacun des enfans s'efforce de s'approprier l'estime et l'amour des pères et mères; et ces derniers, avec encore moins de raison, cherchent à se deffervir l'un l'autre dans l'esprit de leurs enfans. De là il arrive que les uns placent leur confiance dans leur père, et d'autres dans leur mère; et qu'insensiblement la maison se remplit de trahisons et de querelles.

Les opinions des enfans et de leurs parents, des jeunes gens et des vieillards, sont naturellement opposées, sans crime ou folie daucun côté. par les effets contraires que produisent l'activité ou le néant de l'espérance, l'ardeur des préten-

tions et le calme de l'expérience. Les couleurs de la vie dans la jeunesse et dans la vieillesse paroissent aussi différentes, que la face de la nature au printems et dans l'hiver. Comment donc les enfans pourroient-ils donner quelque croyance aux assertions de leurs parents, quand de leurs propres yeux ils en découvrent la fausseté?

Peu de pères et mères se comportent de manière à inculquer leurs préceptes par l'exemple de leur vie. Le vieillard est dans l'entière confiance de parvenir à ses fins, par une marche lente et en allant pas à pas. Le jeune homme au contraire s'imagine, par son genie, la force, et son activité, triompher de tous les obstacles. La vieillesse ne prise que les richesses; et la jeunesse respecte la vertu. Les vieillards défont la prudence; et les jeunes gens s'abandonnent à la grandeur de leur courage et au hazard des événemens. Le jeune homme qui n'a point d'intentions perverses n'en suppose

suppose dans personne, et en conséquence agit avec franchise et avec candeur. Mais son père qui a été dupé, a des motifs pour se défier de la fraude, et trop souvent du penchant à la pratiquer. La vieilleffe voit avec dépit la témérité de la jeunesse, et la jeunesse avec dédain l'humeur acariâtre de la vieilleffe. Ainsi l'amour de la plus part des pères et mères et des enfans va toujours en décroissant. Ah ! si ceux que la nature a si intimement unis font mutuellement leur suplice, où trouverons nous donc de la tendresse et de la consolation ?

Sûrement, dit le Prince, il faut que vous ayez été bien malheureuse dans le choix de vos connoissances. Non : je ne peux croire que, par une nécessité fatale, le plus tendre de tous les liens soit privé de ses plus doux effets.

Quoique les dissensions domestiques, répondit-elle, ne soient pas absolument inévitables, cependant on les évite facilement.

facilement. On voit rarement toute une famille vertueuse. Les êtres bons et sensibles ne peuvent sympathiser avec les méchants ; et ces derniers encore moins entre eux. Même les personnes vertueuses ne sont pas toujours d'accord, lorsqu'elles ont des vertus différentes, et qu'elles sont de nature à donner dans des extrêmes. En général les pères et mères qui sont le plus respectés, sont ceux qui le méritent le plus. Car celui qui se conduit bien ne peut être méprisé.

Beaucoup d'autres maux empoisonnent la vie privée. Les uns sont les esclaves de domestiques à qui ils ont confié leurs affaires : les autres dans une continuelle anxiété, par le caprice de parents riches à qui ils ne peuvent plaire et qu'ils n'osent offenser. Il est des maris impérieux ; il est des femmes perverses : et comme il est toujours plus aisé de faire le mal que le bien ; quoique la vertu et la sagesse d'un seul fassent très rarement le bonheur de plusieurs : la folie ou les vices
d'un

d'un seul font souvent le malheur d'un grand nombre.

Si c'est là l'effet ordinaire du mariage, dit le Prince, je réfléchirai à l'avenir aux dangers de lier mon sort à celui d'une autre personne, de peur que je ne sois malheureux par la faute de celle à qui ma destinée seroit unie.

J'ai rencontré, dit la Princesse, beaucoup de gens qui par cette même raison vivent dans le célibat. Mais j'en'ai jamais trouvé que leur précaution pût exciter l'envie. Ils passent leur vie sans amitié, sans tendresse : et leur tems, dont ils ne savent pas user, se consume dans de puérils amusemens, ou dans de coupables plaisirs. Ils agissent comme des êtres qui, ayant la persuasion intime de leur infériorité, ont l'ame infectée de haine et la langue pleine de fiel. Ils sont de mauvaise humeur chez eux, fâcheux dans la société : et comme proscrits par la nature humaine, ils ne s'occupent et ne prennent

plaisir qu'à troubler la société, qui les exclut de ses avantages et de ses privilèges. Vivre sans sentir ou inspirer la sympathie ; être heureux sans ajouter à la félicité des autres ; ou affligé sans éprouver les consolations de la pitié : c'est un état plus triste que la solitude. Ce n'est pas une retraite, mais une séparation du genre humain. Certes le mariage à bien des peines ; mais le célibat n'a aucuns plaisirs.

Que faire donc, dit Raffelas ? Plus nous multiplions nos recherches, et moins nous sommes capables de prendre une résolution. Vraisemblablement celui là doit être heureux qui peut satisfaire tous ses désirs,



CHAPITRE XXVII.



RECHERCHES SUR LES GRANDS.

LA conversation cessa pour un moment. Le Prince ayant réfléchi sur les observations de sa sœur, lui dit qu'elle avoit vu le monde avec un esprit prévenu, et qu'elle avoit supposé des malheurs ou il n'y en avoit pas. Votre récit, ajouta-t-il, jette sur la perspective de l'avenir des couleurs bien noires. Les prédictions d'Imlac ne sont que de foibles esquisses des maux que vous venez de peindre. J'ai été dernièrement convaincu que la paix n'est pas la compagne de la grandeur ou du pouvoir ; qu'on ne peut ni l'acquérir par des richesses

richesses, ni l'obtenir par la force. Il est évident que celui qui agit au milieu d'une plus grande circonférence, est d'avantage en but aux attaques de la haine et aux revers de la fortune ; que quiconque a une grande quantité d'hommes à contenter ou à gouverner, doit nécessairement se servir du ministère de plusieurs agents, dont quelqu'uns seront méchants et d'autres ignorants ; qu'il sera induit en erreur par les uns, trahi par les autres ; que s'il a des bontés pour l'un, il offenserá l'autre ; que celui à qui il n'accordera pas ses bonnes graces, croira qu'on lui a fait injustice : et qu'enfin, comme les faveurs ne peuvent pas être générales, le grand nombre fera toujours mécontent.

Un tel mécontentement, dit la Princesse, n'est pas raisonnable. J'espère que j'aurai toujours l'esprit de le mépriser, et vous le pouvoir de le réprimer.

Le mécontentement, répondit Rasselas, n'est pas toujours sans fondement, même
sous

sous la plus juste et la plus vigilante administration des affaires publiques. L'homme le plus attentif ne peut pas toujours découvrir le mérite que cache l'indigence, ou que la cabale s'efforce d'obscurcir : et l'homme le plus puissant ne peut pas toujours le récompenser. Cependant celui qui voit élever au dessus de lui une personne qui lui est inférieure en mérite, attribuera naturellement cette préférence à la partialité ou au caprice. Et en effet on doit à peine espérer qu'un mortel, quelque élévation d'ame que lui ait donné la nature ou le rang sublime dans le quel il est placé, soit capable d'observer toujours avec une inflexible équité les règles de la justice distributive. Quelquefois il suivra ses propres inclinations, d'autres fois celles de ses favoris. Plusieurs lui plairont, qui ne pourront jamais le servir. Il découvrira dans ceux qu'il aime des qualités qu'ils n'ont point réellement : et ceux dont il aura reçu du plaisir, il s'efforcera de leur en faire à son tour. Ainsi il arrivera
souvent

souvent que les recommandations qui auront le plus de crédit, seront celles qui seront achetées à prix d'argent, ou par les viles manœuvres de l'adulation la plus basse et la plus corrompue.

Celui qui a de grands détails et une administration considérable, pourra faire quelquefois des injustices. Il faut bien qu'il en souffre les conséquences. Mais quand même il seroit possible que ses actions fussent toujours conformes à la justice, il a un si grand nombre de juges de sa conduite, que le méchant le censurera et gênera les opérations par malveillance, et quelquefois l'honnête homme par méprise.

Les rangs élevés ne pouvant être le séjour du bonheur, je croirois donc volontiers qu'en fuyant les trônes et les palais, il auroit fixé sa demeure sous l'humble toit de la paisible obscurité. Car qui peut empêcher le bonheur, ou troubler l'espérance de celui dont les talents sont proportionnés

proportionnés à ses emplois ; qui voit de ses propres yeux et au tour de lui toutes les personnes qui sont sous sa dépendance ; qui connoit tous ceux qu'il choisit pour leur donner sa confiance, et que nul n'est tenté de tromper par un motif d'espérance ou de crainte. Sans doute il n'a d'autre occupation que celle d'aimer et d'être aimé, de goûter les charmes de la vertu et du bonheur.

L'homme parfaitement vertueux, dit Nekayah, seroit-il aussi parfaitement heureux ? C'est un problème que jamais nous ne ferons à portée de résoudre en ce monde. Mais ce que l'on peut du moins affûrer, c'est que, à en juger par les apparences, le bonheur n'est pas toujours en proportion de la vertu. Tous les maux physiques et politiques arrivent également aux bons et aux méchants. Ils sont confondus dans les calamités d'une famine, et pas plus distingués dans les fureurs d'une révolution. Ils sont détruits également par la tempête, et

également

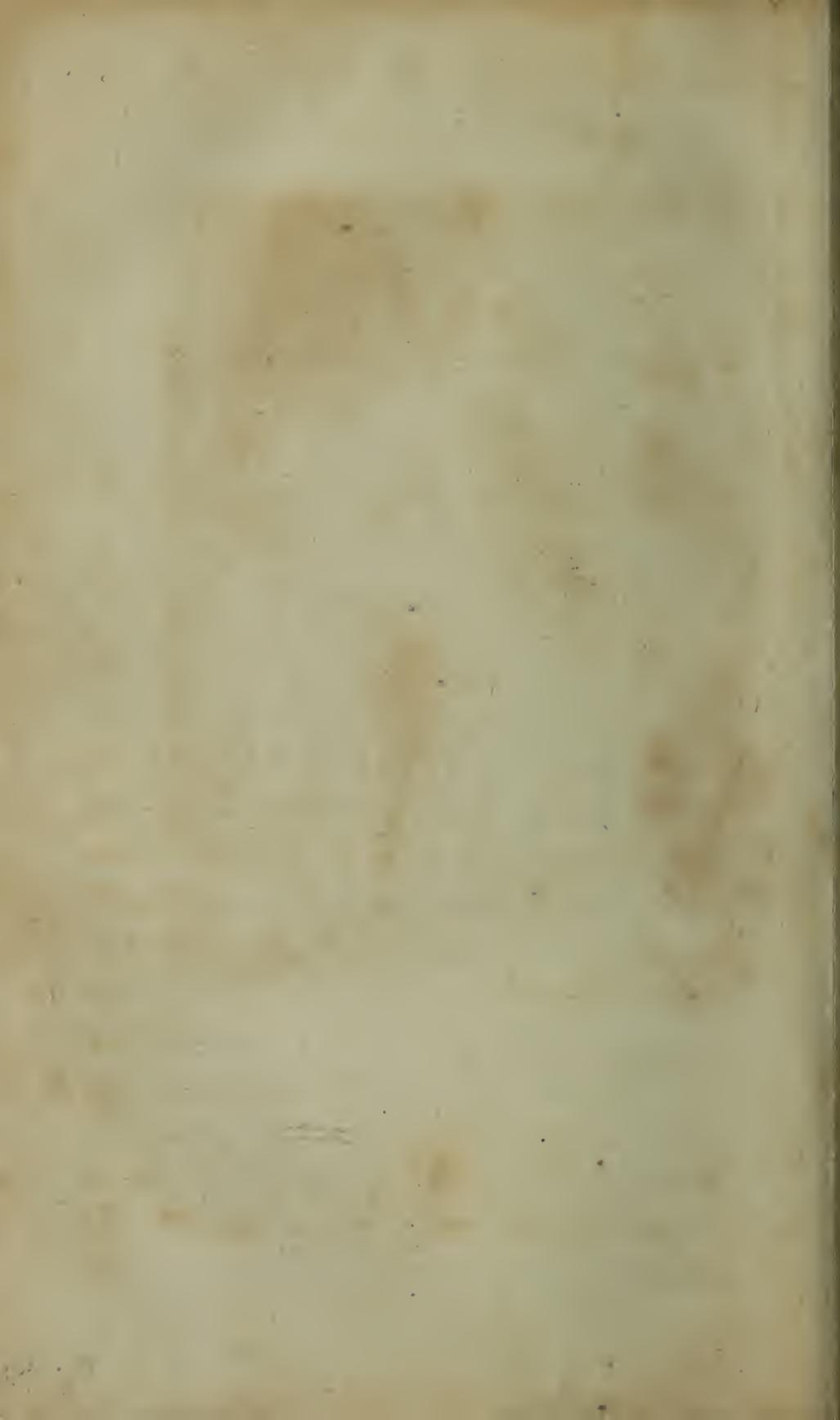
également chassés par les usurpateurs de leur pays. Tout ce que la vertu peut procurer, est la paix de la conscience et une perspective assurée d'un état plus heureux : perspective qui peut nous rendre capables de supporter les disgrâces avec patience. Mais souvenez-vous que la patience suppose des malheurs.





Drawn by J. Michael A.

Cut by J. Parker



CHAPITRE XXVIII.



RASSELAS ET NEKAYAH CONTINUENT
LEUR CONVERSATION.

CHERE Princeffe, dit Rasselas, vous tombez dans l'erreur commune aux déclamateurs qui exagèrent tout, en rapportant dans une dissertation familière des exemples de calamités nationales et de scènes de grands malheurs, qui se trouvent dans les livres encore plus que dans le monde, et qui dans l'ordre des choses sont d'autant plus rares, qu'elles sont plus horribles. N'imaginons pas des maux que nous n'éprouvons pas ; et n'injurions pas la vie humaine, en la peignant sous de fausses couleurs. Je

Q

ne

ne peux pas supporter cette éloquence plaintive, qui menace toutes les villes d'un siège pareil à celui de Jerusalem ; de famine, à la vue de quelques sauterelles, et de la peste qui doit arriver du sud sur les ailes du vent.

Il est inutile de se perdre envains raisonnemens, à l'occasion des maux nécessaires et inévitables qui fondent tout-à la fois sur les Royaumes. Arrivent-ils ? il faut les endurer. Mais il est évident que ces grandes catastrophes sont plus épouvantables que leur effet n'est senti. Des milliers d'hommes fleurissent dans leur jeunesse, et deviennent vieux, sans avoir jamais éprouvé que les maux domestiques ; et ils jouissent des mêmes plaisirs, ou souffrent les mêmes chagrins, soit que leur Roi soit bon ou cruel, soit que les armées de leur pays poursuivent celles de leurs ennemis, ou se retirent devant elles : pendant que les cours sont troublées par des brigues intestines, et que des ambassadeurs négocient

cient dans des pays étrangers ; le forgeron fait gémir son enclume, et le laboureur conduit sa charue. Les choses nécessaires à la vie sont demandées et obtenues, et les travaux successifs des saisons continuent à faire leurs révolutions accoutumées.

Cessons de nous occuper d'événements qui peut-être n'arriveront jamais, et que d'ailleurs toutes les spéculations de la prévoyance humaine ne sauroient empêcher. N'essayons pas de modifier le cours des éléments, ou de fixer la destinée des empires. Bornons nous à considérer ce que des êtres semblables à nous peuvent exécuter ; et ne perdons pas de vue que chacun travaille pour son propre bonheur, en augmentant celui des autres dans l'enceinte où il est placé, quelque étroite qu'elle puisse être. L'homme et la femme étant évidemment créés pour être unis l'un à l'autre, il s'ensuit que le mariage est le vœu de la nature. Je ne puis donc pas me persuader qu'il ne soit pas un moyen de bonheur.

Je ne fais pas, dit la Princeſſe, ſi le mariage eſt autre choſe qu'une des innombrables modifications de la miſère humaine, quand je vois et que je calcule les formes variées, ſous les quelles ſe préſentent les malheurs de l'union conjugale; les cauſes inattendues de diſcorde perpétuelle entre les époux; la diverſité des caractères, l'oppoſition des opinions, le rude choc des déſirs contraires, enflammés de part et d'autre par d'impétueux mouvemens; et les diſputes obſtinées qui réſultent des vertus oppoſées, juſtifiées des deux côtés par le ſpécieux prétexte d'une intention droite. Quand je conſidère, dis-je, toutes ces choſes, je ſuis tentée de croire, avec de ſevères moralistes de preſque toutes les nations, que le mariage eſt plutôt permis qu'approuvé; et que, pour qu'un être ſe lie par d'indiffolubles liens, il faut qu'il y ſoit entraîné par une invincible paſſion.

Vous paroiffez oublier, répliqua Raſſelas, que vous avez il n'y a qu'un moment

ment représenté le célibat, comme un état moins heureux que le mariage. Deux conditions peuvent être mauvaises : mais, dans la comparaison, l'une doit être plus mauvaise que l'autre. C'est ainsi qu'il arrive que, quand on adopte de fausses opinions, elles se détruisent mutuellement et font jour à la vérité.

Je ne m'attendois pas, répondit la Princesse, à entendre taxer de fausseté, ce qui est seulement la conséquence de la fragilité humaine. L'esprit, comme les yeux, compare difficilement avec exactitude des objets vastes dans leur étendue, et variés dans leurs parties. Lorsque nous les voyons ou concevons dans leur ensemble, nous remarquons aisément les différences qui les distinguent ; et dès lors nous décidons qui mérite la préférence. Mais quand il s'agit de deux systèmes, dont ni l'un, ni l'autre ne peut être aperçu par aucun mortel, soit dans la grandeur de son étendue, soit dans la multiplicité de ses rapports : est-il éton-

nant qu'en jugeant du tout par les parties, je sois alternativement affectée par l'un et par l'autre, selon l'impression qu'ils font sur ma mémoire, ou sur mon imagination. En pareille circonstance, nous différons de nous mêmes, précisément comme nous différons les uns des autres dans le jugement que nous portons, lorsque nous ne voyons qu'une partie de la question : tel que dans les systèmes compliqués de politique et de morale. Mais quand nous appercevons le tout à la fois, comme en matière de calcul ; tous s'accordent à former le même jugement, et nul ne varie dans son opinion.

N'ajoutons pas, dit le Prince, à tous les maux attachés à l'humanité, celui de mêler de l'aigreur dans nos discussions ; et ne nous efforçons pas de l'emporter l'un sur l'autre en subtilité de raisonnements. Les recherches que nous faisons nous intéressent également. Le résultat en fera le même pour nous deux ; c'est à dire heureux, si elles réussissent, et malheureux.

malheureux, si elles sont sans succès. Il est donc à propos que nous nous entr'aidions mutuellement. Vous vous êtes trop hâtée, dans les conséquences que vous avez tirées des maux qui accompagnent quelque fois le mariage. Ce n'est certainement pas une raison pour attaquer son institution : autrement il faudroit nier que la vie fût un don du ciel, par ce qu'elle est sujette à être misérable. Enfin il faut que le monde soit peuplé par le mariage, ou qu'il le soit par d'autres moyens.

La manière dont le monde doit être peuplé, répliqua Nekayah, n'est pas l'objet de mes soins, et ne doit pas être celui des vôtres. Je ne vois aucun danger à ce que la présente génération ne laisse pas de successeurs après elle. D'ailleurs nos recherches sont pour nous mêmes et non pas pour le monde.

CHAPITRE XXIX.

CONTINUATION DES DEBATS SUR LE
MARIAGE.

CE qui est bon dans son entier, dit Raffelas, l'est dans toutes ses parties. Si le mariage est un avantage pour le genre humain, il doit évidemment en être un pour les individus : ou bien il faut dire qu'un devoir nécessaire et permanent est une cause de mal, et que quelques-uns doivent être absolument sacrifiés au bonheur des autres. Dans la comparaison que vous avez faite des deux états, il paroît que les désagrémens attachés au célibat sont certains et inévitables, et que ceux de l'union conjugale sont accidentels et qu'on peut les éviter.

Il est impossible que je ne me flatte pas, qu'avec de la prudence et de la bienveillance, on ne fasse point un ménage heureux. Les plaintes qu'on forme si généralement contre le mariage, n'ont d'autres causes que la folie générale du genre humain. Certes si, dans le choix qu'on fait d'une compagne, on recherche la droiture du jugement, la conformité des opinions et des mœurs, la pureté du sentiment ; le bonheur en feroit la suite. Mais peut-on attendre autre chose que repentir et désagrément d'un choix fait dans la fougue de la jeunesse, dans l'ardeur des desirs, sans jugement et sans prévoyance.

Voici la manière dont on procède communément pour former une alliance. Un jeune homme et une jeune fille se rencontrent par hazard, ou dans une entrevue ménagée à dessein. Ils se regardent, se font réciproquement quelques civilités. Revenus dans leurs maisons ils rêvent mutuellement l'un à l'autre.

tre. Ayant peu de ressource pour diversifier leurs pensées ou distraire leurs attentions, ils se trouvent mal à leur aise loin l'un de l'autre; et en concluent qu'ils ne peuvent être heureux qu'en vivant ensemble. Ils se marient, et découvrent ce qu'un aveuglement volontaire leur avoit d'abord caché. Ils passent leur vie en de continuelles altercations et à maudire leur existence.

Les suites de mariages aussi prématurés entraînent ordinairement la rivalité entre les pères et mères et leurs enfans. Le fils est impatient de jouir des plaisirs du monde, avant que le père soit d'humeur à y renoncer. Il arrive de là que deux générations à la fois sont de trop dans la maison. La fille commence à plaire par ses charmes, avant que la mère se résigne à voir les siens se flétrir et elles en sont réduites au point de désirer l'absence l'un de l'autre.

Certainement on éviteroit tous ces malheurs, en usant de cette maturité de délibération

délibération que prescrit la prudence. Dans la jeunesse, les plaisirs de la vie sont assez variés et assez agréables; pour qu'on n'ait pas besoin d'une compagne qui aide à la supporter. En vieillissant, on acquiert de l'expérience; et des vues plus étendues mettent à portée de faire un choix plus réfléchi. Enfin en se mariant moins jeune, on en retire au moins l'avantage, que les pères et mères paroissent visiblement plus vieux que leurs enfans.

Ce que la raison ne peut pas apprendre, dit Nekayah, et ce que l'expérience n'a pas encore enseigné, ne peut se savoir que par le rapport des autres. On m'a assuré que les mariages tardifs ne sont pas extrêmement heureux. C'est une question trop importante, pour être négligée. Je l'ai souvent proposée à ceux dont les suffrages sont respectables, à raison de l'exactitude de leurs observations et de l'étendue de leur science. Ils ont prononcé généralement, qu'il est dangereux

dangereux pour un homme et pour une femme de suspendre leurs destinées jusqu'au tems, où leurs opinions sont fixées et leurs habitudes afferemies ; où leurs amitiés sont formées de part et d'autre ; où chacun s'est fait un plan de vie à son gré, et où l'esprit a long tems joui de la perspective des projets qu'il a enfantés.

Il est presque impossible que deux personnes parcourant le monde au hazard suivent toutes les deux la même route ; et il arrivera très rarement que l'une ou l'autre s'écarte du sentier que l'habitude lui aura rendu agréable. Lorsque l'inconstante légèreté de la jeunesse s'est enfin fixée et changée en un genre de vie régulier, elle est bientôt remplacée par l'orgueil qui rougit de céder, ou par l'entêtement qui se plaît dans les contestations. Et quand même une estime mutuelle produiroit le désir de se plaire l'un à l'autre, le tems qui finit par imprimer à tout une forme stable et permanente, détermine également la direction

rection des passions, et donne aux mœurs une rigidité inflexible. Il est difficile de rompre de longues habitudes. Tenter de changer le cours de sa vie, c'est souvent travailler envain. Et comment pourroit-on faire pour les autres, ce que rarement on est capable de faire pour soi-même ?

Mais furement, dit le Prince en l'interrompant, vous supposez qu'on oublie, ou qu'on néglige le principal motif qui doit régler un choix. Si jamais je recherche une femme, mon premier objet sera de m'informer, si elle est susceptible de se laisser conduire par la raison.

C'est ainsi, dit Nekayah, que les philosophes sont trompés. Il y a des milliers de discussions familières que la raison ne pourra jamais résoudre ; des questions dont la solution échappe à toutes les recherches et déjouë toutes les subtilités de la logique ; et des cas où il y a quelque chose à faire et peu à dire.

R Considérez

Confidérez l'état du genre humain, et examinez combien peu agissent dans toute occasion soit importante, ou de peu de conséquence, avec la réflexion et la présence d'esprit nécessaires. Malheureux au delà de toute expression seroit le couple, que l'on condamneroit à régler tous les matins les plus minutieux détails du ménage, d'après les principes de la raison !

Ceux qui se marient dans un âge avancé, probablement seront à l'abri des mauvais traitements, de leurs enfans. Mais il est vrai-semblable qu'ils acheteront bien cher cet avantage, en les laissant après eux sans éducation et abandonnés à des mains mercénaires : ou si cela n'arrive pas ; Il est sur au moins qu'ils mourront, avant d'avoir vu ceux qu'ils aiment le plus, ni sages, ni grands.

S'ils ont moins à craindre de leurs enfans, ils ont aussi moins à en espérer. Ils perdent sans équivalent les prémices de
de

de leur tendre amour, ainsi que l'agrément de plier leurs esprits encore susceptibles de nouvelles impressions, et de faire sympathiser leurs caractères, en vivant long tems avec eux : à peu près comme en polissant deux surfaces par un frottement continuel, on les rend parfaitement conformes l'une à l'autre.

Je crois donc que ceux qui se marient tard, sont plus satisfaits de leurs enfans ; et ceux qui se marient de bonheur, s'aiment mieux l'un et l'autre.

L'union de ces deux sentimens, dit Raffelas, produiroit tout ce que l'on peut désirer. Peut-être est-il un âge, où l'on pourroit les réunir dans le mariage : celui où l'on n'est ni trop jeune pour être père, ni trop vieux pour être mari.

Je suis de jour en jour plus convaincue, dit la Princesse, de la vérité de cette sentence, qui nous a été si souvent répétée par Imlac : “ la nature répand ses dons à droit et à gauche.”

Deux états qui flattent également nos espérances et captivent nos désirs, sont toujours placés de manière qu'on ne peut s'approcher de l'un, sans s'éloigner de l'autre. Il y a des biens si opposés, qu'on ne peut les saisir tous deux ensemble. Mais souvent, par un excès de prudence, on passe entre les deux, à une trop grande distance pour atteindre l'un ou l'autre. Telle est souvent la destinée de celui qui agit avec une trop grande circonspection. On ne fait rien, quand on veut faire plus qu'il n'est donné à la nature humaine d'entreprendre. Ne nous flattons pas de la jouissance de deux plaisirs contraires. Examinons les moyens de bonheur qui sont à notre portée ; faisons un choix : et soyons contents. Nul homme ne peut goûter en même tems les fruits de l'automne, et respirer l'odeur suave des fleurs du printems. Nul homme encore ne peut tout à la fois puiser de l'eau à la source et à l'embouchure du Nil.

CHAPITRE XXX.

L'ARRIVEE D'IMLAC CHANGE LA
CONVERSATION.

COMME Nekayah finissoit, Imlac entra et les interrompit. Imlac lui dit Raffelas, la Princesse vient de me faire une si triste peinture de la vie privée, que je suis presque découragé de pouffer plus loin mes recherches.

Il me paroît, répondit Imlac, que, tandis que vous essayez de faire le choix d'un genre de vie, vous ne songez pas à vivre. Vous vous bornez à parcourir une simple ville, qui, malgré qu'elle soit grande et diversifiée, ne sauroit

vous offrir que peu de nouveautés ; et vous oubliez que vous êtes dans un pays, que la puissance et la sagesse de ses habitants ont rendu fameux parmi les plus anciennes monarchies de la terre : dans un pays, où le flambeau des sciences qui éclairent le monde brilla pour la première fois, et qui donna naissance aux arts que nous voyons fleurir dans la société civile et embellir la vie domestique.

Il faut l'avouer : les anciens Egyptiens ont laissé après eux des monuments de leur génie et de leur gloire, devant lesquels s'éclipse la magnificence Européenne. Les ruines de leurs édifices sont les écoles, où vont s'instruire nos Architectes modernes ; et par les merveilles que le tems a épargnées, nous pouvons conjecturer, avec quelque certitude, ce qu'il en a détruit.

Ma curiosité, dit Rasselas, n'est pas fortement excitée à contempler des morceaux de pierre ou de terre. Mon but est

est d'observer les hommes. Je ne suis pas venu ici pour mesurer quelques restes de temples détruits, ni pour m'arrêter à examiner des aqueducs obstrués et en débris, mais pour considérer les scènes variées de ce monde.

Les objets qui sont actuellement sous nos yeux, dit la Princesse, appellent notre attention et la méritent. Que me font les héros et les monuments des tems passés? ces tems ne peuvent jamais revenir, et ces héros vivoient d'une manière toute différente de celle, que l'état présent du genre humain exige ou permet?

Pour connoître une chose, répondit le Poëte, il faut connoître ses effets. Pour voir les hommes, il faut voir leurs ouvrages. C'est le moyen de discerner ce qui leur est dicté par la raison, d'avec ce que la passion leur inspire; et de découvrir quels sont les plus puissants mobiles de leurs actions. Pour bien juger
le

le présent, il faut le mettre en opposition avec le passé. Car on ne peut juger que par comparaison: et ce ne peut être avec l'avenir, dont on ne peut rien connoître. La vérité est, que l'esprit n'est guères occupé du présent. Retour sur le passé et anticipation sur l'avenir: voilà ce qui remplit presque tous nos moments. Nos passions sont le plaisir et la douleur, l'amour et la haine, l'espérance et la crainte. le passé est l'objet du plaisir et de la douleur. L'avenir celui de l'espérance et de la crainte: et l'amour, ainsi que la haine regardent le passé, par ce que la cause doit toujours aller avant l'effet.

L'état présent des choses étant la conséquence de celui qui existoit précédemment, il est naturel de rechercher quelles furent les sources du bien dont nous jouissons, et du mal que nous éprouvons. Si nous travaillons seulement pour nous mêmes, négliger l'étude de l'histoire, c'est une imprudence: si nous sommes chargés du soin des autres; c'est
une

une injustice. L'ignorance, quand elle est volontaire, est criminelle : et nous sommes responsables de tout le mal, que nous aurions pu prévenir en nous instruisant.

La partie de l'histoire généralement la plus utile, est celle qui nous rapporte les progrès de l'esprit humain, le développement graduel de la raison, l'avancement successif des sciences, les vicissitudes de l'instruction et de l'ignorance, qui sont comme la lumière et les ténèbres de l'être pensant, l'extinction et la résurrection des arts et les révolutions du monde intellectuel. Si les récits des sièges et des batailles sont le principal objet de l'occupation des Princes, ils ne doivent pas non plus négliger les arts utiles et agréables. Car ceux, qui ont un Royaume à gouverner, ont aussi un esprit à cultiver.

L'exemple est toujours plus efficace que le précepte. Un soldat est formé par la guerre,

guerre, et un peintre en copiant des tableaux. En ceci, la vie contemplative a l'avantage. On ne voit que rarement de grandes actions. Mais les travaux de l'art sont toujours à la portée de ceux qui désirent connoître ce que l'art est capable d'opérer.

Quand l'œil, ou l'imagination sont frappés de quelque ouvrage extraordinaire, la première pensée d'un esprit actif est de concevoir les moyens par lesquels il a été exécuté : et voici l'utilité qui résulte déjà pour nous d'une pareille recherche. Notre intelligence s'aggrandit, en acquérant de nouvelles idées. Peut-être retrouvons nous quelques arts perdus pour le genre humain, ou apprenons nous des choses moins parfaitement connues dans notre pays. Au moins, nous comparons notre siècle avec les siècles passés, et nous nous réjouissons des progrès que nous avons faits : ou, ce qui est le premier pas vers le bien, nous découvrons nos défauts.

Je veux, dit le Prince, voir tout ce qui mérite mes recherches. Et moi, dit la Princeſſe, je ſerai charmée d'apprendre quelque choſe des mœurs de l'antiquité.

Le plus pompeux monument de la grandeur Egyptienne et un des plus maſſif ouvrages de l'induſtrie humaine, dit Imlac, ſont les pyramides. Ce ſont des bâtimens conſtruits avant le tems de l'hiſtoire, et ſur les quels les plus anciens écrivains ne nous ont tranſmis que des traditions fort incertaines. La plus grande de ces pyramides eſt encore exiſtante et très peu endommagée par le tems.

Allons viſiter demain les pyramides, dit Nekayah, j'en ai ſouvent entendu parler ; et je n'aurai point de repos, que je ne les aie vues de mes propres yeux en de hors et en de dans.

CHAPITRE XXXI.



ILS VISITENT LES PYRAMIDES.

CETTE résolution étant ainsi prise, ils partirent le jour suivant. Ils firent charger des tentes sur leurs chameaux, dans le dessein de séjourner aux environs des pyramides, jusqu'à ce que leur curiosité fût pleinement satisfaite. Ils voyagèrent à petites journées, examinant tous les objets dignes de remarque : s'arrêtant souvent pour converser avec les habitants des lieux où ils passaient, et contemplant tour à tour les villes en ruine, et celles qui étoient habitées ; ainsi que les tableaux contrastans de la nature sauvage ou cultivée.

Lorsqu'ils

Lorsqu'ils arrivèrent près de la grande pyramide, ils furent étonnés de l'étendue de sa base et de la hauteur de son sommet. Imlac leur expliqua sur quels principes on avoit adopté une forme pyramidale, pour un édifice qu'on vouloit faire durer autant que le globe. Il leur fit voir que la diminution graduelle donnoit à la pyramide une telle stabilité, qu'elle étoit capable de braver les attaques ordinaires des éléments ; et qu'elle seroit même difficilement renversée par des tremblements de terre, ces crises violentes de la nature, aux quelles on peut le moins résister. Certes une secouffe qui endomageroit un si solide ouvrage, menaceroit le continent d'une dissolution inévitable.

Ils mesurèrent toutes les dimensions de la pyramide, et dressèrent leurs tentes au pied. Ils se préparèrent, le jour suivant, à entrer dans son intérieur : et ayant pris des guides, selon l'usage ; ils montèrent jusqu'à la hauteur où étoit la

première ouverture. Alors la favorite de la Princesse portant ses regards au dedans, recula toute tremblante d'effroy. Pekuah, lui dit la Princesse, qui est-ce qui vous fait peur? l'ouverture étroite de ce passage, répondit la dame, et la sombre horreur qui regne dans cette cavité. Je n'ose entrer sous ces voutes, où habitent sans doute des ames inquietes et sans repos. Les anciens possesseurs de ce terrible lieu vont nous apparôître tout à coup, et peut-être nous y remfermer pour jamais. Elle dit : et toute éperdue, se jetta au cou de sa maitresse.

Si la crainte des apparitions est tout ce qui vous allarme ; je vous assure, dit le Prince, que vous pouvez être tranquille. Il n'y a point de danger à appréhender de la part des morts. Une fois qu'ils sont enterrés, on ne les revoit plus.

Je n'entreprendrai pas, reprit Imlac, de soutenir, contre le témoignage unanime et constant de tous les siècles et de toutes

les nations, que les morts ne reviennent pas. Il n'y a aucun peuple sauvage ou policé, chez qui les apparitions des morts ne trouvent quelque croyance. Cette opinion, qui peut-être est répandue aussi loin que la nature humaine, ne peut avoir un crédit universel, que par ce qu'elle est vraie. Des personnes qui ne se sont jamais vues et qui n'ont jamais entendu parler les unes des autres, ne se feroient pas accordées à faire une histoire, que l'expérience seule peut rendre croyable. Car ce qui n'est révoqué en doute que par de simples sophistes, ne doit affoiblir que très peu l'évidence générale : et tel qui nie l'existence des apparitions par ses paroles, en prouve la vérité par ses frayeurs.

Cependant mon intention n'est pas d'ajouter de nouvelles terreurs, à celles dont pekuah est déjà saisie. Il n'y a pas de raison de croire que des spectres habitent plutôt la pyramide que d'autres lieux : ni qu'ils y aient le pouvoir ou la volonté

de nuire à l'innocence, ou de blesser la pudeur. Notre entrée ici n'est pas une violation de leurs privilèges : et ne pouvant leur faire aucun tort, comment les offenserions nous ?

Ma chère Pekuah, dit la Princesse, j'irai toujours devant vous et Imlac vous suivra. Souvenez vous que vous êtes la compagne de la Princesse d'Abissinie.

S'il plait à la Princesse que sa suivante meurt, répondit la dame, qu'elle la condamne à un genre de mort moins affreux, que celui d'être plongée dans cette horrible caverne. Vous savez que je n'ose pas vous désobéir et que si vous me le commandez, je dois avancer. Mais si une fois j'y entre : je n'en ressortirai jamais.

La Princesse voyant que la frayeur étoit trop forte, pour insister par des réprimandes à la faire obéir, l'embrassa, et lui dit qu'elle pouvoit rester sous les tentes
jusqu'à

jusqu'à leur retour. Pekuah n'étant point encore satisfaite, supplia la Princesse de renoncer à un dessein aussi funeste, que celui d'entrer dans l'intérieur de la pyramide.

Si je ne peux pas inspirer le courage, dit Nekayah, je souffrirai encore moins qu'on fasse naître en moi de la pusillanimité. Non : je ne partirai point, sans avoir exécuté le dessein qui m'amène ici.



CHAPITRE XXXII.



ILS ENTRENT DANS L'INTERIEUR DE
LA PYRAMIDE.

PEKUAH regagna les tentes : et les autres entrèrent dans la pyramide. Ils passèrent le long des galeries, vîrent les voûtes de marbre, et examinèrent le tombeau dans le quel on suppose que le corps du fondateur avoit été déposé : puis ils s'affirent dans une des chambres les plus vastes pour se reposer avant que de reffortir.

Nous venons, dit Imlac, de satisfaire notre curiosité par la vue du plus grand ouvrage

ouvrage qui ait été fait de la main des hommes ; si on en excepte la muraille de la Chine

Il est aisé d'indiquer les motifs qui ont donné naissance à cette dernière merveille. La grande muraille de la Chine met une nation riche et timide à l'abri des incursions des barbares, qui, dans une ignorance totale des arts, trouvent plus facile de pourvoir à leurs besoins par la rapine, que par l'industrie ; et de tems en tems fondent sur les habitations des paisibles commerçants, comme des vautours sur un bande d'oïseaux domestiques. Leur férocité et la rapidité de leur course rend la muraille nécessaire ; et leur ignorance en fait la force.

Mais, quant aux pyramides : on n'a jamais pu encore découvrir quelles eussent une utilité équivalente aux travaux et aux dépenses qu'elles ont coûté. Les chambres sont étroites de manière à prouver évidemment, qu'elles ne pouvoient offrir

offrir de retraite contre les ennemis. Envain supposeroit-on qu'on les avoit bâties pour y renfermer des trésors? certes des trésors auroient pu être déposés en d'autres lieux, à bien moindre frais et avec autant de sûreté. Il paroît plutôt que les pyramides ont été érigées pour satisfaire cette ardeur entreprenante d'imagination, qui consume sans cesse la vie des mortels, et qui a toujours besoin de quelque occupation qui l'alimente et la mette en activité. Ceux qui ont déjà tout ce dont ils peuvent jouir, cherchent encore quelque chose à désirer. Celui qui a bâti pour son utilité, quand ce but est rempli, veut ensuite bâtir pour la vanité, et donne à son plan toute l'étendue où la puissance humaine peut atteindre, pour n'être pas bientôt réduit à former d'autres désirs.

Je considère cette immense structure, comme un monument de l'insuffisance des jouissances humaines. Un Roy dont le pouvoir étoit illimité, et dont les
trésors.

trésors surpaffoient tout besoin réel ou imaginaire ; raffasié d'autorité et de plaisirs, fut forcé, pour charmer ses ennuis sur le déclin de sa vie, de bâtir les pyramides et de s'amuser à contempler des milliers d'hommes travaillant fans aucune fin, et posant fans dessein des pierres les unes sur les autres. O toi, qui que tu sois, qui n'es pas content de l'état modéré dans le quel le ciel t'a fait naître, qui t'imagines que le bonheur est dans la puissance suprême, et qui crois que les richesses ou le commandement sont une source de nouveaux et continuels plaisirs : regarde les pyramides et avoue ta folie.



CHAPITRE XXXIII.



IL ARRIVE A LA PRINCESSE UN
MALHEUR INATENDU.

ILS se levèrent, quand Imlac eut fini ses réflexions, et regagnèrent l'ouverture par où ils étoient entrés. La Princesse se préparoit à donner à sa favorite une description très détaillée des sombres labyrinthes, des appartements qu'elle avoit visités ; et à lui faire part des différentes impressions qu'elle avoit éprouvées. Mais quand ils arrivèrent près de leur fuite, ils trouvèrent leurs domestiques silencieux et abbatus. La contenance des hommes décéloit leur honte et leur frayeur ; et les femmes pleuroient dans l'intérieur des tentes.

Ils n'essayèrent pas de conjecturer ce qui étoit arrivé : mais il s'en informèrent immédiatement. Vous étiez à peine entrés dans la pyramide, dit un des domestiques, qu'une troupe d'Arabes est venue fondre sur nous. Nous étions en trop petit nombre pour leur résister, et point préparés à la fuite. Ils ont fouillé les tentes, nous ont placés sur nos chameaux, et alloient les forcer à marcher devant eux : quand l'approche de quelques cavaliers Turcs les ont mis en fuite. Ils ont seulement pris et emmené avec eux la favorite de la Princesse et ses deux femmes. Les Turcs à notre sollicitation les poursuivent actuellement ; mais je crains qu'ils ne soient pas capables de les atteindre.

La Princesse, à ce récit, fut accablée par la surprise et le chagrin. Raffelas, dans la première chaleur de son ressentiment, ordonne à ses domestiques de le suivre, et se prépare à poursuivre les voleurs le sabre à la main. Seigneur, lui dit Imlac, que pouvez vous espérer de
votre

vosre impétuosité et de vosre valeur? les Arabes sont montés sur des chevaux accoutumés aux batailles comme aux retraites; et nous nous n'avons que des bêtes de somme. Si nous abandonnons ce poste-ci, nous pouvons perdre la Princesse et n'avons guères d'espérance de rattrapper pekuah.

Dans un très court espace de tems les Turcs revinrent, sans avoir pu joindre les ennemis. La Princesse fit éclater de nouveau les accens de sa douleur: et Raffelas put apeine s'empêcher de leur reprocher leur poltronnerie. Mais Im-lac fut d'opinion que l'évasion des Arabes ajoutoit peu de chose à leurs malheurs, parceque peut-être ils auroient mieux aimé tuer leurs captives que de les rendre.

CHAPITRE XXXIV.

ILS RETOURNENT AU CAIRE SANS
PEKUAH.

N'AYANT rien à espérer d'un plus long séjour, ils retournèrent au Caire, se repentant de leur curiosité ; censurant la négligence du gouvernement ; se plaignant de leur propre imprudence qui leur avoit fait négliger de prendre des gardes ; imaginant un grand nombre d'expédients qui auroient pu empêcher la perte de Pekuah ; et résolus de faire quelques tentatives pour la retrouver : quoique aucun ne pût proposer les moyens qu'il falloit employer à cet effet.

En arrivant, Nekayah se retira dans son appartement, où ses femmes essayèrent

èrent de la consoler en lui disant, que chacun avoit ses peines : et que Pekuah ayant joui pendant long tems du plus grand bonheur du monde, il n'étoit pas étonnant qu'il lui fût arrivé quelque revers de fortune. Elles ajoutèrent, qu'elles espéroient qu'elle ne seroit pas toujours malheureuse, et qu'elle trouveroit bientôt une autre amie qui remplaceroit celle qu'elle avoit perdue. La Princesse ne leur faisant aucune réponse : elles continuèrent, seulement par forme, leurs condoléances ; n'étant pas fâchées au fond de leur cœur de la perte de la favorite.

Le jour suivant, le Prince présenta au Bacha un mémoire, dans le quel il exposoit l'outrage qu'il venoit d'essuyer, et le supplioit de lui faire rendre justice. Le Bacha menaça de punir les voleurs ; mais ne donna aucun ordre pour les faire poursuivre. Et en effet il étoit difficile d'avoir des renseignements, capables de diriger dans la recherche qu'on en auroit faite.

Ils s'apperçurent bientôt qu'ils ne devoient rien attendre de l'autorité. Les gouverneurs étant accoutumés à apprendre plus de crimes qu'ils n'en pourroient punir, et plus de malheurs qu'ils n'en pourroient réparer, ne montrent souvent qu'une coupable indifférence : ou dumoins, s'ils reçoivent une requête ; ils l'oublient, lorsqu'à peine celui qui la présentée est hors de leur vue.

Imlac s'efforça d'obtenir quelques nouvelles par des agens particuliers. Il en trouva beaucoup qui prétendoient connoître exactement tous les lieux fréquentés par les Arabes, avoir des correspondances régulières avec leurs chefs ; et qui s'offrirent d'entreprendre d'aller à la recherche de Pekuah. De ceux-ci, plusieurs reçurent de l'argent pour leur voyage et ne revinrent plus. D'autres furent libéralement payés pour des avis, qui se trouvoient faux peu de jours après. Mais la Princesse ne vouloit point permettre qu'on ne fit pas l'essay

de tous les moyens possibles, quel qu'improbables qu'ils pûssent être. Tandis qu'on étoit à tenter quelque chose, elle entretenoit toujours son espérance : et quand un expédient avoit manqué un autre étoit suggéré. Demême lorsqu'un méssager revenoit sans succès, on en dépêchoit un autre pour un canton différent.

Deux mois se passèrent ainsi, sans qu'on pût rien apprendre de Pekuah. L'espérance qu'on s'efforçoit de se donner les uns aux autres s'affoiblit : et la Princeesse voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, devint inconsolable et se livra au désespoir. Elle se reprochoit la facile complaisance avec la quelle elle avoit permis à sa favorite de rester derrière elle. Si je n'avois pas fait céder mon autorité à ma tendresse, disoit-elle, Pekuah n'auroit pas osé me parler de ses frayeurs. Sans doute elle m'auroit du craindre davantage que les spectres. Un regard menaçant l'auroit contrainte au silence ;

silence; et un commandement absolu l'eût forcée à l'obéissance. Pourquoi ai-je eu une indulgence aussi folle? et pourquoi n'ai-je pas parlé et refusé de l'écouter?

Grande Princesse, dit Imlac, ne vous reprochez pas votre vertu, et ne regardez pas comme blamable le procédé qui à été l'occasion d'un malheur qui est purement accidentel. Votre tendre condescendance pour la timidité de Pekuah fut un trait de bienveillance et de générosité. Quand notre conduite est d'accord avec notre devoir, alors nous remettons l'événement entre les mains de celui par les loix du quel nos actions sont gouvernées, et qui ne souffre pas qu'aucun soit puni pour y avoir obéi. Si dans la vue d'un bien quelconque, soit physique, soit moral, nous venons à nous écarter des règles qui nous sont prescrites, nous nous soustraïons à la direction de la Suprême sagesse, et prenons toutes les conséquences de nos actions.

sur nous mêmes. Un homme ne peut pas connoître assez parfaitement la liaison des causes et des événements, pour s'aventurer à faire mal, dans l'idée de procurer un bien. Lorsque nous cherchons à parvenir à nos fins par des moyens légitimes, nous sommes toujours consolés de nos malheurs par l'espérance des recompenses à venir. Quand nous consultons seulement notre politique, et que nous essayons de trouver une voie plus courte pour arriver au bonheur, en passant par dessus les bornes du juste et de l'injuste ; certes nous ne pouvons être heureux, même par le succès ; parce que nous n'échappons pas à notre conscience qui nous reproche continuellement notre faute. Mais si nous échouons, l'amertume de ce contre-tems est sans remède. Combien est cruelle et déchirante la situation de l'être qui ressent à la fois les tourments du remord et les vexations de l'infortune que le crime attire sur lui ?

Considérez,

Confidérez, Princeſſe, quelle ſeroit votre état, ſi Pekuah avoit ſupplié de vous accompagner, et qu'étant contrainte de reſter ſous les tentes, elle eût été enlevée? ou comment ſupporteriez vous vos remords, ſi, l'ayant forcée de vous ſuivre dans l'intérieur de la pyramide, elle étoit morte devant vous dans les angoiſſes de la terreur?

Si l'un de ces deux cas étoit arrivé, répondit Nekayah, je n'aurois certainement pas ſurvecu juſqu'à ce jour. Le ſouvenir d'une pareille cruauté m'auroit fait perdre l'eſprit : ou devenue un objet d'horreur à moi même, le chagrin m'auroit bientôt conſumée.

Telle eſt ici bas la recompenſe d'une conduite vertueuſe, dit Imlac, qu'elle n'entraîne jamais le repentir après elle : quelque malheureuſe que ſoit la conſéquence de nos actions.

CHAPITRE XXXV.



LA PRINCESSE CONTINUE DE PLEURER LA PERTE DE PEKUAH.

NEKAYAH étant ainsi reconciliée avec elle même, sentit qu'il n'y a de maux insupportables, que ceux qui sont accompagnés du reproche de la conscience. Depuis ce tems, elle ne fut plus agitée par la grande violence de ses chagrins; mais elle tomba dans une silencieuse rêverie. Elle fut plus tranquille; mais sa tranquillité étoit sombre et respiroit une mélancolie profonde. Elle s'occupoit depuis le matin jusqu'au soir à repasser dans son esprit tout ce qui avoit été fait ou dit par sa chère Pekuah.

Elle

Elle confervoit, comme un trésor, les moindres bagatelles qui avoient été l'objet de fes fantaifies et qui pouvoient lui rappeler les plus petits incidens de fa vie, ou quelques unes de fes converfations même les plus ordinaires. Les fentiments de celle qu'elle n'elpéroit plus revoir furent recueillis avec le plus grand foin dans fon ame, comme devant fervir de règle à fa vie : et elle préméditoit ne jamais rien faire, avant d'avoir conjecturé qu'elle auroit été dans telle occafion l'opinion ou les confeils de Pekuah.

Les femmes qui la fervoient n'ayant aucune connoiffance de fon rang, elle ne pouvoit leur parler qu'avec précaution et réferve. N'ayant donc plus perfonne à qui elle pût manifefter fes idées, elle éloigna tout défir de s'inffruire ; et rien n'intéreffa plus fa curiofité naturelle. Raffelas s'efforca d'abord de la confoler, et enfuite de la divertir. Il fit venir des muficiens qu'elle fembloit écouter, mais
qu'elle

qu'elle n'entendoit pas. Il lui procura des maîtres de différentes fortes ; mais à chaque nouvelle visite qu'ils lui faisoient, ils étoient obligés de recommencer les leçons qu'ils lui avoient données la veille. Elle avoit perdu le goût des plaisirs et cette noble ambition d'exceller dans les sciences qui la dominoit auparavant. Elle abandonnoit quelque fois involontairement son esprit à des pensées qui venoient la distraire ; mais ce n'étoit qu'un moment. Elle en revenoit toujours à l'image de son amie.

Elle enjoignoit fortement tous les matins à Imlac de renouveler ses recherches ; et tous les soirs, elle lui demandoit s'il n'avoit encore rien découvert sur la destinée de Pekuah. Comme il ne pouvoit pas donner à la Princesse la réponse qu'elle désiroit, il redoutoit chaque jour d'avantage de paroître en sa présence. Elle observa cette conduite, et le fit appeller. Vous ne devez pas, lui dit-elle, prendre de l'impatience pour
du

du ressentiment ; ou croire que je vous accuse de négligence, parceque je m'afflige de votre manque de succès. Je ne m'étonne pas de votre absence ; parceque je fais que la société des malheureux ne peut être agréable, et que chacun évite naturellement la contagion de la misère. Entendre des lamentations est une chose également insupportable pour l'être infortuné, comme pour l'heureux. Quel est celui qui voudroit, par des chagrins étrangers à son cœur, obscurcir les courts instans de gaieté que la vie lui accorde ; ou ajouter à ses propres maux ceux d'un autre ?

Le tems approche, où les soupirs de Nekayah ne seront plus incommodes à personne. Mes recherches sur le bonheur sont actuellement finies. Je suis résolue de me retirer du monde où l'on ne rencontre que flatteries, qu'impostures ; et je veux me confiner dans la solitude, où je n'aurai d'autre soin que de calmer mes pensées et de régler mes heures

heures par une constante succession d'occupations innocentes : jusqu'à ce qu'enfin, avec une ame purifiée de tout désir terrestre, j'entre en possession de cet état vers le quel nous avançons tous à grands pas et où j'espère jouir encore de la tendre amitié de Pekuah.

N'enchaînez pas votre esprit, dit Im-lac, par une irrévocable détermination, et n'aggravez pas le fardeau de la vie par un surcroît volontaire de misère. Les ennuis attachés à la solitude continueront ou s'accroîtront, quand la perte de Pekuah sera une fois oubliée. Certes, parceque vous êtes privée d'un plaisir, ce n'est pas une raison pour rejeter tous les autres.

Depuis que Pekuah m'a été enlevée, dit la Princesse, je n'ai rejeté ni goûté aucun plaisir. Celle qui n'a personne à aimer, ou à qui se confier, a peu à espérer. Elle manque de la principale source du bonheur. Nous conviendrons
peut-être

peut-être que la satisfaction que le monde peut offrir, doit provenir de la réunion des richesses de la science et de la bonté. Les biens et les richesses n'ont de prix qu'autant qu'on les emploie en largesses. La science n'est rien, si elle n'est communiquée. La possession de ces avantages ne satisfait qu'en y associant les autres. Et avec qui maintenant puis-je avoir la douceur de les partager? La bonté me fournit la seule consolation dont je puisse jouir par moi même et indépendamment d'autrui : et je peux l'exercer dans la retraite.

Je ne discuterai point actuellement, dit Imlac, jusqu'à quel point la solitude peut admettre ou augmenter la bonté. Ressouvenez vous de la confession du pieux hermite. Vous désirerez, comme lui, de revenir dans le monde, quand le souvenir de votre compagne sera effacé de votre esprit. Ce tems n'arrivera jamais, dit Nekayah. La généreuse franchise, la modeste condescendance et

la fidelle discrétion de ma chère Pekuah me la feront toujours regretter d'autant plus fortement, que je vivrai plus long tems, pour être témoin des vices et de la folie des humains.

L'état d'un esprit accablé par une subite calamité, dit Imlac, peut être comparé à ces fabuleux habitans de la terre nouvellement créée, qui, à l'aspect de la première nuit, croyoient que la lumière ne reparoîtroit jamais. Quand les nuages de l'adversité nous environnent, nous ne voyons rien au de-là. Nous ne pouvons imaginer comment ils seront dissipés. Cependant, ainsi qu'un jour nouveau succède à la nuit : de même les chagrins ne durent jamais long tems sans être adoucis. Mais celui qui ne veut recevoir aucune consolation, agit comme feroient des sauvages qui s'arracheroient les yeux, quand il fait nuit. Notre esprit, comme notre corps, est dans un mouvement continuel. Tous les deux perdent, ou acquièrent à tout moment quelque

quelque chose. Une grande perte peut avoir des inconvéniens pour l'un où pour l'autre. Mais tant que la puissance vitale n'est pas attaquée, la nature trouve toujours les moyens de la réparer. L'éloignement produit le même effet sur l'esprit, que sur les yeux. Pendant que nous nous envolons sur les ailes du tems, chaque objet diminue à mesure que nous nous en écartons, et ceux dont nous approchons s'accroissent à proportion. Ne laissez pas languir votre vie dans l'inaction. Telle qu'une eau croupissante se corrompt bientôt, elle s'altereroit par le défaut d'occupation et d'activité. Rentrez dans le monde : le souvenir de Pequah s'évanouira par degrés ; et peut-être rencontrerez vous quelque autre favorite, ou apprendrez vous à vous passer des confidences particulières et à vous contenter des conversations générales.

Au moins, dit le Prince, ne vous désespérez pas, avant qu'on ait essayé tous

les expédiens possibles. Les recherches après l'infortunée Pekuah continuent toujours, et elles seront suivies avec encore plus de diligence, sous la condition que vous promettrez d'attendre un an pour en savoir l'effet, avant de prendre une résolution définitive et irrévocable.

Nekayah trouvant que cette demande étoit raisonnable, fit à son frère la promesse qu'Imlac lui avoit conseillé d'exiger d'elle. Imlac n'avoit certainement pas un grand espoir de retrouver Pekuah : mais il supposoit que dans l'intervalle d'une année, s'il pouvoit l'obtenir, l'idée de la retraite seroit bien loin de l'imagination de la Princesse.



CHAPITRE XXXVI.



PEKUAH EST TOUJOURS PRESENTE
 AU SOUVENIR DE LA PRINCESSE.
 PROGRES DES CHAGRINS.

NEKAYAH voyant qu'on ne négligeoit rien pour retrouver sa favorite, et ayant, par une promesse formelle, éloigné son projet de retraite à une grande distance; commença insensiblement à reprendre part aux soins et aux plaisirs de la société. Elle se réjouissoit, sans le vouloir, de la suspension de son chagrin; et quelque fois elle s'indignoit de se surprendre occupée à bannir de sa pensée le souvenir de celle qu'elle avoit résolu de ne jamais oublier.

Alors elle fixa une certaine heure du jour pour méditer sur le mérite et sur la tendresse de Pekuah. Pendant quelques semaines elle se retiroit constamment à l'écart, au tems marqué, et ne reparoissoit qu'avec un air sombre et les yeux humides. Par degrés elle devint moins scrupuleuse, et se permit de remettre à un autre moment le tribut journalier de ses pleurs. D'abord il fallut d'importantes et de pressantes affaires pour l'y engager. Bientôt elle céda à de moindres occasions. Souvent elle oublioit ce qu'en effet elle craignoit de rappeler à son esprit. Enfin elle s'affranchit tout à fait de ce devoir d'affliction périodique qu'elle s'étoit imposé.

Son attachement réel pour Pekuah n'étoit cependant pas encore diminué. Des milliers de circonstances la retraçoient à sa mémoire, et des milliers de besoins, que la confiante amitié seule peut satisfaire, la lui faisoient fréquemment regretter,

regretter. En conséquence, elle sollicitoit continuellement Imlac de ne jamais cesser ses recherches et de tout tenter pour avoir quelques nouvelles de sa favorite : afin qu'au moins elle pût se rendre le consolant témoignage, qu'elle ne s'étoit pas attiré par sa négligence les maux qu'elle avoit à souffrir. Mais à quoi bon, disoit-elle, poursuivre le bonheur, quand il est prouvé que le bonheur lui même est parfois la cause de nos malheurs ? Pourquoi nous efforcerions nous d'obtenir, ce dont la possession ne peut pas nous être assurée ? je n'oserai désormais livrer mon cœur à une nouvelle amie, quelques qualités brillantes, quelque affection que je découvre en elle, dans la crainte de perdre encore une fois ce que j'ai perdu dans Pekuah.

CHAPITRE XXXVII.

 LA PRINCESSE APPREND DES NOU-
VELLES DE PEKUAH.

UN des messagers qui avoient été envoyés, le jour même que la Princesse avoit promis de surseoir ses projets de retraite, après avoir parcouru infructueusement un pays immense, revint au bout de neuf mois des confins de la Nubie, apportant la nouvelle que Pekuah étoit entre les mains d'un chef Arabe qui possédoit un château ou forteresse à l'extrémité de l'Egypte. Cet Arabe, dont le revenu consistoit dans le pillage, ne vouloit la rendre avec ses deux suivantes que pour deux cents onces d'or.

La Princeſſe ne diſputa pas ſur le prix. Elle étoit en extaſe d'apprendre que ſa favorite vivoit et pouvoit être rachetée, en payant une auſſi foible rançon. Ne pouvant donc ſouffrir aucun délai, elle ſupplia ſon frère de renvoyer ſur le champ le meſſager avec la ſomme demandée. Imlac étant conſulté, parut ne pas compter beaucoup ſur la véracité de l'envoyé, et doutoit encore d'avantage de la bonne foi de l'Arabe qui pouvoit garder l'argent et les captives, ſi on le conſoit trop généreuſement en lui. Il penſa auſſi qu'il ſeroit dangereux de ſe mettre au pouvoir de l'Arabe, en allant dans ſon canton; et qu'on ne pouvoit pas eſpérer que ce brigand voulut ſ'expoſer lui même à venir près du Caire, où il craindroit d'être arrêté par les forces du Bacha.

Il eſt difficile à deux parties qui ſe déſient l'une de l'autre de traiter enſemble. Cependant Imlac, après quelques délibérations, ordonna au meſſager de propoſer
que

que Pekuah fût conduite par dix cavaliers au monastère de St. Antoine, situé dans les déserts de la haute Egypte ; et que la elle trouveroit pour la recevoir le même nombre de personnes qui payeroient la rançon

Afin qu'il n'y eût point de tems perdu, comme ils s'attendoient que leur proposition ne seroit pas rejetée, ils se mirent immédiatement en route pour se rendre au monastère : et quand ils y arrivèrent, Imlac partit avec le premier messager pour la forteresse de l'Arabe. Rasselas avoit un grand désir d'aller avec eux. Mais ni sa sœur, ni Imlac ne voulurent y consentir. L'Arabe, selon l'usage de sa nation, observa les loix de l'hospitalité avec la plus grande exactitude envers les deux étrangers qui venoient se mettre en son pouvoir. En peu de jours il conduisit à petites journées Pekuah et ses femmes au lieu désigné, où en recevant le prix convenu, il la rendit avec le plus grand respect à la liberté et à ses amis ;

et

et entreprit de les ramener au Caire, pour les mettre à l'abri de tout vol et de toute violence.

La Princesse et sa favorite s'embrassèrent mutuellement avec des transports trop violents, pour pouvoir être exprimés. Elles sortirent ensemble pour répandre sans témoins des larmes de tendresse, et se donnèrent mutuellement les plus doux témoignages d'attachement et de reconnaissance. Bientôt après, elles rentrèrent dans le réfectoire du couvent où, en présence du prier et de ses religieux, le Prince pria Pekuah de leur raconter l'histoire de ses aventures.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXVIII.



LES AVENTURES DE PEKUAH.

JE ne vous raconterai pas en quel tems ni de quelle manière je fûs enlevée, dit Pekuah ; vos gens vous l'ont appris. Un événement aussi soudain me frappa d'étonnement, et je demurai d'abord plutôt stupéfaite, qu'agitée de frayeur où faisie de tristesse. Mon trouble fut encore augmenté par la vitesse et le désordre de notre fuite, qu'occasionnoit l'activité des Turcs qui couroient après nous, mais qui arrêtèrent bientôt leur poursuite : soit qu'ils désespérassent de nous rattrapper ; soit qu'ils fussent effrayés du grand nombre des voleurs qu'ils avoient l'air de menacer.

Quand

Quand les Arabes se virent hors de danger, ils ralentirent leur course : et comme alors j'éprouvai moins de violentes agitations au dehors, je commençai à sentir d'avantage mes maux au fond de mon ame. Nous marchâmes encore quelque tems : puis nous nous arrê tâmes près d'une source ombragée d'arbres, au milieu d'une charmante prairie, où nous nous reposâmes sur le gazon. On m'offrit des rafraichissemens pareils à ceux que prenoient mes ravisseurs. On souffrit aussi que je m'assis avec mes femmes séparément du reste de la troupe ; et aucun d'eux ne s'avisa de venir nous y consoler ou nous insulter. C'est alors que je sentis pour la première fois tout le poids de ma misère. Mes femmes pleuroient en silence et de tems en tems jettoient des regards sur moi, comme pour implorer mon secours. Je ne savois quelle seroit notre destinée. Je ne pouvois pas non plus conjecturer quel seroit le lieu de notre captivité, ni sur quoi je devois fonder

l'espoir de notre délivrance. Nous étions entre les mains des voleurs et des barbares : je n'avois nulle raison de supposer que leur pitié fut plus grande que leur justice ; et j'avois tout lieu de craindre d'être exposée à la brutalité de leurs désirs et aux caprices de leur cruauté. Néanmoins j'embrassai mes femmes et j'essayai de les calmer, en leur observant que jusqu'à ce moment nous avions été traitées avec décence, et qu'étant à l'abri de toute poursuite, il n'y avoit plus aucun danger à craindre pour nos vies.

Quand il fallut remonter à cheval, mes femmes se ferrèrent contre moi et refusèrent de partir : mais je leur ordonnai de ne pas irriter ceux qui nous tenoient en leur pouvoir. Nous voyageames le reste du jour à travers un pays inhabité et désert, et arrivâmes au clair de la lune sur le penchant d'une montagne, où l'autre partie de la troupe étoit postée. Ils y avoient leurs tentes dressées et leurs feux allumés. Notre chef fut accueilli
comme

comme un homme chéri de ceux qui étoient sous ses ordres.

Nous fûmes reçues sous une large tente, où nous trouvâmes des femmes qui avoient suivi leurs maris dans l'expédition. Elles nous servirent le souper qu'elles avoient préparé. Je mangeai plutôt pour encourager mes suivantes, que pour satisfaire mon appétit. Quand on eut desservi, elles étendirent des tapis pour servir au repos de la nuit. J'étois fatiguée et j'espérois trouver dans le sommeil un adoucissement à mes peines, que la nature refuse rarement à l'être malheureux. Je donnai ordre qu'on me déshabillât, et j'observai que les femmes qui nous entouraient me regardoient fixement, ne s'attendant pas vraisemblablement à me voir servir avec autant de soumission. Quand mon surtout fût ôté, elles parurent frappées de la richesse de mes habits, et une d'elles porta timidement sa main sur la broderie. elle sortit ensuite, et revint peu de tems

après avec une autre femme, qui sembloit être d'un rang supérieur et avoir une plus grande autorité. Elle fit en entrant les révérences d'usage ; et me prenant par la main, elle me conduisit dans une plus petite tente garnie de tapis plus beaux, où je passai tranquillement la nuit avec mes femmes.

Le lendemain matin, comme j'étois assise sur l'herbe, le chef de la troupe vint à moi. Je me levai pour le recevoir : et il me salua avec le plus grand respect. Illustre dame, me dit-il, je suis plus fortuné que je n'aurois présumé devoir l'espérer ; mes femmes m'ont rapporté que j'avois une Princesse dans mon camp. Monsieur, répondis-je, vos femmes se sont méprisées et vous ont trompé. Je ne suis point Princesse, mais une malheureuse étrangère qui projettois de quitter bientôt le pays dans le quel je me vois emprisonnée pour toujours. Qui que vous soyez, ou de quelque endroit que vous veniez, répliqua l'Arabe, vos vêtements

iments et ceux de vos femmes prouvent que vous êtes d'un rang distingué et que vous avez de grands biens. Pourquoi donc vous croiriez-vous en danger de passer votre vie dans une perpétuelle captivité, vous qui pouvez si aisément vous procurer de quoi payer votre rançon. Le but de mes courses est d'accroître mes richesses ou, pour parler plus justement, de lever des tributs. Les fils d'Ismaël sont les seigneurs naturels et héréditaires de cette partie du continent, dont les derniers usurpateurs sont de méprisables tyrans, aux quels nous sommes forcés d'enlever l'épée à la main ce qu'ils refusent de nous accorder à titre de justice. Les violences de la guerre n'admettent aucunes distinctions, et la lance qui est levée pour frapper le coupable et le puissant, tombe souvent sur l'innocent et sur le foible.

Combien peu, lui dis-je, devois-je présumer qu'hier elle tomberoit sur moi !
On doit toujours s'attendre à des infortunes,

tunes, répondit l'Arabe. Si un ennemi guidé par l'ardeur du pillage étoit susceptible de respect pour la vertu et d'être ému par la pitié, vous auriez été à l'abri de toute injure. Mais l'ange de l'affliction verse indifféremment la coupe du malheur sur les bons et sur les méchants, sur les grands et sur les petits. Ne vous désolez pas. Je ne suis point un de ces pirates du désert qui sont sans loix, et qui n'ont que la cruauté pour partage. Je connois les règles de la vie civile, je fixerai votre rançon, et je donnerai un passeport à celui que vous chargerez de dépêches et exécuterai mes conventions avec la plus exacte ponctualité.

Vous vous imaginez facilement combien je fus réjouie de son honnêteté, et de trouver que l'amour de l'argent étoit sa passion dominante. Je commençai à croire que mes dangers étoient moins grands que je ne l'avois d'abord pensé; parceque je savois qu'aucune somme ne paroîtroit trop considérable, quand il s'a-

giroit.

giroit de rendre la liberté à Pêkuah. Je lui dit qu'il n'auroit jamais sujet de m'accuser d'ingratitude, s'il me traitoit avec bonté; et l'affurai que ma rançon, telle qu'il l'exigeroit, lui serois payée, pourvu qu'elle n'excédât pas celle d'une femme d'un rang ordinaire: mais qu'il ne devoit pas persister à me rançonner comme Princeesse. Il me répondit qu'il examineroit ce qu'il devoit demander: puis il me salua et se retira.

Bientôt après les femmes Arabes revinrent dans ma tente. Elles se disputoient mutuellement à qui seroit la plus officieuse: et jusqu'à mes femmes furent servies avec égards. Nous continuâmes notre route en voyageant à petites journées. Le quatrième jour, le chef me dit que ma rançon seroit de deux cens onces d'or. Non seulement je les lui promis; mais je lui dis encore que j'en ajouterois cinquante de plus, si nous étions traitées honorablement moi et mes femmes.

Je n'avois jamais connu auparavant le pouvoir de l'or. De ce moment je fus comme le chef de la troupe. Je réglois la marche journalière qui étoit plus ou moins longue, selon que je l'ordonnois. Les tentes étoient déployées dans le lieu que je choisissois pour passer la nuit. Nous avions alors des chameaux et tous les moyens pour voyager commodément. Les femmes de ma compagnie furent toujours à mes cotés : et je m'amusois à observer les mœurs de ces nations errantes, ainsi qu'à examiner les restes d'anciens et somptueux édifices, dont il paroît que ces déserts furent embellis dans des siècles reculés. Le chef de la bande étoit loin d'être ignorant. Il avoit assez de capacité pour voyager et diriger sa marche par le mouvement des astres, ou celui de la bouffole. Il avoit remarqué, dans le cours de ses expéditions vagabondes, les lieux les plus dignes de l'attention des voyageurs. Il me fit observer que les bâtimens sont toujours beaucoup mieux conservés dans les lieux peu fréquentés

et de difficile accès : car quand un pays commence à déchoir de sa splendeur primitive, plus il y reste d'habitans, plus vite il tombe en ruine. Les murailles fournissent plus aisément de la pierre que les carrières : les palais et les temples sont démolis ; et on bâtit avec leur décombres des écuries de granite et des chaumières de porphire.



CHAPITRE XXXIX,

CONTINUATION DES AVENTURES DE
PEKUAH.

NOUS errames de cette manière pendant plusieurs semaines, soit, comme notre chef le prétendoit, pour me procurer du plaisir; ou plutôt, ce qui me sembloit plus probable, pour son propre avantage. Je m'efforçai de paroître satisfaite, parceque des marques de chagrin et de ressentiment eussent été inutiles. Ces efforts que je faisois pour me contraindre servirent beaucoup à calmer mon esprit: mais mon cœur étoit toujours avec Nekayah, et les agitations de la nuit surpassoient les amusements du jour. Mes femmes dont tous les soins étoient pour leur maitresse se tranquillifèrent.

quillifèrent, du moment qu'elles me virent traiter avec respect, et se livrèrent sans inquiétude et sans ennui aux divertissements, par les quels on cherchoit à adoucir de tems en tems nos fatigues. J'étois réjouie de leurs plaisirs et animée par leur assurance. Mon état n'étoit plus à beaucoup près si terrible, depuis que j'avois découvert que l'Arabe parcouroit ces contrées seulement pour amasser des richesses. L'avarice est un vice traitable et uniforme. Les autres vices varient selon la différence des caractères. Ce qui flatte l'orgueil de l'un, offense la fierté de l'autre. Mais il est une voie toujours sûre pour obtenir la faveur d'un avare. Donnez lui de l'argent et il ne vous refusera rien.

Enfin nous arrivames à l'habitation de notre chef. C'est une forte et vaste maison bâtie en pierre, dans une de ces îles que le Nil a formées le long de son cours, et qu'on m'a dit être située sous le tropique. Madame, me dit l'Arabe, reposez

posez vous quelques semaines des fatigues du voyage dans ce lieu, dont vous pouvez vous regarder comme la souveraine. Mon occupation est la guerre. C'est pourquoi j'ai fixé ma résidence dans cet endroit isolé, d'où je puis sortir sans être attendu, et où je puis me retirer sans être poursuivi. Vous êtes maintenant en sûreté. Ici il y a peu de plaisirs ; mais il n'y a aucun danger. Il me conduisit ensuite dans les appartements intérieurs ; et m'ayant fait asseoir sur un canapé très riche, il s'inclina devant moi, jusqu'à terre. Ses femmes me considérant comme une rivale, me virent avec un secret dépit. Mais étant informées que j'étois une dame d'un rang très relevé, détenue seulement pour ma rançon ; elle s'empressèrent à l'envi de me témoigner leur respect par toutes fortes de complaisances et d'égards.

On me renouvela les assurances d'une délivrance prochaine : elles me consolèrent et calmèrent mon impatience.

D'ailleurs

D'ailleurs la place, par sa situation avantageuse, fit pendant quelques jours une agréable diversion à mes ennuis. Du haut des tours dont elle est flanquée, on domine sur une très grande étendue de pays, et l'on a vue sur différentes branches du Nil. Durant le jour, j'allois tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, selon que le cours du soleil varioit la beauté des perspectives ; et je voyois beaucoup de choses qui m'étoient inconnues auparavant. Les crocodiles et les chevaux marins sont communs dans ces contrées inhabitées ; et souvent je les regardois avec frayeur, malgré la certitude où j'étois qu'ils ne pouvoient me faire aucun mal. Pendant quelques jours je m'attendis à voir des syrènes et des tritons, ayant entendu dire à Imlac que les voyageurs Européens en plaçoient le séjour dans le Nil. Mais jamais êtres pareils n'ont existé, et l'Arabe, quand je m'en informai, rit de ma crédulité.

Le soir, l'Arabe me conduisoit sur le haut d'une tour isolée, propre à des observations Astronomiques. Là il s'efforçoit de m'apprendre le nom et le cours des Astres. Je n'avois pas une grande inclination pour cette étude; mais il falloit du moins avoir l'air d'être attentive, pour ne pas déplaire à mon maître qui étoit très entiché de sa science. D'ailleurs, en peu de tems je sentis le besoin d'avoir quelque occupation qui pût charmer l'ennui que j'éprouvois à considérer toujours les mêmes objets. Je ne pouvois supporter de revoir le matin, des choses que j'étois lasse de considérer la veille. Je me résolus donc d'observer les Astres, plutôt que de ne rien faire. Mais je ne pouvois pas toujours calmer l'agitation de mon esprit; et très souvent mon imagination étoit occupée de ma Princesse, quand les autres croyoient que je contemplois le Firmament. Quelque tems après, l'Arabe partit pour une autre expédition. Alors mon seul plaisir, étoit de m'entretenir

avec

avec les femmes de ma suite des circonstances de notre enlèvement, et du bonheur dont nous jouirions à la fin de notre captivité.

Il y avoit des femmes dans la forteresse de votre Arabe, dit la Princesse : pourquoi n'en fites vous pas votre société et ne partageâtes vous pas leurs conversations et leurs divertissements ? Pourquoi, dans un lieu où elles trouvoient à s'occuper ou à s'amuser, vous laissiez vous consumer par l'oïveté et la mélancolie ? Pourquoi enfin ne pouviez vous pas supporter pendant quelques mois, la condition à la quelle elles étoient condamnées pour leur vie ?

Les divertissements des femmes qui habitoient la forteresse, dit Pekuah, n'étoient que des jeux d'enfant, qui ne pouvoient tenir occupé un esprit accoutumé à des choses de plus grande conséquence. Je n'aurois pu me mêler à leurs plaisirs que machinalement et seulement de

corps, parceque mes pensées s'envoloient continuellement au Caire. Ces femmes couroient de chambre en chambre, comme un oiseau faute dans sa cage de barreaux en barreaux. Elles dansoient sans autre but que de se donner du mouvement, comme des agneaux qui bondissent dans une prairie. Quelque fois l'une prétendoit s'être fait mal pour alarmer le reste : une autre se cachoit pour se faire chercher. Elles passioient une partie de leur tems à voir avancer de petits corps légers qui flottoient sur la rivière ; et l'autre partie à tracer sur le sable les forms variées que les nuages en se brisant représentent au Firmament.

Leur unique occupation étoit les ouvrages à l'aiguille, dans les quels nous les aidions souvent moi et mes femmes. Mais vous savez que l'esprit ne se fixe pas aussi aisément que les doigts ; et vous ne croirez certainement pas que je pûsse être consolée de ma captivité et de l'absence de ma Princesse par la broderie de quelques fleurs.

J'e ne pouvois pas non plus espérer beaucoup de satisfaction de leurs entretiens. Car de quoi auroient-elles pu parler ? elles n'avoient rien vu, n'étant point sorties depuis leur tendre jeunesse de l'étroite enceinte, où nous étions confinées. Elles ne pouvoient avoir connoissance de ce qu'elles n'avoient pas vu ; car elles ne savoient pas lire. Elles ne se formoient d'idées que du peu d'objets qui étoient sous leurs yeux, et ne savoient guères que les noms propres à désigner leurs habillemens et leur nourriture. Comme j'avois une réputation de supériorité, j'étois souvent appelée pour terminer leurs querelles, que je jugeois aussi équitablement qu'il m'étoit possible. Si j'avois pu m'amuser à écouter les plaintes qu'elles formoient les unes contre les autres, j'aurois souvent été occupée par leurs histoires. Mais les motifs de leurs animosités étoient si minutieux, qu'il m'étoit impossible d'en entendre les détails jusqu'au bout, sans interrompre celle qui me les faisoit.

Comment se peut-il, dit Rasselas, que l'Arabe que vous nous avez représenté comme un homme au dessus du commun par ses qualités, pût trouver du plaisir dans un sérail rempli de femmes, telles que vous venez de nous les dépeindre ? Elles étoient donc parfaitement belles ?

Elles ne manquent pas, dit Pekuah, de cette sorte de beauté qui n'est ni noble ni touchante, et qui peut exister sans être accompagnée de la vivacité ou de la majesté des traits, de l'énergie de la pensée ou de la dignité de la vertu. Mais pour un homme tel que l'Arabe, la beauté est une fleur cueillie au hasard, et rejetée ensuite négligemment. Quelques soient les plaisirs qu'il trouve parmi elles ; ce ne sont pas ceux de l'amitié et de la société. Je les ai vues jouer autour de lui : il ne montrait que de l'indifférence et un ton de supériorité. Lorsqu'elles cherchoient à s'attirer ses regards, il se détournait par fois d'un air dégoûté. Comme elles étoient sans instruction,

instruction, leur conversation ne pouvoit lui plaire, ni charmer aucun de ses momens d'ennui. D'un autre coté, leur attachement n'excitoit en lui ni orgueil ni reconnoissance, par ce qu'elles n'avoient pas à choisir. Son amour propre ne pouvoit pas être flatté par le sourire d'une femme qui ne voyoit point d'autres hommes au tour d'elle; et il ne pouvoit pas lui favoir beaucoup de gré de cette faveur, puis qu'il n'avoit jamais l'occasion d'en mettre la sincérité à l'épreuve, et que le plus souvent, par ce sourire, elle se propoisoit moins de lui plaire, que de mortifier une rivale. S'il donnoit et si elles recevoient de lui quelque chose comme marques d'amour, le sentiment n'y étoit pour rien. Il cherchoit seulement à remplir le vuide de ses momens inoccupés. Cet amour qu'il leur témoignoit, étoit tel qu'un homme peut en avoir pour des objets qu'il méprise: un amour qui n'a rien à craindre n'y rien à espérer, et que ni la joye ni le chagrin n'accompagne.

Vous

Vous avez raison, madame, dit Imlac, de vous trouver heureuse, d'avoir pu être relâchée avec autant de facilité. Comment un esprit avide de connoissances, et avec aussi peu de ressources pour satisfaire son goût, a-t-il pu se décider à se priver des conversations d'une femme telle que Pekuah?

Je suis très portée à croire, répondit Pekuah, qu'il a été quelque tems indécis. Car malgré ses promesses, quand je lui proposois d'envoyer un messager au Caire, il trouvoit toujours quelques prétextes pour différer. Pendant le tems que j'ai été détenue chez lui, il a fait beaucoup d'incursions dans les pays voisins : et peut-être auroit-il refusé de me rendre la liberté, s'il eût rapporté un butin aussi riche qu'il l'auroit souhaité. Au retour de ses expéditions, il paroissoit toujours honnête et prévenant ; me racontoit ses aventures, se plaisoit à écouter mes observations, et s'efforçoit de perfectionner mes connoissances en
Astronomie.

Astronomie. Quand je le pressois de faire partir mes lettres, il essayoit de calmer mon impatience par des protestations d'honneur et de sincérité : et enfin quand il s'étoit fervi de tous les subterfuges possibles, et qu'il ne pouvoit plus décemment me refuser ; alors il partoit avec sa troupe pour faire une nouvelle campagne, et me laissoit en son absence le gouvernement de sa maison. J'étois d'autant plus affligée de tous ces délais affectés, que parfois je craignois d'être oubliée et condamnée à passer le reste de mes jours dans cette isle, si vous étiez venus à quitter le Caire.

A la fin je perdis tout espoir d'obtenir ma délivrance : et dans la langueur et l'abattement où je fus réduite, je me souciois si peu de lui faire compagnie, que pendant quelque tems il conversa plus fréquemment avec mes femmes. Il eût été aussi funeste qu'il fut devenu amoureux d'elles que de moi. C'est pourquoi je n'étois guères satisfaite de voir cette amitié se former et s'accroître insensiblement.

insensiblement. Mon inquiétude ne fut pas de longue durée : car ayant repris quelque gaieté, il revint bientôt à moi ; et je ne pus m'empêcher de condamner la tristesse à la quelle je m'étois abandonnée.

Il différoit toujours de dépêcher un exprès pour traiter de ma rançon : et peut-être jamais ne s'y feroit-il déterminé, si votre agent ne fut parvenu à découvrir sa retraite. L'or qu'il ne vouloit point envoyer chercher, ne fut pas refusé, quand il fut offert. il s'empressa de tout préparer pour notre départ, avec l'air d'un homme délivré de la peine que lui causoit un combat intérieur. Je dis adieu à mes compagnes de la forteresse qui se séparèrent de moi avec la plus froide indifférence.

Nekayah, après avoir entendu le récit de sa favorite, se leva et l'embrassa. Raffelas lui donna cent onces d'or qu'elle présenta à l'Arabe, au lieu des cinquante qu'elle lui avoit promis.

CHAPITRE XL.

 HISTOIRE D'UN SAVANT.

ILS retournèrent au Caire et furent si contents de se trouver réunis. qu'à-peine pouvoient-ils se quitter. Le Prince commença à prendre de l'amour pour l'étude : et un jour il déclara à Imlac que son intention étoit de se consacrer aux sciences et de passer le reste de ses jours dans une retraite littéraire.

Avant de faire votre choix définitif, répondit Imlac, vous devez en examiner attentivement toutes les chances et en conférer avec quelques uns de ceux qui ont vieilli dans la solitude, n'ayant d'autre société qu'eux mêmes. Je quitte actuellement l'observatoire d'un des plus
 savants

savants Astronomes du monde, qui depuis quarante ans s'est appliqué, avec une assiduité infatigable, à observer les formes et les mouvemens des corps célestes et à en calculer les révolutions. Il admet chez lui quelques amis une fois par mois, pour leur faire part des résultats de ses calculs et leur communiquer ses découvertes. Je lui fus présenté comme un homme instruit, digne de son attention. Les personnes dont les idées sont variées et la conversation facile, sont ordinairement très bien accueillies par ceux, qui ayant eu long tems la pensée fixée sur un même objet, perdent le souvenir de toute autre chose. Aussi fut-il enchanté de mes observations. Il fournit au récit de mes voyages, et fut ravi d'oublier un moment les constellations, pour descendre avec moi dans ce bas monde.

Le premier jour d'assemblée, je lui renouvelai ma visite ; et je fus encore assez heureux pour lui plaire. Depuis

ce tems il s'est relâché de la sévérité de sa règle, et m'a permis d'aller le voir aussi souvent que je le veux. Toutes les fois que je vais chez lui, je le trouve toujours occupé et toujours content d'être interrompu, Comme chacun de nous fait ce que l'autre désire d'apprendre, nous échangeons nos idées avec un plaisir infini.

Je me suis apperçu que j'obtenois chaque jour de plus en plus sa confiance : et de mon côté, je vois toujours de nouveaux motifs d'admiration dans la pénétration de son esprit. Il a une imagination très étendue, une mémoire vaste et heureuse, de l'ordre dans ses discours et de la clarté dans ses l'expressions.

Sa probité et sa bienfaisance sont égales à son érudition. Il interrompt ses plus profondes recherches et ses études les plus favorites, à la moindre occasion qui se présente de faire le bien, soit par ses conseils, soit par ses richesses. Tous

ceux qui ont besoin de son assistance ont accès, même dans les moments les plus occupés. Car, dit-il : quoique j'aye banni de ma retraite l'oïfiveté et les plaisirs ; je ne souffrirai jamais que ma porte soit fermée à ceux qui réclament ma bienfaisance. Il est permis à tout homme de contempler les Astres : mais la pratique de la vertu est ordonnée.

Surement, dit la Princesse, cet homme est heureux.

Je le visite, répondit Imlac, de jour en jour plus fréquemment ; et chaque fois je trouve sa conversation plus agréable. Il est grand sans hauteur ; honnête sans affectation et communicatif sans ostentation. J'ai été en premier lieu, grande Princesse, de votre opinion. Je l'ai cru le plus heureux des hommes, et souvent je l'ai félicité de son bonheur. Mais il semble n'écouter rien avec indifférence, excepté l'éloge de sa condition, au quel il répond toujours

jours d'une manière vague et en détournant la conversation.

Malgré le désir qu'il a d'être satisfait, et les efforts qu'il fait pour plaire, j'ai eu bientôt des raisons d'imaginer que quelque sentiment pénible pèse sur son ame. Souvent il porte fixement ses regards vers le Soleil, et la voix lui manque au milieu de ses discours. Quelque fois quand nous sommes seuls, il me regarde en silence, avec l'air d'un homme qui a envie de confier quelque chose, que cependant il n'est pas encore résolu de dévoiler. D'autres fois il m'envoie chercher, en me faisant prier instamment de venir en toute diligence : et quand j'arrive ; il n'a rien d'extraordinaire à me dire. Enfin quelque fois, quand je le quitte, il me rappelle, réfléchit quelques instans ; et ensuite me congédie.

CHAPITRE XLI.



L'ASTRONOME DECOUVRE A IMLAC
LA CAUSE DE SES INQUIETUDES.

A La fin son secret lui est échappé. Nous étions hier au soir assis ensemble dans la tour de sa maison qui lui sert d'observatoire, pour attendre le moment de l'émerfion d'un latellite de Jupiter. Soudain une tempête couvrit de nuages le firmament et nous frustra de notre attente. Nous restames, au milieu de l'obscurité, quelque tems dans le silence. Enfin il m'adressa ces paroles : Imlac, j'ai toujours considéré votre amitié comme le plus grand bonheur de ma vie. La probité sans la science est foible et inutile ; la science sans probité est dangereuse et redoutable.

J'ai

J'ai trouvé en vous toutes les qualités requises pour mériter ma confiance : de la bienfaisance, de l'expérience et un caractère plein de vigueur. J'exerce depuis long tems un emploi que la nature va bientôt me forcer de quitter ; et je me réjouis, quand le moment de retomber dans l'imbécillité de l'enfance approche, de pouvoir vous le résigner.

Je me trouvai honoré du témoignage flatteur qu'il me rendoit, et lui protestai que tout ce qui pourroit contribuer à son bonheur ajouteroit au mien.

Ecoutez, Imlac, poursuivit-il, des choses que vous aurez peine à croire. Je possède depuis cinq ans le pouvoir de régler la température de l'air et de distribuer les saisons. Le Soleil suit mes loix et ne passe d'un tropique à l'autre que par mes ordres. A ma voix les nuages se résolvent en pluie. Je commande : et le Nil se débordant inonde les plaines. Je tempère les chaleurs

Y 3 dévorantes

dévorantes de la canicule, et j'addoucis l'ardeur du cancer. Les vents seuls de tous les éléments se sont soustraits à mon autorité : et grand nombre d'hommes ont péri aux tempêtes équinoxiales, sans que j'aye pu l'empêcher, ni arrêter la violence de ces ouragans. J'ai administré ce grand emploi avec la plus exacte justice, et j'ai fait une distribution impartiale à toutes les nations du monde des jours pluvieux et des beaux jours. Quel eût été le malheur de la moitié du globe, si j'avois fixé les nuages sur certaines contrées, ou enchainé le Soleil de l'un ou de l'autre coté de l'équateur ?



CHAPITRE XLII.



L'OPINION DE L'ASTRONOME EST
EXPLIQUEE ET JUSTIFIEE.

JE suppose qu'à travers l'obscurité de l'appartement, l'Astronome découvrit en moi quelques marques d'étonnement et de doute. Car, après une courte pause, il continua ainsi :

Que l'on ait peine à me croire, je n'en ferai ni surpris ni offensé : car je suis probablement le premier des êtres humains à qui pareille confiance ait été accordée ; et je ne fais si je dois regarder cette distinction comme une récompense ou comme un châtiment. Depuis
que

ue je la possède je suis beaucoup moins heureux qu'auparavant, et il ne faut rien moins que la certitude de la pureté des intentions qui m'animent, pour me faire supporter l'ennui d'une vigilance continuelle.

Combien y-a-t-il, monsieur, lui dis-je, que ce grand emploi est entre vos mains ?

Il y a environ dix ans, me répondit-il, que mes observations journalières sur la variation du Ciel me portèrent à considérer si, ayant le pouvoir de régler les saisons, je serois en état de répandre sur les habitans de la terre une plus grande abondance. Cette réflexion fit une impression profonde sur mon esprit : et jour et nuit exerçant mon autorité imaginaire, je fertilisois les différentes contrées du monde par la distribution alternative et bien ménagée de la pluye et du beau tems. Je n'avois alors que la volonté de faire le bien ; et je n'imaginois pas que j'en eusse jamais le pouvoir.

Un.

Un jour que je portois mes regards sur les champs desséchés par la grande chaleur, je sentis tout à coup naître en moi le désir de faire pleuvoir sur les montagnes du sud et de procurer une inondation du Nil. Dans le délire de mon imagination, je commendai à la pluie de tomber : et en comparant le tems au quel je donnois cet ordre avec celui de l'inondation, je trouvai que les nuées m'avoient obéi.

Cet événement, lui dis-je, n'auroit-il pas quelqu'autre cause. Car le Nil ne déborde pas toujours à la même époque.

Ne croyez pas, me répondit-il d'un ton d'impatience, que de telles objections ayent pu m'échapper. j'ai combattu long tems contre ma propre conviction, et j'ai opposé à la vérité la plus opiniâtre résistance. Je me suis quelque fois soupçonné de folie : et je n'aurois osé confier ce secret qu'à un homme, tel que vous, capable de distinguer le merveilleux

veilleux de l'impossible, et l'incroyable du faux.

Pourquoi, lui dis-je, appelez vous incroyable ce que vous savez ou vous imaginez savoir être la vérité ?

Parceque, dit-il, jè ne peux pas prouver cette vérité par aucune évidence extérieure ; et que je connois trop bien les loix de la démonstration, pour penser que ma conviction doit influer sur un autre qui ne peut pas, comme moi, avoir la persuasion intime de sa force. C'est pourquoi je n'entreprendrai pas de disputer, pour me faire croire. Il suffit de dire que je sens en moi ce pouvoir, que je le possède depuis long tems ; et que je l'ai journellement exercé. Mais la vie de l'homme est courte. Les infirmités de l'âge m'affaillent et augmentent de plus en plus. Le tems n'est pas loin, où celui qui règle les années doit rentrer dans la poussière. Le soin de me donner un successeur m'a long
tems

tems troublé. J'ai passé les jours et les nuits à comparer le caractère de toutes les personnes de ma connoissance, et je n'en ai pas trouvé un seul qui en soit aussi digne que vous.

CHAPITRE XLIII.



L'ASTRONOME DONNE SES INSTRUCTIONS A IMLAC.

DONNEZ donc, je vous supplie, à ce que je vais vous communiquer, l'attention que le bien-être du monde entier requiert. Si la tâche d'un Roy est considéré comme difficile, lui qui n'a le soin que de peu de millions d'hommes aux quels ils ne peut faire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal : quelle doit être la sollicitude et l'embaras de celui, du quel dépend la direction des élémens et la dispensation de la lumière et de la chaleur? écoutez moi donc avec attention.

J'ai

J'ai soigneusement examiné la position de la Terre et du Soleil et formé d'innombrables systêmes, dans les quels j'ai changé leur situation. J'ai quelque fois fait pencher d'un coté l'axe de la Terre ; et d'autres fois varié l'écliptique du Soleil. Mais j'ai trouvé impossible de faire un autre arrangement plus avantageux au monde. Ce que l'on fait gagner à une contrée par ces changements imaginaires, on le fait perdre à l'autre : sans même considérer les parties du systême solaire qui sont à une trop grande distance de nous et que nous ne connoissons pas. N'abusez donc pas du pouvoir que vous aurez de régler le cours de l'année, pour faire des innovations qui flatteroient votre orgueil, et n'ayez pas la foiblesse de croire que vous pourrez vous rendre fameux aux siècles à venir, en troublant l'ordre des saisons. La renommée acquise au prix du malheur du genre humain n'est pas à désirer. Encore moins convient-il que vous vous laissiez dominer par un esprit de partialité

lité ou d'intérêt. Ne privez donc jamais d'autres pays du bienfait de la pluie pour la répandre sur le votre. Quant à nous, le Nil nous suffit.

Je promis que, quand je serois en possession du pouvoir dont il me parloit, j'en userois avec la plus inflexible intégrité. Il me congédia en me serrant la main. Mon cœur dit-il sera désormais en repos et l'activité de ma bienveillance ne troublera plus mon bonheur. J'ai trouvé un homme sage et vertueux auquel je peux avec plaisir léguer l'héritage du Soleil.

Le Prince écouta ce récit avec la plus sérieuse attention. La Princesse en sourit : et Pehuah partit par les plus violents éclats de rire. Mes dames, leur dit Imlac, se moquer de la plus malheureuse de toutes les afflictions humaines, c'est une conduite également opposée à la charité et à la sagesse. Très peu de personnes sont capables des connoissances profondes que possède cet homme,

et

et très peu mettent en pratique ses vertus. Mais tout le monde peut éprouver son infortune. De toutes les incertitudes aux quelles est sujette notre condition présente, la plus terrible et la plus alarmante est celle de l'inaltérable persévérance de notre raison.

Ces paroles rappellerent la Princesse au recueillement et remplirent la favorite de confusion. Raffelas profondément affecté demanda à Imlac s'il pensoit que de telles maladies d'esprit fussent fréquentes et d'où elles pouvoient provenir?



CHAPITRE XLIV.



DANGER DE L'EMPIRE DE L'IMAGINATION.

LES maladies de l'esprit, répondit Imlac, sont beaucoup plus communes que les observateurs superficiels ne se l'imaginent ; et, pour parler avec une exactitude rigoureuse, peut-être aucune créature humaine ne jouit-elle d'un esprit sain. Car il n'y a point d'homme en qui l'imagination ne prédomine quelquefois la raison ; qui puisse régler entièrement ses actions par sa volonté ; et dont les idées naissent et s'effacent à commandement. De même on ne trouvera point un seul homme qui emporté par des idées vaines, extravagantes, n'entende par fois ses craintes ou ses espérances

ces au delà des bornes d'une sage et raisonnable probabilité. On peut regarder à juste titre comme un degré de folie tout pouvoir de l'imagination sur la raison. Mais tant que ce pouvoir est tel qu'on peut le réprimer, personne ne peut en soupçonner l'existence ni le considérer comme un dérangement des facultés intellectuelles. Il ne porte le nom de folie que lorsqu'il est indomptable et qu'il influe d'une manière visible sur les discours ou sur les actions.

Se repaître d'illusions et de chimères : donner un libre effor à son imagination exaltée : C'est souvent la jouissance de ceux qui se plaisent trop dans le silence d'une vie spéculative. Lorsqu'on est seul, on ne peut pas toujours être occupé. Penser est un travail trop violent pour être de longue durée. L'activité des recherches se termine quelquefois par l'oïveté ou le dégoût. Celui qui n'a rien autour de lui qui puisse le divertir, est forcé de chercher le plaisir

dans ses propres pensées. Il faut qu'il se figure être ce qu'il n'est pas : car quel est l'homme satisfait d'être de qu'il est ? Il se perd donc dans des hypothèses sans fin. Il parcourt toutes les conditions imaginables, se place dans celles qui sont les plus analogues à ses désirs présents, se berce de l'espoir de jouissances impossibles, et, au gré de son orgueil, se confère des pouvoirs qui surpassent ses prétentions. Son esprit voltige de scène en scène, unit tous les plaisirs, rassemble tous les moyens de bonheur, et dans son délire s'enivre de délices que la nature et la fortune, avec toute leur libéralité, ne sauroient procurer. Avec le tems on s'attache et on fixe son attention sur une suite d'idées particulières : on y place ses affections, et on renonce à toute autres jouissances intellectuelles. L'esprit dans l'ennui ou l'inaction a constamment recours à ses pensées favorites et caresse une douce erreur, toutes les fois qu'il est vexé par l'amertume d'une fâcheuse vérité. Par degrés

le

le regne de l'imagination s'affermit, devient d'abord impériefx ; et à la fin despotique. Alors les fictions commencent à paroître des réalités. Les préjugés s'enracinent dans l'ame ; et la vie se passe en vains songes dont l'illusion ravit en extase, ou accable d'angoiffes.

Ceci, feigneur, est un des dangers de la folitude. L'hermite nous avoit avoué qu'elle ne contribuoit pas toujours aux progrès de la vertu : et le malheur de l'Astronome prouve qu'elle n'est pas toujours favorable à la sagesse.

Je ne veux plus, dit la favorite, me figurer être reine d'Abiffinie. Remplie de cette idée, j'ai souvent passé les heures que la Princeffe laisse à ma disposition, à régler les cérémonies de la cour. Je me plaisois à réprimer l'orgueil de l'homme puissant et à octroyer les demandes du pauvre. Je bâtissois de nouveaux palais dans des positions plus heureuses. Je plantois des bosquets sur la

cime

cime des montagnes ; et j'étois si fière de déployer les effets de la magnificence Royale, que quelquefois, quand la Princesse entroit dans ma chambre, j'oubliois presque de m'incliner devant elle.

Et moi, dit la Princesse, je ne me permettrai plus, dans les rêves de mon imagination, de me croire bergère. J'ai souvent addouci mes ennuis par l'idée du repos et de l'innocence qu'on goûte dans la vie pastorale. Mon délire alloit jusqu'à me figurer, dans mon appartement, entendre le sifflement des zéphirs, voir bondir les moutons : quelquefois mettre en liberté des agneaux embarrassés dans les buissons ; d'autres fois poursuivre un loup avec ma houlette. J'ai un habillement semblable à celui que portent les villageoises que je mets pour prêter à l'illusion, et un chalumeau dont je m'efforce de tirer les sons les plus doux. Il me semble alors être suivie par mes moutons.

J'avoueraï

J'avoueraï, dit le Prince, que mon esprit s'est abandonné à des fictions beaucoup plus dangereuses que les vôtres. Je me suis fréquemment efforcé de créer en imagination un gouvernement parfait, par le quel toute injustice seroit réprimée, et tous les sujets maintenus dans la paix et l'innocence. Cette idée m'inspiroit d'innombrables plans de réforme, et me suggéroit une foule d'utiles réglemens et d'édits salutaires. Voilà ce qui m'amuse, et quelquefois ce qui m'occupe sérieusement, quand je suis seul. Je frémis, quand je pense avec combien peu de chagrin j'ai une fois dans ma vie supposé la mort de mon père et de mes frères.

Tel est, dit Imlac, l'effet de projets qu'enfante l'imagination. On commence par les trouver absurdes : puis on s'y familiarise par degrés ; et on finit enfin par perdre de vue leur folie.

CHAPITRE XLV.



ILS S'ENTRETIENNENT AVEC UN VI-
EILLARD.

LA foirée étoit déjà très avancée, lorsqu'ils se levèrent pour retourner au Caire. Comme ils marchaient le long des rives du Nil, s'amusant à regarder la réflexion de la lune tremblante sur la surface du fleuve; ils apperçurent, à peu de distance, un vieillard que le Prince avoit souvent entendu parler dans l'assemblée des philosophes. Voilà dit Raffelas, un homme dont les années ont calmé les passions, sans obscurcir sa raison. Pour terminer nos recherches de ce soir, demandons lui ce qu'il pense de

de sa propre condition, afin que nous puissions favoir s'il n'y a que dans la jeunesse qu'on est forcé de lutter contre les chagrins, et si on peut espérer un meilleur sort dans la vieillesse.

Comme il finissoit, le philosophe s'approcha et les salua. Ils l'invitèrent à partager leur promenade et ils causèrent ensemble comme des personnes de connoissance qui se rencontrent par hazard. Le vieillard étoit de bonne humeur et aimoit à parler : aussi le chemin leur parut-il court en sa compagnie. Lui de son coté se trouva flatté des égards qu'ils avoient pour lui. Il les conduisit jusqu'à leur maison, et à la prière du Prince, il y entra avec eux, Ils le firent asséoir à la place d'honneur et lui servîrent des conferves et du vin.

Monfieur, lui dit la Princesse, une promenade du soir doit procurer à un sçavant tel que vous des plaisirs que l'ignorance et la jeunesse peuvent à peine concevoir.

concevoir. Vous connoissez la nature et les causes de tout ce que vous voyez : les loix qui dirigent le cours des fleuves ; et les périodes dans les quels les planètes achèvent leurs révolutions. Tout ce qui vous entoure enfin doit être pour vous un sujet de contemplation et renouveler dans vous même le sentiment intime de votre propre excellence.

Madame, lui repondit-il, que l'être enjoué qui est dans la vigueur de l'âge se promette du plaisir dans ses promenades : il suffit au vieillard d'y trouver du soulagement. Pour moi le monde à perdu sa nouveauté. Si je regarde au tour de moi, je ne puis appercevoir que ce que je me souviens d'avoir vu dans des jours plus heureux. Quand je me repose contre un arbre, je réfléchis que, sous ce même ombrage, j'ai autrefois discuté sur les causes du débordement du Nil avec un ami qui habite maintenant l'azile silencieux des morts. Si je porte mes yeux au Ciel, et que je les fixe sur la

Lune

Lune et sur les divers changemens qu'elle subit ; je pense alors avec chagrin aux vicissitudes de la vie. J'ai cessé de prendre aucun plaisir aux vérités physiques. Car qu'ai-je à faire de toutes ces choses que je dois bientôt quitter ?

Le souvenir d'une vie honorable et utile, reprit Imlac, doit du moins vous procurer d'agréables jouissances, augmentées encore par les louanges que tout le monde vous décerne d'un commun accord.

Les louanges, répondit le philosophe en soupirant, ne sont pour un vieillard qu'un vain son. Je n'ai ni mère qui puisse trouver son bonheur dans la réputation de son fils, ni épouse qui partage les honneurs accordés à son mari. J'ai survécu à mes amis et à mes rivaux. Rien n'est pour moi désormais fort intéressant ; Car je ne peux pas porter mes prétentions au delà de mon existence. La jeunesse aime les applaudissemens,

A a parcequ'elle

parcequ'elle les confidère comme le gage de quelque avantage à venir et qu'elle a la perspective d'un longue vie. Mais pour moi qui tombe dans la décrépitude, j'ai peu à craindre de la méchanceté des hommes, et encore moins à espérer de leur affection ou de leur estime. Ils pourroient bien m'oter quelque chose ; mais ils ne peuvent rien me donner. Les richesses me seroient désormais inutiles, et de grands emplois ne me donneroient que des peines. Si je porte mes regards en arrière, le tableau de ma vie passée me présente plusieurs occasions de faire le bien que j'ai négligées, un tems considérable perdu à des bagatelles et plus encore dans l'oïfiveté. Je laisse après moi beaucoup de grands projets que j'aurois pu entreprendre, et beaucoup que j'ai entrepris qui sont demeurés imparfaits. Mon ame n'étant chargée du poids d'aucun crime, je suis tranquille et je tâche d'éloigner de mon imagination les espérances et les inquiétudes, qui, malgré que la raison m'en ait fait connoître

connoître la vanité, s'efforcent toujours de reprendre dans mon cœur la place qu'elles y ont occupée autrefois. J'attends avec résignation et d'un œil serin l'heure que la nature ne peut pas différer de long tems. J'espère posséder dans un autre monde ce bonheur que je n'ai jamais pu trouver dans celui çï, et cette vertu à la quelle il m'a été impossible d'atteindre.

Alors il se leva et fortit, en laissant ses auditeurs très indifférents à l'espérance d'une longue vie. Le Prince se consola cependant, en remarquant qu'il n'étoit pas raisonnable d'être découragé par les réflexions du philosophe, puisque la vieillesse n'avoit jamais été considérée comme la saison de la félicité, et que, s'il étoit possible dans l'âge de la foiblesse et de la caducité de gouter le bonheur, il étoit vraisemblable qu'on pourroit être heureux dans celui de la vigueur et de la jeunesse; et que le midi de la vie ne pourroit manquer d'être brillant, si le soir en pouvoit être calme.

La Princeſſe ſe figura que la vieilleſſe chagrine et accariâtre prenoit un plaifir malin à diminuer les eſpérances de ceux qui étoient nouvellement entrés dans le monde. Elle avoit obſervé que les riches propriétaires ne voyoient leurs héritiers qu'avec un dépit jaloux. Elle en avoit connu pluſieurs qui ne jouiſſoient des plaifirs qu'autant qu'ils pouvoient ſe les approprier à eux ſeuls.

Pekuah conjectura que le philoſophe étoit plus vieux qu'il ne le paroiffoit, et vouloit attribuer ſes plaintes à la décadence et au délire de ſa raiſon : ou autrement elle ſuppoſoit, qu'ayant été malheureux, il étoit mécontent de tout. Car rien n'eſt plus commun, dit-elle, que d'appliquer à la vie en général les défagrémens de notre premier état.

Imlac qui ne ſouhaitoit rien moins que de les voir tomber dans le découragement, ſourit de la manière ingénieufe avec la quelle ils étoient ſi promptement

ptement venus à bout de se consoler les uns les autres. Il se rappella qu'au même âge, il comptoit comme eux sur une prospérité sans nuages, et qu'il étoit également fertile à trouver des expédients pour relever ses espérances, quand quelque contretens les avoit abbatues. Il leur épargna la connoissance d'une fâcheuse vérité que le tems n'imprimeroit que trop tôt dans leur ame. La Princesse et sa favorite se retirèrent. Elles avoient toujours présent à l'esprit la foliède l'Astronome; et elles demandèrent à Imlac d'entrer en exercice de son emploi merveilleux, et qu'il débutât par retarder le landemain matin le lever du Soleil.



CHAPITRE XLVI.



LA PRINCESSE ET PEKUAH VISITENT
L'ASTRONOME.

LA Princesse et Pekuah s'étant mutuellement confié ce qu'elles pensoient de l'Astronome, et trouvant son caractère à la fois aimable et extraordinaire, elles desirèrent avoir de lui une connoissance plus particuliere et prièrent Imlac de trouver les moyens de les présenter à ce singulier personnage.

Cela étoit assez difficile. Ce philosophe n'avoit jamais reçu aucune visite de femme, quoi qu'il habitât une ville où il y avoit non seulement beaucoup

coup d'Européens qui y suivoient les mœurs de leur propre pays, mais encore une grande quantité d'autres personnes de toutes les parties du monde qui y vivoient avec la liberté Européenne. Cependant les dames ne voulant pas essayer un refus, on ouvrit plusieurs avis sur les moyens de faire réussir leurs desseins. On proposa d'abord de les introduire comme des étrangères malheureuses ; titre toujours assuré pour avoir accès auprès du philosophe. Mais après de mûres délibérations, on fut d'accord que, par cet artifice, la Princesse et sa favorite ne pourroient faire aucune connoissance avec l'Astronome, parceque leur conversation avec lui seroit courte, et que la décence ne leur permettroit pas de renouveler souvent leurs visites. Cela est vrai, dit Rasselas ; et j'ai en outre de plus fortes raisons pour combattre le projet de déguiser votre condition : j'ai toujours considéré comme une haute trahison envers la grande république du genre humain, de se servir des vertus
d'un

d'un homme pour le tromper, soit dans les occasions importantes, soit dans celles qui sont de peu de conséquence. Toute imposture affoiblit la confiance et détruit la bienveillance. Certes quand le philosophe découvrira que vous n'êtes pas ce que vous lui paroissiez être au premier abord, il éprouvera le ressentiment naturel à un homme d'un grand génie qui ayant le sentiment de ce qu'il vaut, s'apperçoit qu'il à été dupé par un esprit inférieur au sien : et peut-être la défiance, dont il ne pourra jamais entièrement se défaire dans la suite, enchaînera-t-elle la voix qui donnoit des conseils et fermera-t-elle la main qui répandoit des aumônes. Alors comment pourrez vous dédomager le genre humain des bienfaits dont vous l'aurez privé, ou rendre à l'Astronome la paix que vous lui aurez ravie ?

La Princesse et sa favorite ne repliquèrent rien. Imlac commença à espérer qu'elles avoient renoncé à leur projet

jet et que leur curiosité étoit ralentie. Mais le jour suivant, Pekuah lui dit qu'elle avoit trouvé un honnête prétexte pour faire une visite à l'Astronome. C'étoit de lui demander la permission de continuer sous lui les études dans les quelles elle avoit été initiée par l'Arabe. Elle ajouta que la Princesse pourroit venir avec elle, soit comme compagne d'étude ; ou parcequ'une femme ne peut pas aller décemment seule chez un homme. Je crains, dit Imlac, qu'il ne se dégoute bientôt de votre société, parce que les hommes aussi savants que lui n'aiment pas d'ordinaire à répéter les éléments des sciences qu'ils connoissent à fond. Je doute même que ces éléments qu'il liera à des conséquences abstraites et entremêlera de réflexions profondes, ne soient au dessus de votre portée. Quant à cet objet, c'est mon affaire, lui répondit Pekuah. Je vous demande seulement de m'y couduire. Mes connoissances sont peut-être plus étendues que vous ne vous l'imaginez : et en paroissant

roissant être toujours de son opinion, je les lui ferai trouver encore plus grandes qu'elles ne sont en effet.

En conséquence de cette résolution, l'Astronome fut informé qu'une dame étrangère qui voyageoit pour s'instruire, désiroit, sur le bruit de sa réputation, devenir son écolière. Une proposition si extraordinaire excita tout à la fois sa surprise et sa curiosité : et lorsqu'après une courte délibération il eut consenti à la recevoir, ce ne fut pas sans impatience qu'il attendit le jour suivant.

La Princesse et sa favorite magnifiquement parées furent présentées par Imlac à l'Astronome, qui fut flatté de se voir rendre hommage par des personnes qui paroissoient être d'un rang aussi distingué. Dans les premiers instans qui se passèrent en témoignages réciproques d'honnêteté et de civilité, il fut timide et presque honteux. Mais la conversation étant devenue régulière, il fit valoir toutes
les

les facultés de son génie et justifia le caractère qu'Imlac lui avoit donné. Il demanda à Pekuah ce qui avoit pu lui donner de l'inclination pour l'Astronomie. Elle lui raconta l'histoire de son aventure de la Pyramide et du tems qu'elle avoit réfidé dans l'isle de l'Arabe. Elle fit son récit d'une manière aisée et avec une telle élégance, qu'elle gagna son cœur. L'Astronomie devint ensuite le sujet de la conversation ; et Pekuah déploya toutes les connoissances qu'elle avoit. Le Philosophe la regarda comme un prodige de génie et la supplia de ne pas interrompre une étude qu'elle avoit si heureusement commencée.

Les dames revinrent souvent le voir et étoient chaque fois mieux accueillies qu'auparavant. Le Philosophe s'efforçoit de les amuser pour les engager à prolonger leurs visites : car il trouvoit que ses idées s'éclaircissoient en leur société. D'ailleurs la violence qu'il se faisoit pour les entretenir agréablement
dissipoit

diffipoit par degrés les nuages et les inquiétudes qui obscuriffoient son esprit ; et il étoit peiné quand à leur départ, il étoit contraint de retourner à son ancienne occupation de régler les faifons.

La Princeffe et fa favorite épièrent pendant quelques mois les paroles, pour tâcher de pénétrer fa pensée au fujet de l'emploi furnaturel qu'il s'attribuoit, et favoir s'il continuoit ou non d'y croire et de demeurer dans son opinion. Mais elles ne purent pas lui furprendre un feul mot qui les mît en état d'affeoir un jugement à cet égard. Souvent elles entreprirent de l'amener à une déclaration ouverte : mais il éludoit facilement leurs attaques ; et lorsqu'elles le preffoient trop vivement, il leur échappoit, en fubftituant adroitement un autre fujet de converfation.

Comme leur familiarité s'accroiffoit, elles l'invitèrent à venir les voir dans la maifon d'Imlac, où elles le reçurent avec
des

des attentions distinguées et un respect extraordinaire. Insensiblement il prenoit goût aux plaisirs de ce bas monde. Il venoit de bonne heure, et ne s'en retournoit que très tard ; s'efforçant de plaire par son assiduité et sa complaisance, excitant leur curiosité et leur désirs pour acquérir de nouveaux talents, afin de les mettre dans le cas d'avoir toujours besoin de son secours : et quand elles faisoient des promenades, soit que le plaisir ou quelque recherche utile en fût l'objet, il leur demandoit la permission de les accompagner.

La longue expérience que le Prince et sa sœur avoient de la probité et de la sagesse de l'Astronome leur persuada qu'ils pouvoient sans danger lui confier leurs secrets : et de crainte que les honnêtetés et les prévenances qu'il recevoit ne lui fissent concevoir quelques fausses espérances, ils lui découvrirent le mystère de leur condition ainsi que les motifs de leur voyage, et lui demandèrent

son opinion sur le choix de l'état le plus propre à conduire au bonheur.

Parmi les différentes conditions que le monde vous présente, quelle est celle que vous devez adopter de préférence ? C'est, dit le sage, sur quoi je ne suis pas capable de vous donner d'avis. Je puis seulement vous affûrer que je me suis trompé dans le choix que j'ai fait pour moi même. J'ai passé mon tems à l'étude des sciences purement spéculatives, qui pour la plus part ne sont pas d'une utilité absolue et immédiate pour le genre humain ; et j'ai acquis des connoissances aux dépens de tous les agréments ordinaires de la vie. Je me suis privé des douceurs de l'union conjugale et du bonheur attaché aux rapports touchants de la tendresse domestique. Si j'ai obtenu quelques avantages sur mes rivaux, ils ont été accompagnés de crainte, de trouble et de perplexités : et encore quelques fûssent ces avantages, j'ai commencé à douter de leur réalité, depuis
que

que mes idées ont été diversifiées par le commerce plus suivi que j'ai avec le monde. Quand je me suis livré pendant quelques jours au plaisir et à la dissipation, je suis alors toujours tenté de croire que le résultat de mes recherches à été l'erreur et que les peines que je me suis données, je les ai prises en vain.

Imlac fut enchanté de trouver que l'entendement du philosophe sembloit percer le nuage qui en avoit offusqué les clartés. Il résolut de l'empêcher de retourner à son observatoire, jusqu'à ce qu'il eût oublié la tâche que son imagination s'étoit imposée de gouverner à son gré les planètes et que sa raison eût recouvré son influence primitive.

Depuis ce tems l'Astronome fut admis dans l'intimité du Prince et de la Princesse et partagea leurs projets et leurs divertissements. Son respect le tenoit attentif, et l'activité de Raisselas lui lais-

foit peu de moments de loisir. Il se trouvoit toujours quelque chose à faire. Le jour étoit employé en observations qui étoient le sujet de la conversation du soir, et le soir, avant de se séparer, on formoit des projets pour le lendemain.

Le philosophe avoua à Imlac que, depuis qu'il se mêloit dans les cercles joyeux de la société et que ses heures s'écouloient dans une succession continuelle de plaisirs, il trouvoit que la conviction de son autorité sur les Astres diminuoit journellement, et qu'il commençoit à tenir moins à une opinion qu'il ne pouvoit pas prouver aux autres, et qu'il trouvoit maintenant sujette à des variations occasionnées par des causes aux quelles la raison n'avoit aucune part. Si par hazard, dit-il, je suis pendant quelques heures abandonné à moi même, la persuasion de mon pouvoir imaginaire vient de nouveau agiter mon ame, et mes pensées sont enchainées comme par une force irrésistible. Mais elles sont bientôt dégagées

gées par la conversation du Prince et plus vite encore à la vue de Pekuah. Enfin je ressemble à un homme habituellement effrayé des spectres. La lueur d'un flambeau le rassûre : et il s'étonne alors de la frayeur dont il à été saisi lorsqu'il étoit dans les ténébres. Cependant si son flambeau vient à s'éteindre, il éprouve de nouveau les mêmes terreurs, quoiqu'il sache bien qu'au retour de la lumière elles ne l'affecteront plus. Mais quelquefois je crains, en me livrant au repos, de me rendre coupable de négligence dans mon devoir, et je me reproche l'oubli volontaire d'une charge qui m'a été confiée par la nature. Si, pour favoriser ma moleffe, je persiste dans une erreur évidente, ou que dans une question douteuse de cette importance, je me détermine pour le parti qui flatte mes aises ; oh ! combien mon crime est horrible !

De toutes les maladies de l'esprit, répondit Imlac, celle qui est la plus diffi-

cile à guérir est certainement celle qui est compliquée avec la crainte d'être coupable. L'imagination et la conscience agissent alors alternativement sur nous et prennent si souvent la place l'une de l'autre, que les illusions de l'une ne peuvent être distinguées des préceptes de l'autre. Si l'imagination nous présente des idées qui ne sont ni morales ni religieuses, l'esprit les repousse lorsqu'elles sont pénibles pour lui. Mais si de mélancoliques visions prennent la forme du devoir, elles s'emparent alors sans opposition de toutes nos facultés intellectuelles, parceque nous craignons de les rejeter ou de les écarter. C'est ce qui est cause que les superstitieux sont souvent mélancoliques et que les mélancoliques sont presque toujours superstitieux. Ne souffrez donc pas que les suggestions de la timidité dominent votre raison : Car le danger d'être coupable de négligence ne peut être qu'en raison de l'obligation qui vous lie. Or en y réfléchissant avec un esprit dégagé

de

de tout préjugé, vous trouverez que cette obligation est bien foible, et que chaque jour elle diminuera encore davantage. Ouvrez donc votre ame à la lumière qui de tems en tems cherche à s'y faire jour : et lorsque des scrupules, dont vous reconnoissez dans vos intervalles lucides toute la vanité, viendront vous importuner ; ne vous arrêtez point à raisonner avec vous même : mais ayez recours à des occupations qui vous dissipent, où recherchez la société de Pekuah. Mettez vous bien dans l'esprit que vous n'êtes qu'un atome dans la masse générale des humains, et que vous n'avez ni des vices, ni des vertus capables de vous en faire distinguer par des faveurs ou des afflictions surnaturelles.



CHAPITRE XLVII.

L'ARRIVÉE DU PRINCE CHANGE LA
CONVERSATION.

J'AI souvent pensé tout cela, dit l'As-
tronome : mais ma raison à été si
long tems subjuguée par une idée d'au-
tant plus impérieuse qu'elle n'avoit ja-
mais été combattue, que je n'osois m'en
fier à ma propre décision. Je vois main-
tenant avec quelle fatalité j'ai troublé
mon repos, en souffrant que des chi-
mères me consumâssent en secret : car la
mélancolie éloigne de la société ; et d'ail-
leurs je n'ai trouvé personne avant vous
à qui je pûsse communiquer les inquié-
tudes qui m'agitoient, quoique je fûsse
certain

certain d'en retirer du soulagement. Je m'estime heureux que mes sentiments soient d'accord avec ceux d'un homme tel que vous, qui ne pouvez être aisément trompé, et n'avez ni dessein ni motif de tromper les autres. J'espère que le tems et une vie plus variée dissiperont les sombres nuages qui m'ont si long tems entouré, et que je passerai le reste de mes jours en paix.

Votre vertu et votre science, répondit Imlac, peuvent vous donner à juste titre cette espérance.

Raffelas entra alors avec la Princesse, et Pekuah s'informa s'ils avoient trouvé quelques nouveaux divertissemens pour le landemain. Tel est, dit Nekayah, l'état de la vie, que nul n'est heureux que par la perspective du changement. Le changement lui même n'est rien, lorsqu'il est effectué. Il est immédiatement suivi du désir de changer encore. Le monde n'est pas prêt d'être épuisé. Fai-
tes

tes moi chaque jour connoître quelque chose que je n'aye jamais vu auparavant.

La variété, dit Rasselas, est si nécessaire au bonheur, que l'heureuse vallée me dégoûtoit, malgré l'abondance des plaisirs dont on y jouissoit, précisément parcequ'ils étoient toujours les mêmes. Cependant je ne pouvois m'empêcher de me reprocher mon impatience, lorsque je vis les moines de St. Antoine supporter sans se plaindre une vie qui présentoit, non une uniformité de délices; mais une uniformité de privations et d'austérités.

Ces hommes, répondit Imlac, sont moins malheureux dans le silence de leur cloître, que les Princes d'Abissinie au milieu de toutes les félicités de leur prison. Quelque chose que ces moines fassent, ils sont toujours animés par des motifs justes et raisonnables. Leur travail leur fournit le nécessaire: c'est pourquoi ils ne peuvent le négliger;

et

et ils sont sûrs qu'il est toujours récompensé. Leur dévotion les prépare à une autre vie et leur en renouvelle continuellement l'idée, en même tems quelle les en rend dignes. Leur tems est distribué régulièrement. Un devoir succède à un autre, de manière qu'ils n'ont aucuns moments dont ils puissent disposer à leur choix ou qu'ils soient libres de perdre dans l'oïveté. Ils ont une certaine tâche à remplir à des heures marquées ; et leur travaux sont toujours accompagnés de gaiété, parcequ'ils les considèrent comme un acte de piété qui les avance toujours vers le bonheur éternel.

Pensez vous, dit Nekayah, que les règles monastiques soient plus saintes et plus parfaites que celles d'aucun autre état ? et celui là ne peut-il pas également espérer la félicité de l'autre vie, dont la charité secourt le malheureux, qui employe ses connoissances à l'instruction des autres ; ou qui par son industrie contribue

tribue au bien général de la société, encore bien qu'il néglige plusieurs des mortifications qui sont pratiquées dans les cloîtres et qu'il se permette ces plaisirs innocents que la place qu'il occupe dans le monde met à sa portée.

C'est une question, dit Imlac, qui a long tems divisé les sages et embarrassé les bons. Je crains de la décider. Celui qui vit en homme vertueux dans le monde est plus utile, que celui qui vit en bon religieux dans un monastère. Mais peut-être tout homme n'est-il pas capable de résister aux tentations qu'offre la société. Dans ce cas, celui qui ne peut en être victorieux, peut sans doute prendre le parti de la retraite. Il en est qui ont peu de pouvoir pour faire le bien et ont pareillement peu de force pour s'opposer au mal. Beaucoup sont fatigués de lutter contre l'adversité et désirerent de secouer le joug des passions qui les ont si long tems occupés envain : et plusieurs sont dispensés par l'âge ou les maladies

maladies des plus pénibles devoirs de la société. Dans les cloîtres, le foible et le timide peuvent trouver un heureux abri; l'être fatigué un doux repos et le pénitent un lieu pour méditer. Ces retraites de piété et de contemplation ont quelque chose de si analogue à l'esprit de l'homme, que peut-être y a-t-il a peine un homme qui ne se propose de terminer sa vie dans un pieux recueillement, en la société de quelques personnes aussi graves que lui.

Tel a souvent été mon désir, dit Pekuah : j'ai entendu dire à la Princesse, qu'il lui répugneroit de finir ses jours au milieu du tumulte du monde.

La liberté d'user des plaisirs innocens continua Imlac, ne peut-être contestée. Mais il reste toujours à examiner s'il est des plaisirs innocens ? le mal des plaisirs que la Princesse s'imagine être purs, n'est point dans la jouissance même; mais dans les conséquences. Le plaisirs

en lui même innocent peut devenir pernicieux, en nous attachant trop à un état que nous savons n'être que passager, et seulement un état d'épreuve ; et en détournant nos pensées de celui dont chaque instant nous approche, et dont le tems, quelque long qu'on le suppose, n'amenera jamais la fin. La mortification n'est point une vertu en elle même, et n'a d'autre avantage que d'affranchir des séductions des sens. Dans le futur état de perfection au quel chacun aspire, il y aura des plaisirs sans dangers et une sécurité sans contrainte.

La Princesse garda le silence : et Raffles se tournant du côté de l'Astronome, lui demanda s'il ne pourroit pas différer la retraite de sa sœur, en lui montrant quelque chose qu'elle n'auroit pas encore vu.

Votre curiosité, répondit le Philosophe, à été si générale, et vous avez mis tant d'ardeur à faire les recherches qui pouvoient

pouvoient vous enrichir de nouvelles connoissances, qu'il est maintenant très difficile de trouver des choses qui soient nouvelles pour vous. Mais ce que vous ne pouvez vous procurer chez les vivants, les morts vous le fourniront. Parmi les merveilles de ce pays sont les catacombes, antiques sépultures, où sont déposés les corps des générations les plus reculées, les quels par la vertu des parfums avec quoi ils furent embaumés, se sont conservés jusqu'à présent sans corruption.

Je ne peux pas concevoir, dit Raffelas, quel plaisir peut nous offrir la vue des catacombes ? mais puis que vous n'avez rien de mieux à nous proposer, j'ai résolu d'aller les visiter et de mettre cette démarche au nombre de beaucoup d'autres choses que j'ai faites, parce que je voulois faire quelque chose.

Le jour suivant, ils prirent des cavaliers pour leur servir de gardes et allèrent

visiter les catacombes. Quand ils furent au moment de descendre dans ces caves sépulchrales ; Pekuah, dit la Princesse, nous allons maintenant encore une fois entrer dans le séjour des morts. Je fais que vous ne voudrez pas nous y suivre. Mais faites qu'à mon retour je vous retrouve saine et sauve. Non, non : répondit Pekuah, je ne veux pas rester derrière : je vous y accompagnerai et me placeraï entre vous et le Prince.

Ils y descendirent tous et parcoururent avec étonnement les divers labirinthés de ce souterrain, où les corps sont rangés de chaque côté.



CHAPITRE XLVIII.



IMLAC DISSERTÉ SUR LA NATURE
DE L'ÂME.

QUELLE raison, dit le Prince, pou-
voient avoir les Égyptiens pour
conserver à grands frais les corps morts
que plusieurs nations consomment par le
feu, que d'autres inhument et déposent
dans le sein de la terre, et que tous s'ac-
cordent à éloigner d'eux, aussitôt que les
derniers devoirs exigés par la religion et
la décence sont remplis.

L'origine des anciennes coutumes, dit
Imlac, est ordinairement inconnue ; par-
ce que souvent on continue à les prati-
quer long tems après que la cause qui les

a fait introduire a cessé. On chercheroit donc envain a faire des conjectures sur des cérémonies superstitieuses : car ce que la raison n'a point dicté ne peut être expliqué par elle. J'ai cru long tems que l'usage d'embaumer les corps ne provenoit que de la tendresse des vivans pour les restes de leurs parents ou de leurs amis qui n'étoient plus ; et je penche d'autant plus pour cette opinion, qu'il me paroît impossible que ce soin eût pu être général. Car si on avoit embaumé tous les morts, leurs tombeaux à la fin auroient été plus multipliés que les habitations des vivans. Je suppose qu'il n'y avoit que les riches et les personnes dont on vouloit honorer la mémoire qui étoient préservés de la corruption. Le reste étoit destiné à suivre le cours de la nature.

Mais l'opinion commune, est que les Egyptiens persuadés que la vie de l'ame se conservoit, tant que le corps n'étoit pas dissous, tâchoient par ce moyen d'éviter la mort.

Est-il possible, dit Nekayah, que les sages Egyptiens eussent une idée aussi absurde de l'ame ? si jamais l'ame pouvoit survivre après sa séparation, que pourroit-elle ensuite recevoir ou souffrir du corps qu'elle auroit quitté ?

Il n'y a aucun doute, dit l'Astronome, que les Egyptiens, au milieu des ténèbres de l'athéisme et dans un tems où la philosophie n'avoit encore éclairé le monde que de ses premiers rayons, n'eussent des idées erronées ; puis qu'au milieu de toutes nos connoissances on dispute continuellement sur la nature de l'ame, et que quelques-uns disent qu'elle peut être matérielle, quoiqu'au fond ils la croient immortelle.

Quelques personnes, répondit Imlac, ont dit effectivement que l'ame étoit matérielle : mais je ne peux pas croire qu'un homme qui fait penser ait pu se le figurer. Car toutes les conclusions de la raison prouvent l'immatérialité de l'ame ;

l'ame ; et toutes les recherches faites par les savans, ainsi que le bon sens, concourent à donner la certitude que la matière est sans sentiment.

On n'a jamais pu supposer que la pensée soit inhérente à la matière, ni que chacune de ses parties soit un être pensant. Cependant s'il y a quelque partie de la matière dépourvue de la faculté de penser, quelle est celle qu'on pourra en croire douée ? la matière ne peut différer d'elle même que dans sa forme, sa densité, sa solidité, son mouvement et la direction de son mouvement. A laquelle de ces qualités, de quelque manière qu'on la varie ou qu'on la combine, pourra-t-on jamais attribuer aucune intelligence ? être rond ou carré, solide ou fluide, grand ou petit, se mouvoir doucement ou avec vitesse, dans un sens ou dans un autre ; ce sont là les modes de l'existence matérielle, qui tous sont également étrangers à la nature de la pensée. Or si une fois la matière est
sans

fans faculté de penser, elle ne pourroit l'acquérir que par quelque nouvelle modification. Mais toutes celles qu'on pourroit admettre n'ont également aucun rapport avec le pouvoir de penser.

Tous les matérialistes, dit l'Astronome, objectent que la matière a des qualités que l'on ne connoit pas.

Celui, répondit Imlac, qui veut porter un jugement contraire à ce qu'il fait, par ce qu'il peut y avoir quelque chose qu'il ignore ; qui oppose des probabilités et des hipotèses à des vérités reconnues, ne doit pas être admis au nombre des êtres raisonnables. Tout ce qu'on peut connoître de la matière est qu'elle est sans mouvement, sans sentiment et sans vie : et si l'on ne peut opposer à cette conviction que la prétention chimérique qu'il peut y avoir quelque chose qu'on ne connoit pas ; dès lors nous avons acquis toute l'évidence dont l'intelligence humaine peut être capable. Si ce qui

est

est connu peut être détruit par ce qui est inconnu, aucun être, pas même celui qui a la souveraine intelligence en partage, ne pourra parvenir à la certitude.

Mais, dit l'Astronome, ne limitons pas avec trop d'arrogance le pouvoir du créateur.

Ce n'est point, répliqua le poète, limiter la toute puissance que de supposer qu'une chose n'est point compatible avec une autre ; que la même proposition ne peut être tout à la fois vraie et fausse ; que le même nombre ne peut être pair et impair ; et que la pensée ne peut être l'attribut de ce qui par sa nature est incapable de penser.

Je ne vois guères, dit Nekayah, de quelle utilité peut être cette question. Cette immatérialité que dans mon opinion vous avez suffisamment prouvée emporte-t-elle nécessairement l'idée de l'éternité ?

Nos idées sur l'immortalité, dit Imlac, sont négatives et conséquemment obscures. Cette immatérialité semble renfermer un pouvoir de durée éternelle comme une conséquence de l'absence de tout principe de destruction. Tout ce qui périt est détruit par la dissolution de ses parties; et on ne peut concevoir comment ce qui n'a point de parties, et conséquemment point de principe de dissolution, peut se corrompre et périr.

Je ne fais, dit Raffelas, comment concevoir aucune chose sans étendue. Or ce qui a de l'étendue doit avoir des parties: et de votre aveu tout ce qui a des parties peut être détruit.

Consultez vos propres conceptions, repliqua Imlac, et la difficulté s'évanouira. Car vous trouverez qu'une substance peut-être sans étendue: par exemple la substance d'une idée n'est pas moins réelle qu'un corps matériel. Cependant la substance qui forme cette idée
n'a

n'a point d'étendue. Il n'est pas moins certain qu'en pensant à une pyramide votre esprit en a l'idée, qu'il n'est constant que la pyramide elle-même existe. L'idée d'une pyramide occupe-t-elle plus d'espace que celle d'un grain de bled ? ou l'une ou l'autre idée est-elle susceptible d'être divisée ? tel est l'effet, telle est la cause : telle est la pensée, telle la puissance qui pense, puissance indivisible et incorruptible.

Mais, dit Nekayah, l'être que je crains de nommer, l'être qui forma mon âme peut la détruire.

Sans doute il le peut, répondit Imlac, puisque si elle a l'immortalité en partage, c'est d'un être supérieur à elle qu'elle a reçu cette belle prérogative. Que l'âme ne puisse être détruite par aucun principe de corruption inhérent à elle-même ; c'est ce que la philosophie peut nous apprendre. Mais la philosophie n'en peut pas dire d'avantage. Qu'elle ne puisse point
être

être annéantie par celui qui la crée ; c'est ce que nous ne pouvons savoir que par une autorité plus relevée, en nous soumettant humblement à ce quelle nous en révélera.

Toute l'assemblée resta un moment recueillie et en silence.

Quittons, dit Rasselas, ces lieux funébres. Combien triste et épouvantable seroit ce séjour des morts pour celui qui auroit toujours ignoré qu'il ne pourroit jamais mourir : que ce qui maintenant agit en nous continuera d'agir ; et que ce qui pense pensera éternellement ! Ceux qui sont ici étendus devant nous, les sages et les souverains des siècles passés nous avertissent de nous souvenir de la brièveté de la vie. Ils furent peut-être moissonnés au moment, où comme nous, ils s'occupoient du choix d'un état de vie.

Quant à moi, dit la Princesse, le choix d'un genre de vie m'est devenu

bien plus indifférent, j'espère désormais ne penser qu'à l'éternité.

Alors ils s'empressèrent de sortir des catacombes et sous la protection de leurs guides, ils retournèrent au Caire.



CHAPITRE XLIX.

CONCLUSION. DANS LA QUELLE
RIEN N'EST CONCLU.

C'ÉTOIT le tems de l'inondation du Nil. Peu de jours après la visite qu'ils avoient faite aux catacombes, le fleuve se déborda et couvrit les campagnes

Ils furent contraints de rester dans leur maison et de cesser leurs promenades, toutes les plaines étant sous les eaux. Mais comme ils étoient amplement fournis de sujets de conversation, ils s'amuserent à comparer les différents états de la vie humaine qu'ils avoient observés et les différents plans de bonheur que chacun d'eux avoit formés.

Aucun lieu n'avoit autant plu à Pe-
kuah que le couvent de St. Antoine, où
D d 2 l'Arabe

l'Arabe l'avoit rendue à la Princeſſe. Elle déſiroit ſeulement de le remplir de religieuſes et d'en être nommée l'Abbeſſe. Elle étoit fatiguée de cette alternative d'eſpérances et de contre tems, de plaiſirs et de dégoûts, dans la quelle elle avoit paſſé ſa vie, et ſe feroit volontiers accomodée de quelque état fixe et permanent.

La Princeſſe croyoit que de tous les avantages de ce bas monde le plus préſtieux étoit la ſcience. Elle exprima d'abord le déſir d'acquérir tous les genres de connoiſſances poſſibles. Enſuite elle projetta de fonder une académie de femmes ſavantes à la quelle elle préſideroit, afin qu'étant a portée de ſ'inſtruire dans la converſation des plus agées, en même tems qu'elle prendroit ſoin d'éduquer les jeunes; elle pût partager ſes momens entre l'acquiſition et la communication de la ſageſſe, et élever pour le ſiècle futur des modelles de prudence et de piété.

Le Prince

Le Prince déſiroit un petit Royaume dans le quel il pût adminiſtrer la juſtice en perſonne et voir de ſes propres yeux toutes les parties de ſon gouvernement. Mais il ne pouvoit parvenir à en fixer les limites, et journallement il augmentoit le nombre de ſes ſujets.

Imlac et l'Aſtronyme ſe contentèrent de ſ'abandonner au courant rapide de la vie, ſans diriger leur courſe vers aucun port particulier.

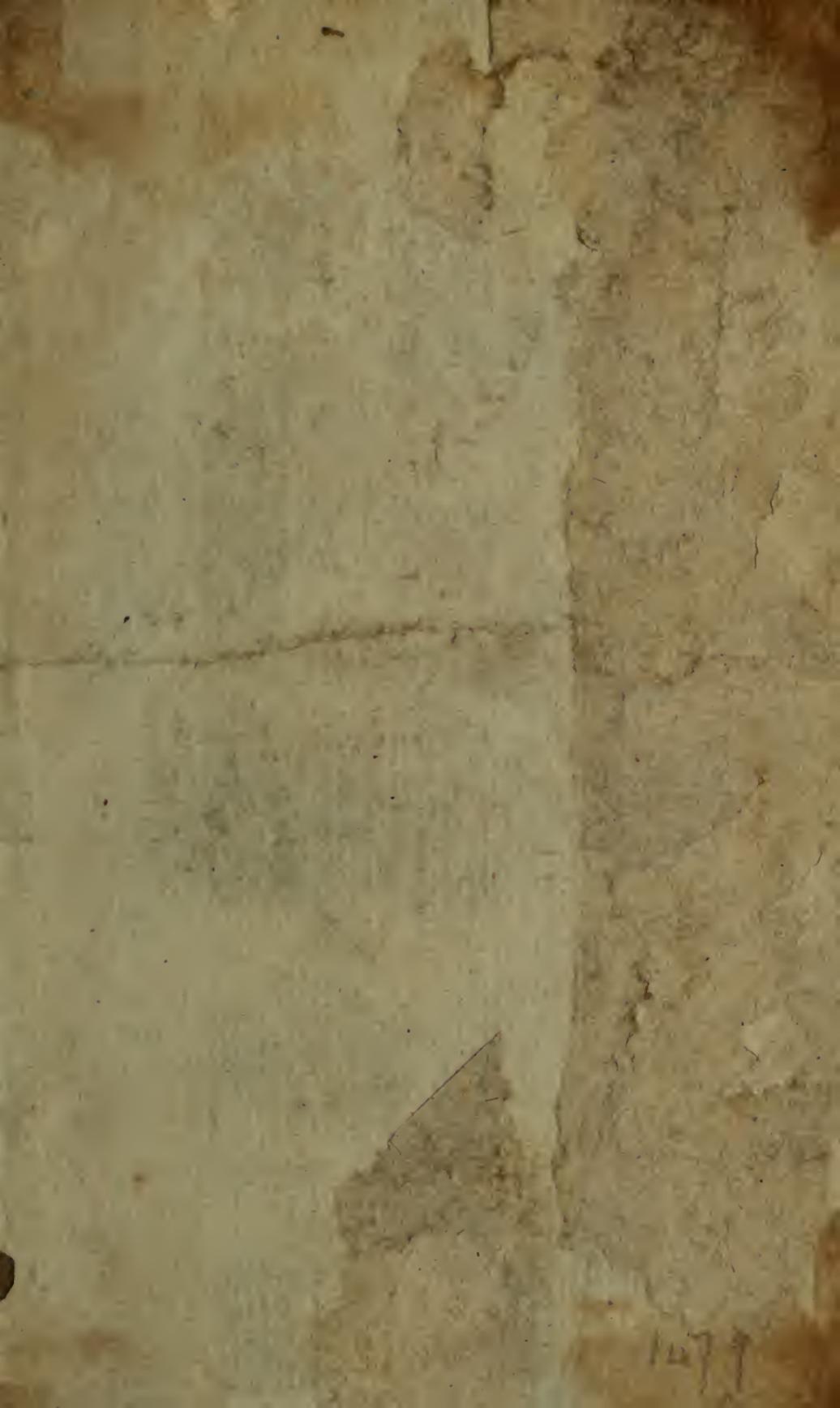
Comme ils avoient la certitude que, de tous leurs ſouhaits, aucun ne pourroit jamais ſ'accomplir ; ils délibérèrent pendant quelque tems ſur le parti qu'il étoit a propos de prendre : et enfin ils réſolurent de retourner en Abiſſinie après l'inondation.

FIN.

ERRATA.

- Page 13, ligne 2, et 3, jai et j'ai, lisez j'ai
 15, ligne 2, pronnonçan, lisez prononçant
 15, ligne 5, interieure, lisez intérieure
 17, ligne 10, et 11 quil, lisez qu'il
 22, ligne 8, d'etre, lisez d'être
 22, ligne 11, le premiser, lisez le premier
 28, ligne 12, porceclaine, lisez porcelaine
 31, ligne 11, lác, lisez lac
 35, ligne 4, toujours maintenue, lisez toujours
 maintenu
 38, ligne 7, tcere, lisez terre
 44, ligne 12, ardenment, lisez ardemment
 53, ligne 7, anx, lisez aux
 57, ligne 5, s'aggrandir, lisez s'aggrandir
 61, ligne 19, sçavant, lisez savant
 64, ligne 11, esépces, lisez espèces
 69, ligne 20, reçues, lisez reçus
 73, ligne 17, sçavants, lisez savants
 74, ligne 17, sçavants. lisez savants
 194, ligne 20, le conduisit, lisez les conduisit
 114, ligne 12, motifs, lisez motifs
 144, ligne 6, sçavants lisez savants
 149, ligne 1, qu, lisez que
 157, ligne 21, daucun, lisez d'aucun
 211, ligne 20, qué, lisez que
 254, ligne 23, a condition, lisez la condi-
 tion
 260 ligne 1, ue, lisez que
 215, ligne 22, sçavant, lisez savant





147

